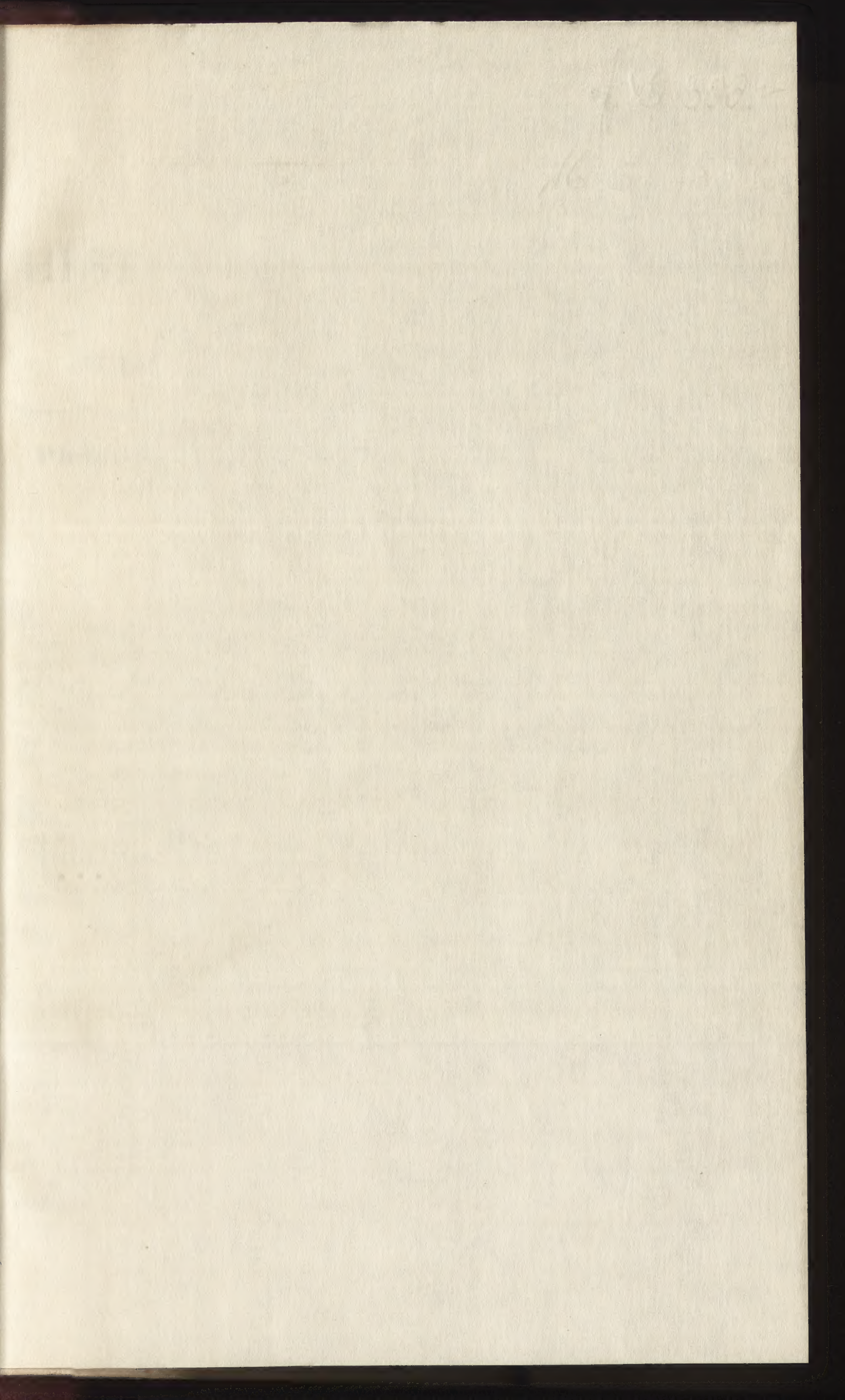








L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

PROVINCES-UNIES DU RIO DE LA PLATA.

(BUÉNOS-AYRES, PARAGUAY, URUGUAY.)

PAR M. CÉSAR FAMIN.

La vice-royauté de Buénos-Ayres, érigée en 1778, comprenait non seulement toutes les provinces de la république argentine, mais encore la Patagonie, le dictatorat du Paraguay, et même les provinces du Haut-Pérou, qui ont formé, depuis, la république de Bolivia.

Il ne sera question ici ni de ce dernier pays, ni de la Patagonie. Le Paraguay, qui n'a été détaché de la vice-royauté qu'en 1808, et la république orientale de l'Uruguay, qui ne l'a été qu'en 1814, rentrent dans le domaine de cette histoire.

ÉTAT PHYSIQUE ET POLITIQUE AVANT LA CONQUÊTE.

Topographie. Cette vaste partie de l'Amérique du Sud, désignée actuellement sous le nom de Confédération du Rio de la Plata, s'étend du 55e au 72e degré de longitude occidentale, entre le 20e et le 41e degré de latitude australe. Sa plus grande longueur du nord au sud est de 525 lieues (de 25 au degré), et sa plus grande largeur d'environ 400 lieues.

Ses limites sont : au nord, la république de Bolivia et l'empire du Brésil; à l'est, le Brésil et l'océan Atlantique; à l'ouest, le Chili; au sud, la Patagonie.

Le pays est presque entièrement composé de vastes plaines; les seules véritables montagnes appartiennent à des ramifications de la cordilière du Chili et des Andes, à l'occident des provinces de Cordova, de Salta et de Tucuman. Selon M. de Humboldt, la plaine du Rio de la Plata n'a pas moins de 135,000 lieues carrées. Toute la partie comprise entre Buénos-Ayres et le Chili est connue sous le nom de *Pampas*; elle est couverte de hautes graminées. Sa largeur égale sa longueur; l'une et l'autre sont d'environ 300 lieues, et, sur cette grande surface, à peine trouve-t-on une seule ville, *Rioja*, et une seule rivière, l'*Angualasta*.

Minéralogie. A 35 lieues de Rioja, du côté de l'ouest, il existe une célèbre mine d'or et d'argent, appelée dans le pays *Famatina*. L'or est de plus de 23 carats; les filons d'argent donnent jusqu'à 500 marcs par *caxon* de 50 tonneaux (*). Les mines d'argent

(*) Warden. *Chronologie historique de l'Amérique.*

d'*Uspallacta*, dans la province de Mendoza, ne le cèdent pas à celle de Famatina. Dans la partie septentrionale des provinces de San-Juan et de San-Luiz, on trouve aussi plusieurs mines d'or, dont la principale, celle de *Jacha*, donne un produit annuel évalué à 400,000 francs. Les plaines incommensurables du grand Chaco, situées entre le Paraguay et le Haut-Pérou, fournissent abondamment un sel cristallisé, que l'on recueille à l'époque où les lagunes viennent à se dessécher. On y trouve également une mine de fer natif.

Azara affirme qu'au nord du Rio de la Plata, ainsi que des plaines de Montevideo, on trouve, dans les fossés, une glaise salée, appelée *barrero*. Les troupeaux la mangent avec avidité, et si elle vient à leur manquer, ils périssent infailliblement au bout de quatre mois.

Climat. Une contrée aussi vaste doit être nécessairement soumise à l'influence d'un climat fort varié. A Buénos-Ayres, la température moyenne est de 21 degrés centigrades. Le nom de cette ville lui vient de la bonté et de la douceur de son climat. « Le ciel présente ordinairement le plus bel aspect. L'air a une transparence parfaite, qui ranime tous les sens et excite l'imagination. En 1823, on put voir, à l'œil nu, au milieu du jour, la planète de Vénus, qu'on avait déja aperçue en 1819. La transparence de l'air peut s'expliquer, en ce que la disparition des vapeurs est toujours très-complète, comme cela doit être sous la température élevée qui se maintient en tout temps; et, par la même raison, les pluies doivent être subites et abondantes aux changements de vents, surtout au printemps. La première qualité de l'air y produit, sur les habitants, un effet plus facile à sentir qu'à expliquer : nous l'appellerons une confiance dans la vie. Quelques étrangers nous ont entretenu de cette sensation exquise. L'auteur de cet article l'a comparée avec une sensation d'une nature entièrement opposée, qu'il a ressentie dans d'autres pays malsains de l'Amérique, où il trouvait, au contraire, une défiance de la vie, et un avertissement, presque continuel, de la nécessité de mourir. Il semble que les habitants de Buénos-Ayres, de même que la jeunesse ailleurs, ne peuvent avoir aucune idée de la mort (*).

Les ouragans ne sont pas communs à Buénos-Ayres, mais leur effet y est terrible. Le 21 janvier 1793, jour néfaste, pendant que la capitale du pays le plus civilisé de l'Europe était bouleversée par les tempêtes politiques, la foudre tombait 37 fois dans Buénos-Ayres, et y tuait 19 personnes. Au mois d'avril suivant, le *pampéro*, ce redoutable vent d'ouest, qui, depuis les Cordilières, traverse, sans obstacle, 200 lieues d'un pays uni, soulevait les eaux du Rio de la Plata, et les chassait à 10 milles au loin. Pendant trois jours le lit de la rivière fut mis à sec, et on put y voir, à découvert, des navires qui avaient sombré depuis un quart de siècle. Toutefois, le seul reproche que l'on puisse faire au climat si renommé de Buénos-Ayres, c'est une grande humidité. L'obstination des Espagnols à y élever des maisons sans caves ni cheminées, entretient ce vice de localité, d'où résultent souvent de graves maladies.

Le climat du Paraguay est généralement chaud et sec. L'hiver y est marqué par des torrents de pluie, qui tombent pendant trois ou quatre mois, accompagnés de grêle et de bruyants éclats de foudre. La neige y est inconnue, si ce n'est comme phénomène météorique, à de longs intervalles.

Fleuves. Mille courants d'eau fertilisent les provinces de la confédération argentine; quelques-uns ne sont désignés que par des numéros. Parmi les autres, il en est quatre qui méritent une mention spéciale, ce sont : le *Rio de la Plata*, le *Parana*, le *Paraguay* et l'*Uruguay*.

(*) Ignacio Nuñez. *Esquisses historiques de Buénos-Ayres*, traduites par M. Varaigne.

Le *Rio de la Plata* est formé par la réunion du Parana et de l'Uruguay, sous le 34e degré de latitude australe. Sa largeur est si considérable, qu'elle lui donne l'aspect d'un bras de mer. Il passe par Buénos-Ayres, Montevideo et Maldonado. C'est du *Rio de la Plata*, ou *fleuve d'argent*, que sont venues, à diverses époques, les dénominations de *confédération argentine*, *république cisplatine*, etc.

Le *Parana* n'est que la branche principale du Rio de la Plata. Il prend sa source dans la province brésilienne de Minas-Geraës. Ses eaux, bourbeuses et rapides, accrues par de nombreux affluents, se dirigent vers le S.-O. jusqu'au 28e parallèle; là elles entrent dans les missions des Guaranis, et forment un archipel, où, indépendamment des îlots et des écueils sans nombre, on compte plus de cent îles principales. Au-dessus de Corrientes, ce fleuve se grossit des eaux du Paraguay et reprend alors sa course vers le sud, jusqu'au Rio de la Plata, pour épancher ses ondes dans l'océan Atlantique.

Le débordement du Parana commence ordinairement dans les derniers jours de décembre, et continue, sans interruption, jusqu'au mois d'avril. Cette crue des eaux, pendant les quatre mois de l'année où le soleil est le plus rapproché des tropiques, paraît provenir des torrents de pluie qui tombent, à cette époque, dans les contrées de la zone torride. La décrue se prolonge jusqu'au mois de juillet. Les eaux, en se retirant, laissent à découvert des champs jonchés de cadavres fétides. Les tigres, les renards, les tapirs, et d'autres animaux, cherchent un refuge dans les îles, à l'époque où commence le débordement; mais plus les eaux s'élèvent, et plus le champ où s'est réunie cette population hétérogène, se resserre dans d'étroites limites. Les plus faibles deviennent alors la pâture des plus forts, jusqu'au moment où ceux-ci en sont réduits, pour subsister, à se faire la guerre entre eux : inutile ressource! le fleuve inexorable grossit et monte incessamment. Les captifs chercheraient en vain à se sauver à la nage, l'impétuosité du courant s'oppose à toute fuite.

Le Parana est entrecoupé de récifs et de cataractes qui rendent la navigation impossible, hors pour ces légères embarcations d'une seule pièce de bois, que les indigènes transportent sur leurs épaules au-delà des passages périlleux. Le *saut de Guayra*, entre le 24e et le 25e parallèle, est l'une des plus formidables cataractes du monde. Les denses vapeurs qui s'exhalent de ce gouffre, apparaissent à plusieurs lieues de distance, et reflètent les brillantes couleurs de l'arc en ciel. Un immense volume d'eau, développé sur une largeur de plus de douze mille pieds, se trouve subitement resserré en un canal de moins de 200 pieds, qui se précipite, bondit sur les rochers, et tombe dans l'abîme avec un fracas plus assourdissant que celui de cent tonnerres qui éclateraient simultanément. Les trente lieues de désert qu'il faut traverser pour parvenir à ce merveilleux caprice de la nature, sont dépourvues de toute végétation, à l'exception du capim-gordura (*tristegis glutinosa*), graminée de couleur grisâtre, qui donne à ces vastes plaines un aspect âpre et sauvage, bien fait pour attrister le voyageur. On n'y rencontre aucun être vivant, hors le féroce jaguar, qui semble n'exister là que pour ajouter un nouveau danger à ceux que doivent braver les intrépides amis de la science.

Quelques écrivains, et notamment le P. Charlevoix, ont pensé que le mot *Paraguay* signifiait, dans la langue des aborigènes, *fleuve couronné*, attendu que ce courant d'eau a sa source, disent-ils, dans un lac de forme ronde, qui paraît lui servir de couronne. Avec de pareilles étymologies, il est aisé de tout expliquer. Le Rio-Paraguay ne sort point d'un lac, à moins que les premiers voyageurs ne se soient mépris sur la nature de ces débordements périodiques, qui forment, pendant quatre mois de l'année, sur l'une et l'autre de ses rives, des la-

gunes immenses, dites *xarayes*, qui laissent à découvert, en s'écoulant, des champs hérissés de joncs et de glaïeuls. On ne saurait voir raisonnablement, dans le mot Paraguay, autre chose qu'une dérivation, devenue peu intelligible, d'une dénomination tirée du vocabulaire des peuples indigènes. Les Espagnols qui visitèrent pour la première fois cette contrée, y trouvèrent une peuplade sauvage qui se donnait à elle-même le nom de *Payaguas*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Le fleuve dont elle habitait les rives, était, dans sa langue, le *Payaguay*, dont la corruption a fait *Paraguay*.

Les principaux affluents du Rio-Paraguay sont : à droite, le *Pilcomayo* et le *Vermejo*, qui, tous deux, viennent du Haut-Pérou; à gauche, le *Corrientes*, l'*Ypané* et le *Tapiraguay*.

L'*Uruguay* prend sa source dans la province brésilienne de Saint-Paul, se dirige vers le *Parana*, et coule, en ligne parallèle, à côté de ce fleuve, jusqu'au *Rio de la Plata*, dans lequel ils versent, tous deux, leurs ondes. L'Uruguay a un volume d'eau considérable, et n'est, toutefois, navigable que pendant soixante lieues, à cause d'une petite cataracte, qu'il serait facile d'éviter au moyen d'un canal.

Les autres courants d'eau, que nous ne pouvons que nommer, sont : 1° le *Rio-Colorado*, ou *Mendoza*, dans la province de ce nom : il descend des Andes et reçoit le *Rio-Diamante*; 2° l'*Andalgala*, qui traverse l'état de Tucuman et aboutit dans une lagune; 3° le *Rio-Dolce*, qui sort des hautes montagnes du Tucuman, passe auprès du San-Iago et se perd dans les lagunes salées de *Los-Ponchos*.

Végétation. Le règne végétal déploie, sur le sol des provinces-unies du Rio de la Plata, des richesses dont l'énumération complète est impossible pour le cadre de cette notice (*). Il est cependant plusieurs plantes utiles, que nous ne saurions passer sous silence; telles sont : le cacaoyer, la vanille, l'ananas à couronne, le quinquina, la rhubarbe, le tamarinier, le caoutchouc (*hevea guianensis*), le tabac, le manioc, les céréales, les patates, le chanvre, le lin, le riz, et enfin le *maté*, qui appartient plus particulièrement au Paraguay.

Le *maté* (*yerva do mate*), communément appelé thé du Paraguay, n'est pas, ainsi que nous aurons bientôt l'occasion de le répéter, le seul point de ressemblance entre ce pays et la Chine. L'usage de la boisson produite par l'infusion du *maté* dans l'eau bouillante, est, proportionnellement, plus répandu ici que le thé ne l'est aux Indes ou en Angleterre. On retrouve cet usage au Brésil, à Buénos-Ayres et au Chili. La préparation de cette plante ne se fait pas absolument comme celle du thé; elle consiste à faire rôtir les feuilles, en passant la branche même à travers la flamme; on les brise ensuite, pour les conserver dans une enveloppe, où elles sont fortement pressées. Quand on veut s'en servir, on en jette une pincée dans une petite calebasse, remplie d'eau très-chaude, et à l'instant même on boit cette eau, en l'aspirant au moyen d'un tube. Cette boisson peut se prendre avec ou sans sucre. A l'époque où écrivait Félix d'Azara, qui s'est spécialement occupé de l'histoire du Paraguay, sa patrie, l'exportation du *maté* s'élevait annuellement à 50,000 quintaux. Ce n'est pas que le Brésil, et d'autres contrées voisines, ne produisent également cette sorte de thé, mais la plante du Paraguay est d'une qualité fort supérieure, et se prépare avec plus d'art. Le *maté*, connu en plusieurs localités sous le nom d'*arvore da Congonha*, a été long-temps une source d'erreurs pour les naturalistes, qui l'ont confondu avec le genre psoralier (*psoralea glandulosa*, — *lutea* de Linné); mais M. A. de St-Hilaire a démontré qu'il appartient au genre *ilex*, et il en a fait, en conséquence, le houx du Paraguay, *ilex paraguariensis*. Cet arbre croît en grande abondance, notamment aux environs

(*) La *pl.* 1re peut donner une idée suffisamment exacte d'une forêt vierge.

de Villa-Rica, au milieu des bois qui bordent les rivières. Sa grosseur est celle d'un petit chêne; il forme des buissons, qu'on émonde tous les 2 ou 3 ans (voy. *pl.* 2).

Les bois de construction abondent au Paraguay. « C'est là », dit M. Nuñez, « qu'ont été construits la plupart des petits vaisseaux employés au commerce de toutes les rivières intérieures, et quelques gros navires qui ont descendu le Parana, sur leur lest, jusqu'à Buénos-Ayres, à plus de quatre cents lieues. Même, dans l'année 1824, un de ces navires a fait un voyage à Lima, après en avoir fait plusieurs en Europe. »

Zoologie. Ce dut être un merveilleux spectacle pour les premiers naturalistes qui pénétrèrent dans l'intérieur du nouveau monde, que cette immense variété d'êtres nouveaux, couverts de riches fourrures, de cuirasses luisantes ou de brillants plumages, qui envahirent les cadres de l'histoire naturelle et renversèrent subitement les systèmes en apparence les mieux établis. Trois siècles d'études et de recherches n'ont pas épuisé la longue nomenclature de la zoologie américaine; et, pour ce qui concerne les provinces-unies du Rio de la Plata, il est peu de pays qui, à cet égard, offrent une aussi grande fécondité. Forcés de choisir, nous nous bornerons à mentionner les genres qui paraissent ici le plus spécialement affectés au sol. De ce nombre est le tapir (*tapir americanus* de Linné), singulier pachyderme, qui, au premier aspect, ressemble au cochon d'Europe, mais qui se rapproche de l'éléphant, par une trompe fort mobile et percée par les narines (voy. *pl.* 3, *n*° 3.) Le tapir vit solitaire, dans les contrées ombragées et humides; il ne sort que la nuit, et va se vautrer dans les marécages voisins. Il est robuste et courageux, mais, réduit à l'état de domesticité, il devient doux et timide. Les naturels lui donnent plusieurs noms : *anta*, *maïpouri* et *mborébi*. Sa chair, médiocrement bonne, est recouverte d'une couche de graisse. Les Paraguays le chassent à l'affût, et le tirent avec des balles de gros calibre.

Les grandes espèces de chat fréquentent les bords des ruisseaux : tels sont le jaguar, *yagouarète* des Indiens, dont le manteau, richement orné de taches symétriques, sert de parure aux guerriers (voy. *pl.* 3, *n*° 1); le *guazouara*, sorte de tigre qui s'apprivoise, sans qu'on puisse, pourtant, lui accorder trop de confiance; le *chiligouazou*, qui se cache, le jour, sous les hautes graminées, et rôde toute la nuit auprès des habitations de l'homme; et le couguar, que sa robe fauve a fait surnommer le lion d'Amérique (voy. *pl.* 3, *n*° 2).

L'*agouara-guazou* est un loup rouge, qui s'élance de la lisière des bois sur le bétail de la plaine. Les tatous-armadilles, les cachicames et plusieurs espèces de sarigues abondent dans les lieux secs et un peu élevés.

Parmi les autres quadrupèdes, on remarque le couate (*ursus-nasua*), l'ours-raton, le crabier, les singes, le renard, le fourmiller, le sanglier, et plusieurs espèces de lièvres.

Les amphibies, qui abondent dans les lacs et les rivières, sont le crocodile, l'*aguara*, le loup des rivières, le tigre d'eau, ou *yguaro*, la loutre, l'*ao* et l'yguane.

Les grandes plaines appelées *pasconales* sont sillonnées par d'immenses troupeaux de juments et de chevaux sauvages, de cerfs et d'autruches.

Le phœnicoptère à manteau de feu, décrit par M. d'Orbigny, les hérons, les troupiales, les toucans, les jacanas, les aigrettes et les spatules recherchent les lieux bas et inondés. L'aigle couronné, l'émérillon, la buse et le roi des vautours planent sur les solitudes brûlantes de la partie montagneuse, tandis que les sombres forêts attirent, par leur fraîcheur, des légions de perroquets aux couleurs éclatantes, des manakins rouges, des *tindo* verts, bleus ou dorés, des oiseaux-mouches, des colibris, des guit-guits couleur du ciel, des forestiers dorés, des grives, des gros-becs, des *habia* ponceau, et le *suiriri* pointillé.

Les insectes et les reptiles se rapprochent trop de ceux des régions voisines pour mériter une mention particulière. Nous n'omettrons pas toutefois de mentionner la guêpe lecheguana (*polistes lecheguana*), à laquelle on attribue ce miel enivrant qui, pris à une certaine dose, est un poison des plus dangereux; c'est surtout dans le nouvel état de l'Uruguay que se trouvent ces insectes malfaisants. Les sauterelles se montrent à des intervalles de plusieurs années, ordinairement 5, 6 ou 7 ans. Elles arrivent du nord par des nuées épaisses, et déposent leurs œufs sur une étendue de terrain dont la circonférence est quelquefois de plus de cent lieues. Les larves sont considérées, avec raison, comme un des plus redoutables fléaux de l'agriculture.

Après avoir glané, autant que nous le permettaient les bornes de cette notice, dans le champ de l'histoire naturelle, nous arrivons enfin à ce qui concerne l'homme.

L'homme. Les Européens avaient trouvé sur le sol du nouveau monde plusieurs nations indigènes, dont trois seulement, les *Mexicains*, les *Péruviens* et les *Muyscas*, offraient les traces d'une ancienne civilisation; les autres étaient plongées dans un état de barbarie et d'ignorance dont le commerce des peuples policés n'a pu les tirer, même après plusieurs siècles. Nous le disons à regret, la plupart de ces peuplades sauvages ont paru, jusqu'ici, uniquement susceptibles de recevoir ce genre d'éducation que l'on donne aux animaux les plus intelligents, sans pouvoir atteindre à notre perfectibilité. Le mélange seul de leur espèce avec celle des colons européens a pu produire une nouvelle race, à laquelle cette observation n'est pas aussi rigoureusement applicable. Les conquérants et les missionnaires ont, tour à tour, essayé l'emploi de la force et celui de la persuasion; ils ont tenu plusieurs générations d'Indiens parqués comme de vils troupeaux pendant de longues années; ils leur ont fait connaître l'usage de nos vêtements, celui de nos armes et de nos meubles; leur ont enseigné l'agriculture et les arts; ils en ont fait souvent même d'excellents ouvriers en professions mécaniques; enfin ils ont tenté de les faire participer aux trésors de la science... Peines perdues! à la première occasion l'Indien regagnait les forêts où ses pères avaient goûté les biens de l'indépendance, n'emportant, de nos sociétés, que les armes perfectionnées et l'usage de l'équitation. Là, son instinct l'avait bientôt façonné aux mœurs natives, et il retrouvait avec joie tous les secrets de la vie sauvage. Remarquons encore que les jésuites ne parvinrent à tenir en tutelle que les seuls Indiens *Guaranis*, nation agricole, naturellement douce, timide et soumise, tandis que les *Charruas*, les *Abipones*, les *Botécudos*, et généralement toutes les tribus guerrières qui ne vivent que du produit de la chasse, qui mangent la chair humaine, qui méprisent les peuples pasteurs et sédentaires, ne purent jamais se soumettre aux sacrifices que la civilisation exigeait d'eux.

Les Indiens de cette partie de l'Amérique du Sud, vivant par groupes et petites peuplades, cachés dans les forêts vierges, ou disséminés dans les vastes plaines connues sous le nom de *Pampas* et de *Llanos*, diffèrent peu par les traits de leur constitution physique, et moins encore par les mœurs et les usages. Ici, plus qu'ailleurs, l'inspection physiologique des indigènes fait connaître qu'il n'existe, sur la vaste surface des deux Amérique, aucune race d'hommes autochthone, ou, en d'autres termes, elle démontre que les Américains descendent d'une souche étrangère à leur continent. Or, en examinant la configuration du globe, après les grandes catastrophes qui l'ont bouleversé, en consultant les traditions des peuples asiatiques sur les émigrations de leurs ancêtres, et, surtout, en tenant compte des rapports de mœurs et de physionomie, on arrive à ce grand résultat anthropologique, dont l'évidence avait déja été pressentie, que la race américaine ap-

partient, par une origine commune, à la souche mongole. La face est large et platte; les yeux sont bridés et placés obliquement, de manière à ce que le grand angle s'abaisse vers le nez; les pommettes saillantes, le sinciput conique, le front bas et aplati, le nez court et les narines bien ouvertes, les cheveux noirs et lisses, le poil rare, et, le plus souvent, manque absolu de barbe. Ajoutons les caractères propres aux aborigènes de l'Amérique, dus la plupart à leur habitude de vivre nus sous l'influence des intempéries atmosphériques. La couleur de la peau varie du brun foncé au rougeâtre clair; elle est dure et sèche : aussi ne faut-il pas attribuer uniquement à une dégoûtante coquetterie l'usage, si répandu parmi ces sauvages, de s'enduire le corps d'une huile fétide ou d'une graisse immonde : c'est une précaution salutaire pour empêcher les gerçures et prévenir les effets de l'humidité. La stature, chez quelques-unes des peuplades indiennes dont nous aurons à nous occuper, est fort élevée, mais communément elle est moyenne; le corps est trapu, carré et charnu, quoique peu musclé; les pieds sont aplatis et larges.

L'état sauvage, existence passive, lâche et indolente, favorise peu le développement des forces physiques; aussi l'Américain est-il généralement moins robuste que l'Européen.

Tandis que les aborigènes du Pérou et de la Colombie sont braves, fiers, élégants et présomptueux, les Indiens des provinces-unies de la Plata sont tristes, sombres et abattus. Insensibles, en apparence, à la joie comme à la douleur, ils offrent, en toutes circonstances, un stoïcisme stupide : toute émotion est pour eux une fatigue intolérable. L'infidélité conjugale est même regardée, parmi eux, comme digne à peine de quelques coups de poing. Il est vrai que le divorce est, dans leurs mœurs, une chose aussi simple et aussi naturelle que le mariage; les époux se prennent et se séparent sans formalité. Une femme accepte le premier époux qui se présente, fût-il vieux et infirme; elle le quitte sans obstacles dès qu'elle en éprouve le désir, ou quand son mari ne veut plus d'elle.

Ces Indiens ont une grande horreur des morts. Chez eux, lorsqu'un malade est sur le point d'expirer, on l'emporte loin de la peuplade pour le déposer dans une fosse creusée exprès pour lui; ses parents et ses amis laissent à ses côtés de l'eau et des vivres, et ne reviennent, de loin en loin, que pour voir s'il a rendu le dernier soupir. Quand ils s'aperçoivent qu'il ne donne plus aucun signe de vie, ils jettent dans la fosse ses armes et ses meilleures nippes, et referment cette tombe où le malheureux était descendu vivant. Cette barbarie à l'égard des morts est bien digne de ceux qui, ainsi que nous le verrons plus bas, tuent les enfants dans le sein de leurs mères. Les parents du défunt changent aussitôt de nom, afin, disent-ils, que la mort, qui certainement en a pris note, ne les retrouve plus quand elle reviendra.

Le gouvernement de ces peuples est une sorte d'oligarchie républicaine facile à caractériser. Les guerriers nomment un chef, que les Européens désignent sous le nom de *cacique :* c'est un véritable officier de paix, qui donne des conseils et jamais des ordres; les vieillards seuls ont un privilége d'autorité sur les jeunes gens, et ces derniers sur leurs femmes. Ils jugent leurs différends à coups de poing; la cause est gagnée lorsque l'un des combattants a tourné le dos à son adversaire : celui-ci ne le poursuit jamais, et ne cherche pas à faire trophée de sa victoire; il est aussi modeste que le vaincu se montre peu sensible à la honte. Toute leur énergie de haine et de vengeance se concentre sur les hommes des tribus étrangères : alors ils dissimulent, s'il le faut, pendant plusieurs années; ils passent des journées entières dans un jeûne complet, exposés à toutes les intempéries de l'air, uniquement absorbés dans l'idée de guetter leur ennemi et de le faire périr sous leurs coups. S'ils réussissent,

ils reviennent au carbet suspendre le crâne chevelu de leur adversaire, et distribuer à leurs amis quelques lambeaux de son cadavre, pris dans les parties les plus charnues.

Sobres et patients quand ils manquent de nourriture, les Indiens sont voraces et gourmands lorsque la chasse a été productive. On en a vu qui dévoraient, en un seul jour, six ou huit livres de viande à demi grillée, et quelquefois même déja gâtée, car le goût et l'odorat, chez eux, sont peu développés; ils ont, en revanche, l'ouïe très-subtile et la vue perçante. Insoucieux de l'avenir, peu mémoratifs du passé, ignorant tout, jusqu'à leur âge, ces grands enfants passent leur vie à se balancer dans des hamacs, à boire l'eau-de-vie des Européens, le *maté* ou la *chica* (*). Les femmes, rongées de vermine et enduites de graisse, ne se lavent jamais; elles n'aiment ni jeux, ni danses, ni exercices, ni chansons, ni travaux domestiques. Les hommes, quand le besoin les presse trop fortement, se décident à aller à la chasse ou à la guerre, et reviennent, après une seule expédition, recommencer leur existence léthargique et monotone. Ils ont pour armes des massues, des lances, des frondes, des couteaux formés d'une pierre tranchante, des arcs et des flèches, outre les armes à feu achetées aux Européens. Ils aiment tous également à orner leur tête de l'éclatant plumage des oiseaux de leur contrée. A peine vêtus, ils satisfont à la fois à un instinct de pudeur et de coquetterie par un bizarre tatouage et des peintures monstrueuses. Féroces dans les combats, hospitaliers pendant la paix, on les voit, tour à tour, prodiguer les soins les plus tendres à l'étranger qui les visite, ou se repaître de sa chair vivante quand le hasard des combats l'a mis en leur pouvoir. La difficulté que ces sauvages trouvent à se procurer des aliments, a introduit parmi eux une loi de dépopulation empreinte d'une atroce barbarie : les femmes conservent leur premier enfant, quelquefois le second, rarement le troisième, et se font avorter dans leurs grossesses subséquentes. On a remarqué que cet usage était, le plus généralement, établi sur toute la surface de l'Amérique. Les idées religieuses des aborigènes de ces contrées se limitent à la croyance d'un combat perpétuel entre le bon et le mauvais principe, et ils s'efforcent de venir au secours du premier, soit par des actes d'un grossier fétichisme, soit par les pratiques les plus révoltantes. De là ces atroces cérémonies, décorées improprement du nom de fêtes, où quelques fanatiques se mutilent eux-mêmes d'une horrible manière, se faisant dans les chairs de profondes incisions avec des pieux de bois ou des roseaux tranchants qu'ils laissent dans la plaie. Cet usage est encore en vigueur à peu près chez toutes les nations du Paraguay. C'est ordinairement vers le mois de juin que se célèbre cette fête cruelle. Les femmes et les jeunes gens peuvent y assister, mais les chefs de famille seuls y prennent part. La veille, les acteurs apportent tous leurs soins à se peindre le corps d'une façon si bizarre, qu'elle échappe à la description; ils ornent leur tête de plumes et de bandelettes, et soignent scrupuleusement tous les détails du luxe américain. Dans la matinée du jour solennel, ils boivent autant de liqueurs fortes qu'on peut leur en fournir, et commencent ensuite à se pincer fortement les chairs des bras, des jambes et des cuisses; puis ils les percent d'outre en outre avec des arêtes et des morceaux de bois aigus, ou les coupent avec des roseaux; quelques-uns se percent même la langue et se frottent le visage avec le sang qui en découle. Cette affreuse cérémonie se prolonge pendant toute la journée; les plus faibles ou les plus extravagants succombent à leurs blessures. On a vu, chez les nations policées, des sophistes chercher à justifier le droit de la guerre par la nécessité de prévenir une surabondance de population. On ne peut attribuer qu'à un préjugé semblable

(*) Boisson spiritueuse faite avec du miel fermenté.

l'origine des fêtes de la nature de celles que nous venons de décrire ; car les Indiens, soumis aux plus pénibles privations, sont persuadés que la terre serait insuffisante à nourrir une société trop nombreuse.

Ces sauvages ont des médecins, qui sont également prêtres ou enchanteurs. L'application de quelques simples, la diète et force jongleries constituent, parmi eux, l'art de la médecine.

La chasse, la pêche, la navigation sur des *monoxilon* ou sur des radeaux (voy. *pl.* 4), la confection des armes, des hamacs, la construction des carbets, la fabrication de quelques ouvrages en poterie, et la préparation première des peaux, forment à peu près toute l'industrie de ces nations. Quelques-unes, mais en petit nombre, se livrent aux travaux d'une grossière agriculture ; et celles-là se firent remarquer, à l'époque de la conquête, par la longue résistance qu'elles opposèrent aux Européens, et surtout par une plus grande aptitude à recevoir l'influence de la civilisation. L'importation des bestiaux, et notamment celle des chevaux, a opéré dans les mœurs indiennes la seule révolution vraiment digne de l'attention du philosophe.

Les Indiens n'emploient ni charrue, ni bœufs pour labourer ; ils se servent, en guise de pioche, d'une omoplate de cheval emmanchée d'un bâton. Plusieurs d'entre eux se sont faits pasteurs ; quelques-uns ont appris à se servir du *poncho*, sorte de vêtement fort en usage parmi les cultivateurs du Paraguay, qui consiste en une pièce d'étoffe avec un trou au milieu pour y passer la tête. Le *poncho* forme un manteau sans manches qui ne dépasse pas les genoux.

Les nations indiennes du Paraguay ont toutes adopté l'usage du *barbot*. Dès qu'un enfant vient au monde, on lui passe dans la lèvre inférieure un pieu de bois mince et poli. Au bout de quelques mois, on le retire pour lui en substituer un nouveau d'une plus grande dimension, et on augmente ainsi, d'année en année, jusqu'à ce que la lèvre ait pris assez de développement pour recevoir un disque de la grandeur d'une pièce de cinq francs. Il arrive quelquefois que la lèvre se déchire, et l'Indien est alors obligé de la recoudre autour de son *barbot*. Il est rare que ce disque s'adapte parfaitement à l'ouverture dans laquelle il est posé ; ce qui entraîne un écoulement continuel de salive, et donne à ces sauvages un aspect dégoûtant.

Les *Charruas* (voy. *pl.* 6), race presque entièrement détruite aujourd'hui, étaient de féroces brigands qui infestaient la *banda-orientale* depuis le trentième jusqu'au trente-cinquième parallèle. Errants à l'embouchure du Rio de la Plata, sur les bords de l'Uruguay, du Rio-Négro et de l'Ybicuy, ils se réunissaient par troupes de 4 à 500 guerriers chaque fois qu'il s'agissait de repousser les injustes agressions des Espagnols, dont ils étaient devenus la terreur et le fléau. La férocité innée des Charruas était telle, qu'on en retrouve le cachet dans leurs usages les plus familiers. Les femmes mêmes se découpent la peau et les chairs des bras et des jambes en signe de deuil, ou par un inconcevable sentiment de coquetterie. A la mort d'un enfant, sa mère se coupe la première phalange du petit doigt, puis celle du second doigt quand cette perte se renouvelle, et ainsi de suite. Nus, sales et puants, les Charruas ne se lavent jamais. Couchés, le ventre en l'air, sur une peau de bœuf, ces truands de l'Amérique n'aiment que le repos, le soleil et la liberté ; ils ne connaissent ni société, ni musique, ni lois, ni religion. Que leur importent les arts de la vieille Europe ? Ne faut-il pas en acheter la jouissance par le travail, et le travail n'est-il pas, pour un Charruas, ce qu'il y a de plus cruel au monde ? La faim seule, l'inexorable faim, les force à sortir de cette douce apathie. Alors, le *laço* en main, ils courent après les chevaux sauvages, les taureaux indomptés et les autruches agiles. Leur adresse à manier le lacet est vraiment admirable : à l'aide de cette arme, on

les a vus enlever, au milieu des cavaliers espagnols, Diégo de Mendoza, le général Paz, et plusieurs autres adversaires non moins distingués. Depuis que les chevaux se sont si prodigieusement multipliés parmi eux, les Charruas sont devenus de très-habiles cavaliers. Nourrissant une haine implacable contre les Européens, ils vivent, depuis trois siècles, en état d'hostilité avec eux, et n'ont jamais voulu souscrire aux conditions de paix qui leur ont été proposées en plusieurs occasions ; aussi leur voisinage était-il des plus incommodes pour Montevideo. Enfin, le président de la république orientale de la Plata, D. Fructuoso Ribera, les a presque entièrement détruits en 1832. Parmi ceux qui ont échappé au vainqueur, trois hommes et une femme furent conduits en France l'année suivante, et amenés à Paris, où ils devinrent l'objet d'une curiosité si fatigante, et en même temps si humiliante, que l'un d'eux, *Sénaqué*, dit le médecin, en mourut de désespoir. Prêt à rendre le dernier soupir, ce malheureux recueillit ses forces et s'écria, d'un ton si douloureux que tous les assistants en furent émus : Paris ! Paris !

Vaïmaca-Pérou, dit le chef, *Tacouabé* le jeune guerrier, et sa compagne *Guyunusa*, ont été traînés de ville en ville, et livrés partout à l'insupportable indiscrétion de ces mêmes Européens chez lesquels ils comptaient trouver une franche et noble hospitalité. Un journal de Lyon a annoncé dernièrement (juillet 1834) que la jeune *Guyunusa* et un enfant à la mamelle avaient seuls survécu : ajoutons que ce serait un acte digne de la générosité française que de rendre ces malheureux à la terre qui les a vus naître.

Auprès des Charruas vivent quelques peuplades qui paraissent leur appartenir par une origine commune et des mœurs identiques. De ce nombre sont les *Minoanes* et les *Costéros*. D'autres, les *Bohanes* et les *Yaros* ont été exterminés, et on peut dire dévorés par les Charruas.

Les *Guaranis* occupent la majeure partie du sol de Paraguay, et sont répandus encore dans les Missions d'Entre-Rios, à la gauche du Parana. Cette famille comprend plusieurs peuplades dont les dénominations seraient difficiles à établir, attendu que, selon toutes probabilités, elles prennent le nom de leur cacique, ou celui du lieu qu'elles habitent. Ce sont les *Guaranis* que les jésuites avaient soumis à ce gouvernement théocratique dont nous aurons bientôt à parler avec quelques détails. Les hommes de cette nation ont un peu de barbe, ce qui les distingue des autres Indiens. Ils sont petits, forts et charnus ; leur couleur est un roux foncé. Ils ont la physionomie triste, l'air avili et le caractère timide. Leurs femmes, peu agréables naturellement, ajoutent encore à leur laideur par des usages ridicules, tels que celui de sillonner la peau de leur visage, depuis le front jusqu'à la bouche, par des lignes indélébiles. Les jeunes filles sont soumises à cette opération dès qu'elles entrent dans l'âge de puberté. La langue des Guaranis est la plus répandue sur le sol des provinces du Rio de la Plata. « En « parlant leur langage, dit Azara, « très-différent de tous les autres, on « pouvait voyager dans tout le Brésil, « entrer dans le Paraguay, descendre « ensuite à Buénos-Ayres, et remonter « au Pérou, jusqu'au canton des Chi« riguanos. »

Les *Payaguas* vivent sur les deux rives du Paraguay. Ils formaient, à l'époque de la conquête, une nation nombreuse et puissante, dont une tribu, appelée *Agaces* par les Espagnols, du nom défiguré de leur cacique *Magach*, joue surtout un rôle important dans l'histoire du temps. Les Payaguas se distinguent de leurs voisins par une stature plus élevée, une taille mieux prise et un air moins farouche. Ils vont tout nus, à l'exception d'un manteau de coton qu'ils portent quand le temps est froid. Chez cette nation les jeunes filles se compriment la gorge au moyen d'une bandelette qui ne permet au sein de prendre son déve-

loppement qu'en se dirigeant vers la ceinture. Les hommes et les femmes se tatouent le visage et les membres, portent le *barbot*, et coupent leur chevelure sur le front, en la laissant croître et flotter par derrière. Ils n'ont d'autre occupation que la guerre, d'autre plaisir que celui de s'enivrer.

Les *Guaycurùs* habitent les rives du Haut-Paraguay. Ils sont pasteurs et possèdent d'immenses troupeaux de bœufs. Habiles cavaliers, ils passent la plus grande partie de leur vie à cheval, ce qui leur a valu, de la part des Espagnols, le surnom de *cavalleiros*. Leur gouvernement est une confédération aristocratique, où l'on trouve des nobles, des guerriers et des esclaves. La taille des Guaycurus ne le cède pas à celle des Patagons : elle dépasse quelquefois six pieds.

Les nations agricoles des *Mbayas* et des *Guanas*, disséminées dans les plaines du grand Chaco et sur la rive orientale du Paraguay, sont des voisins turbulents, fort redoutés par les Européens. C'est surtout pour se préserver de leurs incursions que le dictateur a établi une ligne de postes militaires sur les bords du Paraguay.

Les *Abipones* et les *Mocobys*, anthropophages de haute stature et aux formes athlétiques, occupaient l'intérieur du Chaco, à l'époque de la conquête, et comptaient alors au moins 150,000 individus. Mais, ennemies l'une de l'autre, ces deux nations se firent long-temps une guerre d'extermination. Les Mocobys succombèrent, et furent vengés par les Espagnols; ceux-ci réduisirent les Abipones et les colonisèrent, 1° sur la rive septentrionale de la rivière Bey, sous le vingthuitième degré de latitude; 2° sur le bord occidental du Parana, vis-à-vis de la ville de Corrientes; 3° dans la plaine de *Timbo*, à 70 lieues au sud de l'Assomption, sur la rive droite du Paraguay; 4° enfin, sur la rive occidentale du *Rio-Dolce*, à environ 50 lieues de Santiago, où les pâturages très-abondants ont favorisé la multiplication des bestiaux. A l'exception de la dernière, ces colonies ont été détruites par la petite vérole, les guerres et la désertion (*).

Les *Lenguas*, ainsi appelés par les Espagnols, à cause de la forme particulière de leur *barbot*, qui ressemble à une langue, sont sans doute aujourd'hui entièrement détruits, puisqu'en 1794 il ne restait plus de cette nation guerrière que vingt-deux individus, dont huit *femmes*.

Les *Pampas* vivent dans les vastes plaines du même nom, situées entre le trente-sixième et trente-neuvième degré de latitude. Ils sont connus également sous le nom de *Querandis* et sous celui de *Puelches*. Cette nation, moins farouche que ses voisines, fait un commerce d'échange avec les Européens.

Les autres peuplades qui vagabondent sur le sol de la république argentine ne semblent être que des variétés des races principales que nous avons mentionnées. Elles sont confondues sous des noms divers, empruntés, la pluplart, à des arbres, des fleuves ou des montagnes. Nous nous bornerons à mentionner les *Aucas*, les *Chiriguanes*, les *Chanas*, les *Tupys*, les *Lules*, les *Enimagas*, les *Chiguitos* et les *Italines*.

Lorsque ces Indiens, décimés par la guerre et refoulés dans des solitudes où la subsistance devient trop précaire, en sont réduits à demander grace et asile aux colonies européennes, on leur concède des terres à cultiver sous la condition d'une redevance en nature; ce sont ces établissements qui sont connus sous le nom de *Réductions*.

Le langage de ces peuples est guttural, glapissant et presque impossible à rendre par nos lettres. Les idiomes varient à l'infini, puisque dans la seule province du Paraguay on en compte plus de cinquante; mais tous se ressemblent en un point essentiel, c'est la profusion des métaphores. L'Indien,

(*) La *pl.* 5 est la représentation d'une scène d'anthropophagie qui peut se rapporter à la plupart des nations que nous venons de nommer.

même dans ses rapports de famille, ne parle que par allusion, par syllepse, allégorie, périphrase ou hyperbole, et ce n'est pas pour les peuples policés le moindre sujet d'étonnement que cette richesse de figures oratoires propre aux aborigènes de l'Amérique. Chez eux, le nom d'un individu est emprunté à l'animal ou à la plante dont il possède les qualités : un brave guergier est *le jaguar féroce*, un autre se nomme *le loup rouge*, *le cerf agile* ou *le grand tapir*. Une jeune fille se parera du nom d'une tige flexible, ou d'un arbuste aux fleurs brillantes.

Comme ils ne connaissent pas leur âge, on a cité, en parlant de ces Indiens, de nombreux exemples d'une longévité extraordinaire, qui ne reposent sur rien de positif. On a vu, dit-on, des hommes de cent à cent vingt ans monter à cheval, aller à la chasse et même à la guerre. Il est difficile de croire à la fréquence de ces phénomènes chez des nations que les guerres, le climat et leurs propres mœurs environnent incessamment de tant de causes de destruction. Il semble plus raisonnable d'entrevoir, au milieu des faits que nous venons d'esquisser, une amélioration dans la vie sauvage, qu'une marche décisive vers la civilisation. Les Indiens sont depuis si long-temps stationnaires, et ont résisté avec tant d'opiniâtreté à toutes les tentatives par lesquelles l'Europe a voulu les élever à son niveau, qu'on peut en conclure qu'ils ont fait tous les progrès dont ils sont susceptibles. Refoulés dans leurs forêts par les empiétements progressifs des nations policées, un jour leur race disparaîtra de la surface du globe, et leurs derniers rejetons, mêlés aux espèces étrangères, vivront dans les *pampas* de l'Amérique, comme les Tatares et les Cosaques dans les steppes de la Russie; nomades, bons cavaliers et braves soldats, dormant sous des tentes, vêtus d'habits adaptés au climat et à la localité, tributaires et alliés, mais jamais sujets de leurs voisins.

Nous connaissons maintenant la géographie naturelle ainsi que les peuples indigènes des provinces-unies du Rio de la Plata; il nous reste encore à étudier cette vaste contrée entre les mains des Européens, avant que de passer à l'histoire politique.

ÉTAT PHYSIQUE ET POLITIQUE DEPUIS LA CONQUÊTE.

Les provinces argentines possèdent, depuis la conquête, une population composée d'éléments hétérogènes. Les *Créoles* sont les descendants de race pure, des Européens qui vinrent à diverses époques s'établir dans le pays. Les *Mulâtres*, issus d'un blanc et d'une négresse, forment à peu près la cinquième partie de la population. Une moitié de cette race se compose d'hommes libres, l'autre d'esclaves. Les *Métis* proviennent du blanc et de l'indigène américain; les *Zambi* du nègre et de l'Indien.

Il serait inutile de s'étendre longuement sur les mœurs et les usages de cette population coloniale : on y retrouve le caractère espagnol, exagéré en certaines localités par l'ardeur du climat, altéré, en d'autres lieux, par la rareté des communications, et partout soumis à l'influence du croisement des races, à celle de la privation de certains objets d'art ou de luxe, à celle enfin d'une existence que la terre et le ciel voudraient rendre indolente et heureuse, mais qui est sans cesse troublée par le voisinage des animaux malfaisants, par les incursions des Indiens, et par la politique de l'Europe. Le caractère de ces colons ressortira suffisamment d'ailleurs des détails historiques dans lesquels nous entrerons à leur sujet.

Il est encore ici une classe d'hommes que nous ne devons pas omettre de signaler; c'est celle des *Péons* ou pâtres des plaines. Si les Indiens offrent le triste spectacle d'une race sauvage qui n'a pu entrer dans les voies de la civilisation, les *Péons* présentent celui, non moins déplorable, d'une race jadis civilisée, que le temps et la solitude ont réduite à l'état sauvage.

Descendants des anciens pâtres espagnols, les *Péons* gardent d'innombrables troupeaux dans les plaines désertes du Tucuman, du Paraguay et de l'Uruguay. Toujours armés du poignard, toujours montés à cheval, ils ne connaissent d'autres lois que celles du besoin. La vie de leurs frères est à leurs yeux du même prix que celle d'un mouton ou d'une vache, et, pour la plus légère offense, ils commettent un meurtre. La passion brutale remplace chez eux le sentiment de l'amour; et quand ils peuvent enlever une femme créole, ils se livrent entre eux des combats acharnés pour s'en disputer la possession. La malheureuse devient la femme du vainqueur, et vit avec lui jusqu'au moment où un nouvel assassinat la livrera à un second époux.

Les *Péons* dorment sur une peau de bœuf; ils ne se nourrissent que de viande de vache à demi grillée; ils boivent dans un crâne de cheval ou une corne de bœuf. Passionnés pour l'eau-de-vie, ils se disputent à coups de couteau les provisions que les Créoles leur en vendent. Excellents cavaliers d'ailleurs et fort habiles à manier le *laço*, ces pâtres sauvages ont été utiles aux indépendants, à l'époque de la révolution, quand l'espoir du butin a pu les attirer sur le théâtre de la guerre (voy. *pl.* 8).

Les bestiaux, dont l'importation est due aux Européens, se sont multipliés dans une progression qui déconcerte tous les calculs. Rien n'est plus commun que de rencontrer des troupeaux de 8 à 10,000 bœufs. Plusieurs propriétaires ont jusqu'à 100,000 bêtes à cornes; mais beaucoup en possèdent 20, 30, 40 et 50,000. Dans les missions des Guaranis on a vu des troupeaux de 30,000 brebis; le plus gros bœuf ne s'y vendait qu'une piastre. Les chevaux n'offrent pas un phénomène de multiplication moins étonnant, et il n'est pas rare de voir des propriétaires qui en possèdent cinq ou six mille. Généralement ils sont inférieurs aux chevaux andalous sous le rapport de la taille, mais non pas sous celui de la force ni de l'agilité.

L'industrie agricole était à peu près nulle dans les premières années de la conquête. La guerre de la révolution en a retardé les progrès; mais il y a lieu d'espérer que la paix ne tardera pas à lui rendre l'impulsion qu'elle avait perdue. Les colons cultivent le *maté*, la canne à sucre, le cotonnier, les principales céréales, divers arbres fruitiers, dont une grande partie a été importée d'Europe, le tabac, l'indigotier, etc.

Trois états divisent aujourd'hui cette vaste contrée : le *Paraguay*, la *Confédération buénos-ayrienne* et l'*Uruguay*.

Le Paraguay est à l'Amérique du Sud ce que la Chine est à l'Asie, un sanctuaire également impénétrable pour le commerce, pour la science et pour la politique.

Cette contrée, démembrement de l'ancienne vice-royauté de la Plata, offre le spectacle, étrange sans doute, mais non pas inouï, d'une nation qui, courant impétueusement à la liberté, s'est arrêtée, honteuse et tremblante, à la voix d'un despote. Un homme s'est constitué dictateur perpétuel dans une république; il s'est déclaré, sans obstacle, l'arbitre suprême des destinées de son pays; il a pris dans sa main la vie et la mort du peuple! Mais a-t-il agi par conviction ou par ambition? dans l'intérêt de ses compatriotes ou dans le sien? La réponse à ces questions sortira d'elle-même des détails que nous donnerons, sans colère et sans passion, quand nous aurons à parler du docteur Francia. On a débité bien des contes sur cet homme extraordinaire, qui, retranché derrière les fleuves et les déserts, au cœur de l'Amérique sauvage, met encore en avant ses décrets et ses satellites pour repousser les perfides présents de la vieille Europe. Nous rétablirons quand il en sera temps la vérité à son égard; et ici elle est d'autant plus importante que l'histoire moderne du Paraguay se résume tout entière dans celle du dictateur, cet héritier de la politique et du pouvoir des jésuites.

Le Paraguay, dans ses limites actuelles, est compris entre les 20e et 28e degrés de latitude australe, 56e et 61e de longitude occidentale. Il se trouve pressé entre l'empire du Brésil et les plaines interminables du grand Chaco, séparé, de l'un, par le fleuve Parana, qui forme une frontière naturelle à l'est et au sud, et des autres, par le Rio-Paraguay, qui coule à l'ouest et lui donne son nom. Sa plus grande longueur est de 180 lieues communes, sur une largeur d'environ 100 lieues. Sa surface n'offre qu'une plaine unie, entrecoupée de bois, de lagunes et d'un petit nombre d'élévations, qui ne détruisent pas sensiblement l'horizontalité du terrain; les plus hautes montagnes, qui se trouvent vers le N.-O., s'élèvent à peine à 200 mètres au-dessus de leurs bases. Cette plaine n'est composée que d'une mince croûte de terre, recouvrant la roche massive, et cependant elle est, en général, d'une grande fertilité; mais, en certaines localités, il n'y a pas assez de bon terrain pour la culture.

Plusieurs affluents du Rio-Parana charrient des cornalines et des gangues de cristaux. Il existe une carrière d'aimant près Yati, vers le 26e degré. Les minéraux sont d'ailleurs fort rares, et, quant au sel, les habitants se le procurent en ramassant les efflorescences blanches qui couvrent les vallées dans la saison de la sécheresse. Ils les font dissoudre, les filtrent ensuite, et en font bouillir la lessive, pour opérer la cristallisation.

Le coton, les pistaches, la canne à sucre, le manioc, le blé et le tabac sont des articles importants pour l'agriculture du pays; ils pourront même lui procurer de grandes ressources quand il aura recouvré sa liberté.

Le dictatorat du Paraguay possède une population d'environ 250,000 ames. Sur ce nombre, l'*Assomption*, capitale, y est comprise pour 12,000, et Villa-Rica, pour 4000. Le pays des *Missions*, sur la rive droite du Parana, au S.-E. de l'Assomption, comprend huit peuplades d'Indiens, et quelques milliers de blancs, qui y ont acquis des terres, depuis l'expulsion des jésuites.

L'Assomption, sur la rive gauche du Paraguay, est une ville fort irrégulière, dont l'aspect a été entièrement bouleversé par le docteur Francia. On y remarque la cathédrale, plusieurs casernes, le séminaire et le palais de l'évêque.

Les autres villes principales sont *Curuguaty*, *Neembucu*, ou *Villa dal Pilar*, *Conception*, *Villa de San-Pedro*, *Ytapua*, et *Tévégo*, fondée par le dictateur. Chacune de ces villes, ou plutôt chacun de ces villages, est le chef-lieu d'un cercle du même nom. *Tévégo*, située dans les vastes solitudes du nord, est un lieu d'exil pour les malheureux qui ont encouru la disgrace du docteur Francia; *Ytapua*, dans le territoire des Missions, a acquis une certaine importance, depuis qu'une douane y a été établie.

La Confédération buénos-ayrienne comprend quatorze provinces, dont chacune, à l'exception de la seconde, reçoit son nom de celui de son chef-lieu : 1° Buénos-Ayres, 2° Entre-Rios, 3° Corientes, 4° Santa-fé, 5° Cordova, 6° Santiago del Estero, 7° Tucuman, 8° Salta, 9° Jujuy, 10° Catamarca, 11° Rioja, 12° San-Juan, 13° San-Luis, 14° Mendoza.

Nous verrons, dans la suite de cette notice, que, pendant l'administration éclairée et paternelle de Rivadavia, ces provinces se réunirent, sous la dénomination de *République argentine*. Cette union ne devait pas être de longue durée; aussi M. Balbi fait-il observer, avec raison, qu'il ne faut pas prendre, cette fois, le mot de *confédération* dans un sens absolu, mais relatif à l'état où se trouvent ces pays, état qui ne laisse aucun moyen d'en déterminer, avec exactitude, ni le titre, ni les divisions administratives.

La population de cette confédération peut être évaluée, très-approximativement, de 650,000 à 700,000 ames.

Buénos-Ayres est le siége d'un évêché, d'une université, d'une académie de jurisprudence, et d'une société littéraire, fondée par M. Rivadavia. La ville est située sur la rive droite du Rio de la Plata. Son port, encombré par plusieurs bancs de sable, ne peut donner accès aux grands navires; ceux-ci s'arrêtent à la baie de Barragan. Parmi ses édifices les plus remarquables, on peut mentionner la cathédrale, l'hôtel des monnaies, le grand hôpital, la banque, l'église de Saint-François, celle de la *Merci* et la chambre des députés. Elle possède plusieurs colléges pour les deux sexes, un laboratoire de chimie, des cabinets de physique et de minéralogie, et la plus riche bibliothèque de toute l'Amérique méridionale, le nombre des volumes s'y élevant à 20,000. En 1826, on publiait dans cette ville 17 journaux.

Les deux plus belles rues sont celles de *Santa-Trinidad* et *Della-Victoria*. La première traverse la ville dans presque toute sa longueur, et aboutit au portail de la cathédrale. Les maisons, assez bien bâties, sont généralement situées entre deux jardins. La quantité de boue qui obstrue les rues a rendu indispensable l'usage des trottoirs (voy. *pl.* 13 et 14).

La population de Buénos-Ayres flotte actuellement entre 65 et 70,000 ames. Son commerce est fort important, et en fait, sous ce rapport, une des principales places du nouveau monde. Il consiste, pour les exportations, en espèces monnayées d'or ou d'argent, pour une valeur moyenne de 20,000,000 de francs; en cuirs de bœufs, vaches et taureaux, pour 15,000,000; en peaux de cheval, de tigres, de loups, de chinchillas et autres; en viandes salées, plumes d'autruches, suif, graisse, cornes, médicaments, etc., ensemble pour 5,000,000 de francs, ce qui porte à 50,000,000 la valeur totale des exportations. Celle des importations surpasse la première de 4 à 5 millions.

Ce mouvement si important a attiré à Buénos-Ayres environ 4000 Anglais et autant de Français. Un traité de commerce et de navigation, conclu, le 2 février 1825, entre les provinces-unies de la Plata et la Grande-Bretagne, assure aux sujets de cette dernière puissance des avantages dont les Français ne jouissent pas; et cependant, un estimable écrivain du pays affirme que la disposition naturelle des esprits de ses compatriotes les porte à donner, sur plusieurs points, la préférence aux goûts et aux usages de la France (*). Le commerce avec les Indiens Pampas surpasse la somme de 100,000 dollars (500,000 fr.); il consiste en plumes, brides, sel et laines (**).

On remarque, dans la même province, la petite ville de *Barragan*, avec une belle baie, où s'arrêtent les gros navires, qui ne peuvent aborder à Buénos-Ayres; le fort *Independencia* et la *Bahia-Blanca*. Le groupe des îles Malouines appartient à cette province; le gouvernement de Buénos-Ayres y a fondé une colonie (***).

(*) On lit dans le *Journal de la marine et des colonies*, du mois d'août 1834. « La convention préliminaire à un traité de commerce et d'amitié entre Buénos-Ayres et la France, a été signée le 15 mai dernier par M. Mendeville, consul-général français, et par M. le général Guido, commissaire du gouvernement argentin. On attend la ratification de la chambre des députés de la république; aussitôt qu'elle sera obtenue, la convention sera soumise à la ratification de notre gouvernement. On assure que la population française et notre commerce, en outre de toutes les garanties désirables, ont obtenu, par cette convention préliminaire, les avantages dont jouissaient les nations qui les premières reconnurent officiellement l'indépendance de Buénos-Ayres.

Mais l'on sait déja que la présentation de ce traité a excité la plus vive opposition dans le sénat argentin, rempli de dispositions hostiles contre la France, dispositions qui paraissent lui être inspirées par les intrigues des agents anglais. »

(**) Voyez à la *pl.* 15, une boutique de marchand indien de Buénos-Ayres.

(***) Voyez pour la description des îles Malouines la Notice sur la Patagonie.

La population de la province entière est de 160,000 ames.

L'*Entre-Rios*, province ainsi nommée parce qu'elle est pressée entre deux fleuves, le Parana et l'Uruguay, est la première au nord du Rio de la Plata. Sa population est de 30,000 ames. On n'y trouve qu'une seule ville, celle de *Baxada;* encore est-elle peu importante. Elle est sillonnée par une multitude de petites rivières, qui donnent à son territoire une fertilité remarquable. L'agriculture et les pâturages forment la richesse de cette province, dans laquelle une compagnie anglaise entretient une colonie d'agriculteurs.

Le *Corrientes* est également situé entre le Parana et l'Uruguay, au-dessus d'Entre-Rios. La ville de Corrientes, son chef-lieu, peuplée de 3000 habitants, est placée à peu de distance du confluent du Parana et du Rio-Paraguay, à l'occident de la fameuse *lagune d'Ybera*, cette vaste nappe d'eau à laquelle les géographes, qui copient Azara, ne donnent pas moins de 50 lieues d'étendue. Un voyageur éclairé, et digne de foi, M. Parchappe, réduit ce chiffre à 15 lieues, et, sur le terrain que les cartographes indiquent comme inondé par cette lagune, il a vu de fertiles coteaux, de grandes forêts de palmiers, des champs cultivés et des peuplades indiennes. Le Corrientes comprenait le *territoire des Missions*, dont toutes les villes et tous les villages, sans en excepter le chef-lieu, *Candelaria,* ont été détruits depuis long-temps. On évalue à 50,000 le nombre des habitants de cette province. Les naturels cultivent le tabac, le coton, la cochenille, le café et la canne à sucre. Ils fournissent encore au commerce de Buénos-Ayres, du miel, des cuirs, des pelleteries et des bois de construction. Les tanneries de Corrientes jouissent de quelque réputation.

Santa-Fé, sur la rive droite du Parana, en face d'Entre-Rios, à environ 100 lieues au nord de la province de Buénos-Ayres, ne possède qu'une population de 15,000 ames, dont 6000 appartiennent au chef-lieu du même nom. Les habitants sont peu industrieux, et se consacrent exclusivement à l'éducation des bœufs et des taureaux.

Cordova, chef-lieu de la province de ce nom, a une population de 12 à 15,000 mille ames. Elle est le siége d'un évêché, et possède une université et une bibliothèque publique, fort déchues l'une et l'autre de leur ancien lustre. Son entrepôt commercial et ses manufactures de draps et de tissus en laine et en coton lui conservent quelque importance. On y remarque plusieurs églises assez belles. Cordova a joué un grand rôle dans les guerres civiles dont nous aurons à parler.

Cette province, située au nord-ouest de Buénos-Ayres, sur la route du Pérou, est peuplée d'au moins 80,000 habitants, généralement agriculteurs et pasteurs. Son commerce et son industrie ne diffèrent pas de ce que nous avons dit, à cet égard, des provinces voisines. *Conception* et *Carlota* sont deux villes de son territoire. On compte ici plusieurs petits bourgs de blancs et d'Indiens; mais la plus grande partie de la population est répartie dans les établissements de pâturages appelés *estancias.*

En partant de Cordova, si l'on suit la ligne du Haut-Pérou, la première province que l'on rencontre est celle de *Sant-Iago del Estero*, peuplée de 50,000 ames environ. On y trouve des bois précieux, des plantations de blé, qui rendent 80 pour 1, des ruches à miel, des dépôts de salpêtre, des fabriques de vêtements en laine, tels que *ponchos* et *gergas*, et, enfin, quelques troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons. Cette province touche au grand Chaco et au pays des *Abipones*, ce qui l'expose à de fréquentes incursions de la part des indigènes. On parle, dans la campagne, la langue *quichua,* et on y rencontre des cures avec des chapelles, exclusivement destinées à l'instruction religieuse des Indiens.

Le *Tucuman* est l'une des provinces les plus considérables et les plus intéressantes de la confédération.

Elle est située au nord de la précédente; sa population s'élève à 40,000 ames, dont le quart appartient à la capitale. On y cultive le riz, le blé, le maïs, le tabac, les melons, les oranges, remarquables par leur abondance et leur grosseur, les *camotes*, ou pommes de terre alongées, dont quelques-unes pèsent souvent de 6 à 7 livres. On y fabrique d'excellents fromages, appelés *rafi*, des étoffes de laine et de coton. Les pêcheries des fleuves et lagunes de Tucuman sont très-renommées (voy. *pl.* 10). Le versant oriental d'une chaîne de montagnes qui traverse la province, est couvert de belles forêts, où abondent les bois utiles, et entre autres le grenadilier. Tucuman a été érigé en évêché.

Salta et *Jujuy* sont les dernières provinces situées sur la route de Buénos-Ayres au Pérou. Placées ainsi en première ligne dans la guerre de l'indépendance, elles ont eu à souffrir beaucoup des invasions des Espagnols. Couvertes de belles forêts et d'excellents pâturages, on y élève de nombreux troupeaux de mulets, de chevaux, de moutons et de vigognes. On y cultive le coton, le blé, l'orge, le maïs, la canne à sucre, l'indigo et divers légumes. Le miel, la cire et l'eau-de-vie exercent l'industrie des habitants. Le Salta possède des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de soufre et d'alun. Adossées l'une et l'autre à la cordilière des Andes, ces provinces se font encore remarquer par leurs vallées fraîches et agréables, leurs nombreux courants d'eau et la richesse de leur végétation. Auprès de la petite ville de Jujuy se trouve un volcan d'air, semblable à ceux de Turbaco, dans la Colombie.

Les provinces de *Catamarca*, de *Rioja*, de *San-Juan* et de *San-Luiz* sont peu importantes; toutefois, nous n'omettrons pas de signaler la ville de San-Juan, que sa population (16,000 ames) rend une des plus considérables de la confédération.

La province de *Mendoza*, dont il nous reste à parler, est intéressante surtout par le passage des deux routes (*Uspallacta* et *Portillo*) qui unissent le Pérou et le Chili à la confédération du Rio de la Plata. Leur confection date de 1764. La distance de Buénos-Ayres à Lima est de 946 lieues; elle est de 370 de la première de ces deux villes à Sant-Iago de Chili. Des relais de poste sont établis sur l'une et l'autre direction (*). Jusqu'à Mendoza, en venant du Chili, on voyage dans les Andes. Des rampes, tracées dans les rocs escarpés, conduisent au sommet de la cordilière, en un lieu appelé *el Alto de Cumbre*, dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 2,000 toises. A cinq lieues de l'*Alto de Cumbre*, en descendant le vallon du Rio de la Cuëva, les muletiers font arrêter les voyageurs au pont de l'Inca, formé par la nature au moyen de fontaines incrustantes (voy. *pl.* 12). De distance en distance, on voit des maisons en briques solidement bâties, destinées à servir de refuge aux voyageurs surpris par les tempêtes. On descend ensuite dans les plaines de Mendoza par les défilés de Paramillo et de Villa-Vicenzio (**). De Mendoza à Buénos-Ayres, on traverse les *pampas*, où les routes sont à peine indiquées par les maisons de poste, quelques rares bourgades, et les ornières tracées par les voitures. San-Luiz et Luxan sont les seules villes qu'on y rencontre.

Mendoza est une ville assez importante, où l'on remarque une place publique décorée de trois églises et d'une fontaine (voy. *pl.* 16). Les maisons y sont bâties en briques cuites au soleil, appelées *adobes*. M. Ignacio Nunez évalue à 20,000 ames la population de cette capitale, tandis que

(*) La pl. nº 9 représente un de ces relais. On y voit les postillons qui font rentrer les chevaux dans le *corral*, enceinte formée de pieux fichés en terre. C'est là qu'ils les lacent l'un après l'autre pour les remettre aux postillons, qui les équipent à mesure et les attachent.

(**) Voyez le Voyage autour du monde de *la Thétis*. Paris, 1828.

M. Balbi ne l'estime qu'à 7,000. Des données récentes nous portent à croire que ce dernier chiffre, peut-être un peu faible, se rapproche davantage de la vérité.

L'ÉTAT ORIENTAL DE L'URUGUAY, ancienne province de Montévidéo, après avoir fait partie de la vice-royauté sous le titre de *banda-orientale*, fut envahi par les Portugais, et annexé à l'empire du Brésil sous le nom de *Province-Cisplatine*. Objet de la dernière guerre entre Buénos-Ayres et le Brésil, ce pays a été constitué en république. Il confine, au nord et à l'est, avec l'empire brésilien; le fleuve Uruguay le sépare, à l'ouest, des provinces d'Entre-Rios et de Corrientes, qui font partie de la confédération buénos-ayrienne; au sud, il est baigné par l'océan Atlantique et le Rio de la Plata. Cinquante mille habitants seulement composent la population de cette république, dont la profondeur est d'environ 140 lieues communes sur 80 de largeur. Autrefois cette population s'élevait à 70,000 ames; et la seule ville de Montévidéo, qui n'a plus que 10,000 habitants, en avait alors plus de 20,000; mais la guerre de l'indépendance, qui semblait avoir choisi cette province pour son théâtre de prédilection, et surtout la déplorable administration du dictateur Artigas, ont amené ce fâcheux résultat de dépopulation. La république est divisée en neuf départements, dont les chefs-lieux, pour la plupart, ne sont que de chétives bourgades. Les campagnes sont de vastes solitudes où dominaient, avant leur extermination, les Indiens *Charruas*. L'homme n'a rien fait jusqu'ici pour cette contrée, où la nature a déployé un grand luxe de fertilité et de beautés pittoresques. Le climat est tempéré; l'air y est doux et salutaire. Le pays entier est traversé par une chaîne de collines boisées, d'où s'échappent une multitude de ruisseaux et de rivières. Les vallons, dont la fraîcheur est incessamment entretenue par des eaux pures et limpides, les verts coteaux et les gras pâturages nourrissent une prodigieuse quantité de bœufs et de chevaux sauvages.

La préparation des cuirs, la salaison des viandes, les fontes de suif, les peaux de daim et de chinchilla constituent l'industrie et la richesse de cette province. Depuis les derniers événements, le commerce y est déchu de son ancienne prospérité.

Montévidéo, chef-lieu et principale ville de la république, est bâti en amphithéâtre sur la rive gauche du Rio de la Plata. Son port, exposé à la violence du vent d'ouest nommé *pampéro*, n'en est pas moins le plus sûr de la Plata. Les maisons, pour la plupart, n'ont qu'un seul étage; elles sont bâties en briques et surmontées d'une terrasse dans le goût italien. Les rues n'y sont point pavées.

Colonia et *Maldonado* (voy. *pl.* 11) ont également chacune un port sur la Plata; ce sont des villes peu importantes. La première possédait un fort et des remparts; mais, aux termes de la dernière convention entre le Brésil et Buénos-Ayres, ces fortifications, ainsi que celles de Montévidéo, doivent être démantelées. Florida est une petite ville de l'intérieur, qui a été, pendant un temps, le siége du gouvernement.

Les autres villes ou villages, capitales des provinces de leurs noms, sont des lieux de nulle importance et qui méritent à peine d'être mentionnés : Canelones, San-José, Soriano, Paisandu, Duragno et Cerro-Largo.

Tel est l'aspect des provinces du Rio de la Plata depuis la conquête. Nous allons en donner l'histoire politique.

HISTOIRE.

Dès le commencement du XVIe siècle, les Portugais avaient déja formé, dans le Brésil, des établissements assez importants pour exciter la jalousie des Espagnols. La destinée de ces deux nations était de se trouver en rivalité de voisinage dans les deux mondes : aussi l'Espagne n'épargna-t-elle rien pour jeter en Amérique les bases d'un pouvoir capable de contre-balancer celui du Portugal. Elle chercha surtout,

par des incursions faites au nord et au sud du Brésil, à cerner de toutes parts cet empire naissant; et ce fut à ce projet de sa politique, autant qu'à la persuasion où l'on était alors en Europe que l'Amérique n'était qu'une extension du continent indien, que l'on doit la découverte du Paraguay.

L'Espagnol Juan Diaz de Solis aperçut, en 1515, sous le 35ᵉ degré de latitude australe, un fleuve dont l'immense embouchure ressemblait à une mer. Il imposa son propre nom à ce grand courant d'eau; mais il n'eut pas long-temps à jouir de cet honneur, dont les saints et la Vierge avaient été frustrés malgré l'usage de cette époque. Les Indiens Charruas attirèrent Solis dans une embuscade et le massacrèrent avec les gens de sa suite. Le fleuve Solis fut, bientôt après, le rendez-vous de deux chefs d'expédition, Sébastien Cabot et Diégo Garzia. Le premier était un navigateur vénitien d'une grande réputation, que le gouvernement espagnol avait chargé de se rendre dans les Indes orientales en doublant le continent nouvellement découvert, tandis qu'il donnait à Garzia l'ordre de continuer les explorations de l'infortuné Solis. Cabot, au mépris de ses instructions, s'arrête en Amérique, entre dans le grand fleuve, commerce avec une peuplade d'Indiens Guaranis, et reçoit d'elle quelques lames d'or et d'argent, qu'il s'empresse d'envoyer en Espagne pour y faire pardonner sa désobéissance. On crut dès lors, à la cour de Charles-Quint, avoir trouvé un nouveau Pactole; et le *Solis* fut, depuis ce moment, appelé Rivière d'Argent, Rio de la Plata.

Cabot entra dans le Parana, éleva sur ses bords le fort Saint-Esprit, construisit un brigantin, et remontant hardiment jusqu'au vingt-septième parallèle, fut le premier qui découvrit le Rio-Paraguay. Il entra dans ce fleuve le 28 mars 1528.

Garzia, arrivé quelque temps après, fut choqué de se voir devancé par Cabot, qu'il croyait sur la route des Indes orientales. Cependant, la nécessité de se soutenir mutuellement contre l'ennemi commun rapprocha d'abord ces deux navigateurs; mais la jalousie ne tarda pas à rompre leur union mensongère. Garzia n'était pas en état de lutter avec son rival; il quitta donc la partie, et revint en Espagne. Cabot lui-même, désabusé de ses premières illusions, et désespérant de trouver chez les Indiens les trésors dont il avait rêvé la possession, descendit le Parana et fit voile pour l'Europe, laissant le commandement du fort Saint-Esprit à Nuno de Lara, officier d'un grand mérite (1530.)

Nuno de Lara n'avait avec lui qu'une garnison de 120 hommes, insuffisante pour se maintenir au milieu des nations barbares dont elle était environnée. Il chercha donc à s'attacher, par la douceur et les bons procédés, les peuples qu'il ne pouvait espérer de contenir par la force des armes; et d'abord cette politique parut lui réussir. Parmi ses nouveaux amis, Nuno de Lara comptait un cacique des *Timbuès*, nommé Mangora. Ce chef venait souvent au fort pour y apporter des vivres et des peaux, qu'il échangeait contre les précieuses bagatelles de l'art européen; mais l'intérêt commercial n'était que le prétexte de ses fréquentes visites. Mangora n'avait pu voir impunément une jeune dame espagnole, Lucie Miranda, qui eut à la fois la destinée d'Hélène et la vertu de Lucrèce. Fidèle à l'honneur et à son époux, Lucie résista à tous les moyens de séduction que l'amour suggéra au cacique. Surpris d'une résistance à laquelle il n'avait point été habitué dans sa vie sauvage et indépendante, le fougueux amant résolut d'employer la force pour obtenir ce qu'on refusait à ses prières. Sur ces entrefaites, le gouverneur envoya le capitaine Mosquéra, à la tête d'un détachement, pour effectuer une négociation commerciale avec une tribu indienne assez éloignée. Parmi les hommes qui composaient cette expédition, se trouvait Sébastien Hurtado, époux de Lucie de Miranda. Cette circonstance ayant semblé au cacique de nature à favoriser son abominable dessein, il s'approcha du fort à la chute du jour,

disant qu'il apportait des munitions de bouche. Comme il était connu depuis long-temps, les gardes le laissèrent librement passer avec les hommes de sa suite. Le gouverneur l'accueillit obligeamment, et fit préparer, en son honneur, un banquet où il admit les principaux officiers de la garnison. Au sortir du repas, voyant les Espagnols troublés par les vapeurs du vin, Mangora, suivi des siens, courut aux portes de la forteresse, s'en empara de vive force, et fit entrer une troupe d'Indiens qui s'était tenue cachée aux environs. Les Espagnols, pris au dépourvu, opposèrent aux assaillants une résistance désespérée, à laquelle ceux-ci ne s'attendaient pas. Le traître Mangora fut tué dans la mêlée. A la fin, accablée par le nombre, la garnison fut massacrée jusqu'au dernier homme. Les vainqueurs achevèrent de détruire l'établissement à l'aide du feu, et se retirèrent alors, emmenant avec eux quelques enfants et cinq femmes, parmi lesquelles se trouvait Lucie Miranda.

A peine les Timbuès étaient-ils rentrés dans leurs solitudes, que la troupe du capitaine Mosquéra, de retour de son expédition, arrivait sur les lieux où s'était passée cette scène de carnage, et n'y retrouvait plus que des ruines fumantes et des lambeaux de chair humaine. Mosquéra n'oublia pas, dans sa douleur, le salut des hommes qu'il commandait; il fit construire une barque, sur laquelle il descendit le Parana jusqu'à la hauteur du 32e degré, où il éleva un fort. Quelque temps après, ayant surpris un navire français qui était venu mouiller auprès de ce nouvel établissement, il se servit des canons provenant de cette prise pour attaquer les colons portugais, ses voisins, avec lesquels il avait eu des démêlés. Devenu maître de plusieurs navires à la suite de cette agression, il transporta ses gens dans l'île Sainte-Catherine.

Un homme seul avait refusé de suivre Mosquéra dans son émigration, c'était Sébastien Hurtado, l'époux de la vertueuse Lucie. Pensant que sa femme vivait encore, il se hasarda, seul et sans guide, dans les terres inconnues où il soupçonnait que les sauvages avaient pu la conduire. L'énergie de sa volonté lui fit surmonter tous les périls sans nombre qui s'offraient à lui à chaque pas qu'il faisait dans le désert, et il eut la consolation de revoir sa fidèle compagne. Cette femme, digne d'un meilleur sort, avait eu le malheur d'inspirer à Siripo, frère et successeur du traître Mangora, une passion non moins violente que celle qui avait poussé ce dernier au crime. Siripo fit entendre aux deux époux qu'il consentait à leur donner la liberté, mais il y mit un prix infame, que l'honneur de Sébastien et la vertu de Lucie repoussèrent avec indignation. Ces deux infortunés, livrés à un supplice affreux, expirèrent après d'horribles souffrances, pendant que leurs bourreaux poussaient des hurlements de joie et dansaient autour de leurs cadavres.

Charles-Quint ne s'était pas attendu au retour de Garzia, ni à celui de Sébastien Cabot après une campagne aussi infructueuse; cet événement, toutefois, ne détruisit pas ses illusions sur les ressources que l'on pouvait tirer du Nouveau-Monde. Don Pédro de Mendoza, riche gentilhomme de Cadix, et grand-échanson de l'empereur, s'offrit spontanément pour tenter de nouveau cette entreprise, dans laquelle ses devanciers avaient échoué. L'empereur s'empressa d'accepter ses offres, et le nomma *adélantado*, ou gouverneur-général, de la contrée baignée par le Rio de la Plata jusqu'au détroit de Magellan, sur une profondeur indéterminée vers l'ouest. Les conditions qui furent stipulées en cette occasion par le monarque et l'adélantado sont importantes à rappeler, car on y voit une preuve certaine des idées qu'on se faisait alors en Europe sur les richesses de l'Amérique. Le gouverneur-général devait toucher une pension annuelle de 2,000 ducats, plus une somme égale sur les profits de la colonisation. Les neuf dixièmes des rançons payées par les caciques et la moitié des trésors provenant du pillage

des bourgades indiennes lui étaient abandonnés; le reste appartenait à l'empereur. Indépendamment de sa charge d'adélantado, il lui en fut accordé deux autres à titre héréditaire dans sa famille, savoir : celles de *grand alcade* et d'*alguazil mayor* de la colonie où il résiderait. De son côté, Pédro Mendoza s'engageait 1° à transporter dans la colonie, en deux voyages et dans l'espace de deux années, 1,000 hommes et 100 chevaux; 2° à frayer une route par terre jusqu'à la mer du Sud; 3° à construire, à ses frais, trois forteresses et plusieurs établissements; 4° à emmener huit religieux pour la conversion des Indiens, un médecin, un chirurgien et un apothicaire.

L'expédition partit d'Europe au mois d'avril 1535, fut dispersée par une tempête, ne parvint à se rallier qu'après de grandes pertes, et aborda au Rio de la Plata sous les plus fâcheux auspices. Mendoza rencontra plusieurs indigènes, qu'il traita en ennemis. La mauvaise foi dans les traités, la cruauté envers les Indiens que le sort des armes faisait tomber en leurs mains, et, par-dessus tout, la passion de l'or qui leur faisait voir partout de prétendus trésors qu'on dérobait à leurs regards, tels furent les sentiments qui présidèrent aux premières relations des Espagnols avec les naturels de l'Amérique. Arrivé au 34e degré 36′ de latitude australe, Mendoza jeta, sur la rive droite du Rio de la Plata, les fondements d'une ville qu'il nomma, à cause de la salubrité de son climat *Notre-Dame-de-Bon-Air* (*Nuestra Senora de Buenos-Ayres*), dont le nom fut remplacé bientôt par celui de *Trinité-de-Bon-Air*, et enfin par celui de *Buénos-Ayres* qui a prévalu.

Les vivres commencèrent bientôt à manquer; les Indiens *Quirandies*, les plus voisins de la colonie, n'en fournissaient qu'une petite quantité qu'ils se faisaient payer chèrement au moyen des échanges. Une expédition dirigée contre eux par Diégo de Mendoza, frère de l'adélantado, eut les suites les plus funestes : Diégo et deux cent cinquante hommes de sa suite furent massacrés; quatre-vingts seulement parvinrent à se sauver, laissant leurs chevaux et leurs bagages au pouvoir des naturels. Mendoza, dans cette triste conjoncture, expédia quatre brigantins avec ordre de remonter le fleuve pour acheter des provisions; mais comme les Indiens se retiraient partout à leur approche, ils ne purent même pas se procurer assez de vivres pour l'entretien des équipages, dont la moitié mourut de faim.

Vers la même époque les *Quirandies* et les *Timbues* attaquèrent la nouvelle ville et y mirent le feu. Après ce désastre, Mendoza remonta le Parana pour aller lui-même à la recherche des provisions dont sa colonie avait le besoin le plus urgent; déja deux cents individus des deux sexes avaient succombé. A vingt lieues au nord, il trouva une île habitée par des *Timbues*, qui l'accueillirent favorablement. L'adélantado construisit en ce lieu le fort de *Bonne-Espérance;* puis il envoya Juan de Ayolas et Domingo de Irala, avec trois barques, pour continuer l'exploration vers la partie septentrionale de cette contrée.

Au commencement de l'année 1537, Mendoza, privé de toutes nouvelles, soit d'Europe, soit de l'expédition d'Ayolas, fut saisi d'un si violent chagrin, qu'il commença à donner des signes d'aliénation mentale. Ses amis le pressèrent alors de retourner en Espagne, et il céda à leurs sollicitations; mais de nouveaux désastres signalèrent sa retraite. Une longue traversée ayant nécessité la consommation totale des vivres qu'on avait pu embarquer, Mendoza fut réduit à manger une chienne qui était pleine et qu'il affectionnait beaucoup. Dès lors sa maladie fit des progrès rapides, et il mourut dans un accès de désespoir, sans avoir revu les rivages de la patrie.

Avant son départ, l'adélantado avait pris diverses mesures d'intérêt local; il avait nommé Juan de Ayolas son successeur, ordonnant à son propre frère Gonzalo et au capitaine D. Juan de Salazar d'aller à sa recherche.

Voyons ce qu'était devenu cet Ayolas : arrivé au-delà du 20e degré, il trouva un port, auquel il donna le nom de *Candelaria;* puis s'étant laissé persuader par les Indiens Guaranis de s'enfoncer dans la contrée du côté de l'ouest, où il trouverait un pays riche en métaux précieux, il laissa ses barques sous la garde d'Irala, et ayant pris deux cents hommes avec lui, il partit suivi de cette troupe qu'accompagnaient plus de trois cents Indiens. Il pénétra, après de grandes fatigues, jusqu'au pays de Carcarès, où il fut massacré par une tribu de *Payaguas;* ses gens éprouvèrent le même sort.

(1538). Cependant Gonzalo Mendoza et Juan de Salazar s'étaient avancés jusqu'au port de Candelaria, sans avoir pu obtenir aucune nouvelle d'Ayolas. Ils retournèrent alors sur leurs pas, et ayant trouvé sur la rive orientale du Paraguay, au 25e degré 16′ latitude, un port naturel qui leur sembla favorable pour un établissement important, ils y jetèrent les fondements d'une ville qui devait être un jour la capitale du Paraguay, et la nommèrent *Assomption*, en commémoration d'une victoire qu'ils avaient remportée sur les naturels, le 15 du mois d'août. Gonzalo demeura à l'Assomption, tandis que Salazar redescendit à Buénos-Ayres.

L'année suivante (1539) fut signalée par de nouveaux revers. La famine, les sauterelles et les Indiens désolérent les établissements des Européens. Buénos-Ayres fut incendiée une seconde fois par les *Timbues*, et ses derniers habitants remontèrent le Parana pour aller chercher l'hospitalité chez leurs frères de l'Assomption ; mais ceux-ci n'étaient pas en état de les secourir. Leurs campagnes avaient été infestées par des nuées de sauterelles qui obscurcissaient l'air et détruisaient, en quelques heures, les plus grasses moissons. Les malheureux colons virent dans ces désastres un châtiment du ciel qui les punissait pour avoir abandonné la terre où la Providence les avait fait naître; ils résolurent de faire amende honorable pour apaiser le courroux céleste, et fixèrent le vendredi saint pour une procession solennelle à laquelle ils devaient assister, un fouet à la main, pieds nus et les épaules découvertes, en se flagellant les uns les autres, jusqu'à faire couler le sang. Quelques Indiens qui eurent connaissance de ce projet en firent part à leurs alliés des tribus voisines, et ces barbares convinrent que le moment de la procession serait le signal d'un massacre général des Européens, dans lequel ni femmes ni enfants ne devaient être épargnés. Cet horrible complot fut heureusement découvert par une jeune *Guarani*, qui vivait en concubinage avec un soldat espagnol. Quelques chefs furent pendus, mais les autres Indiens obtinrent leur pardon en cédant aux colons leurs femmes et leurs filles. Ce fut la première origine de la race mêlée des habitants du Paraguay.

Sur ces entrefaites, le roi d'Espagne ayant appris la mort de Mendoza, et ignorant celle de Ayolas, nomma ce dernier gouverneur de la Plata, et envoya une nouvelle expédition sous les ordres de Alonzo de Cabréra et de Lopez de Aguiar. Il leur adjoignit six religieux franciscains et quelques autres ecclésiastiques, dont la mission était de travailler à la conversion des Indiens, et d'accorder le pardon du roi et de l'Église à ceux des Espagnols que la famine avait contraints à manger de la chair humaine.

De l'année 1540, jusqu'à la fin du XVIe siècle, on voit une suite monotone et peu importante de guerres sans résultats entre les conquérants et les naturels. Quelques hommes remarquables dominent à peine cette période stérile. Nunez Cabeça de Vaca, riche gentilhomme espagnol, mû par un esprit chevaleresque, pareil à celui qui avait poussé Pédro de Mendoza à sa perte, obtint de l'empereur le titre d'adélantade des provinces de la Plata. Il avait l'ordre de ne tolérer dans les nouveaux établissements ni avocats, ni procureurs, de tâcher de gagner les naturels par la voie de la douceur, et

d'accorder à tout le monde la liberté pleine et entière de commercer avec les naturels. Cabeça de Vaca partit de Cadix le 2 novembre 1540, et aborda le 24 mars de l'année suivante à l'île de *Santa-Catharina*, d'où il débarqua sur la côte du Brésil, avec quatre cents hommes et une trentaine de chevaux. Là, il résolut d'envoyer ses vaisseaux à Buénos-Ayres, sous la conduite d'un de ses parents, et lui-même, suivi de deux cent cinquante hommes et de vingt-six chevaux, entreprit de se rendre par terre à l'Assomption. Ce ne fut pourtant qu'au mois de novembre qu'il se mit en route; il traversa pendant dix-sept jours de hautes montagnes et des forêts épaisses, au milieu desquelles il fallut se faire jour à coups de hache. Le pays de plaine qui s'offrit à lui, au-delà de cette contrée, était habité par des Guaranis agriculteurs. Vaca y trouva des champs ensemencés de maïs et de manioc; il y vit des habitations où les naturels élevaient des porcs et de la volaille. Ces Indiens avaient une frayeur extrême des chevaux, qu'ils voyaient pour la première fois, et leur offraient, pour les apaiser, du miel, de la volaille et du manioc.

Cabeça de Vaca, parvenu à l'Assomption, s'aliéna d'abord les esprits des colons par quelques actes de clémence en faveur des esclaves indiens, et, après avoir exercé son autorité jusqu'en l'année 1545, il devint victime d'une conspiration ourdie contre lui par des officiers du roi, et par ce Gonzalo de Mendoza dont nous avons déja parlé. Embarqué de vive force, il fut conduit en Espagne, où il eut quelque peine à se justifier. Il ne fut jamais réintégré dans son commandement.

Ce gouverneur avait entrepris diverses explorations intéressantes dans la partie septentrionale, et vers l'ouest du Paraguay, où il s'était mis en communication avec le vice-roi du Pérou. Ce fut sous son administration, en 1543, que l'Assomption fut presque entièrement brûlée; plusieurs habitants périrent dans ce vaste incendie.

Après l'enlèvement du second adélantade, les provinces de la Plata furent bouleversées par une complète anarchie. Plusieurs intrigants, mettant à profit l'éloignement de la métropole, cherchèrent à s'arroger le pouvoir suprême. A leur tête figuraient ce Domingo de Irala, que nous avons vu accompagner Juan de Ayolas dans sa désastreuse campagne de découverte, et un certain Mendoza, qui se disait parent du premier adélantade. Irala, qui avait rendu des services assez importants au vice-roi du Pérou, fut confirmé dans le gouvernement qu'il avait usurpé. Il se débarrassa de ses rivaux, et fit même trancher la tête à Mendoza. Son administration fut, à partir de cette époque, aussi glorieuse qu'elle avait été, dans le principe, violente et arbitraire. Il contint les peuplades sauvages, fonda la ville de *Guayra*, envoya son lieutenant Nufla de Chavès dans le pays des Xarayés et au Pérou, et s'appliqua à organiser définitivement les *commanderies* soumises à son autorité. On donnait le nom de *commanderies* à des établissements où les premiers Espagnols qui avaient coopéré à la conquête rassemblaient des Indiens qu'ils tenaient en état de vasselage pour leur propre compte, pendant un certain nombre d'années, à l'expiration desquelles l'établissement rentrait dans le domaine de la couronne. Il y eut par la suite une seconde espèce de *commanderies*; c'étaient celles que l'on accordait pour dix années à toute personne qui parvenait à rassembler une petite peuplade agricole d'Indiens ou de créoles.

Ce fut sous ce gouverneur que le Paraguay fut érigé en évêché par le pape Paul III.

Irala mourut en 1558. Deux de ses gendres, et ce même Chavès que nous avons nommé plus haut, se disputèrent sa succession; mais alors l'autorité ecclésiastique commençait à acquérir cette prépondérance qui devait enfanter bientôt le gouvernement théocratique des jésuites. En 1573, l'évêque de l'Assomption s'arrogea le droit de nom-

mer lui-même le gouverneur de la colonie. Il appela à ce poste un certain Garay, après avoir fait charger de chaînes le gouverneur légitime, don Juan Ortiz de Zarate, et son lieutenant Cacérès. Ce dernier fut rendu à la liberté à la mort du prélat, mais Zarate mourut dans les fers. Un de ses neveux, Diégo de Mendiéta, fut revêtu, pendant quelques années, d'une ombre d'autorité; il périt massacré par les Indiens. Garay éprouva le même sort. Il avait fondé *Santa-Fé*, sur la rive droite du Parana, et réédifié Buénos-Ayres en 1580.

Plusieurs villes, dont nous n'avons pas fait mention, s'élevèrent au Paraguay et dans le gouvernement de la Plata pendant la période que nous venons de parcourir : *Mendoza*, *Corrientes*, *Tucuman*, *Sant-Iago-del-Estero*, et d'autres encore. L'introduction des bestiaux date de la même époque : un taureau et sept vaches, importés, en 1555, par un officier nommé Salazar, donnèrent naissance à cette prodigieuse postérité qui couvre aujourd'hui la confédération argentine. Mais nous voici parvenus aux premières années du dix-septième siècle, caractérisées par un événement de la plus haute importance historique, sur lequel nous nous arrêterons quelques instants.

Depuis plusieurs années, l'ordre célèbre des jésuites avait conçu la pensée de former, dans le nouveau monde, un établissement d'où résulterait pour lui une nouvelle source de richesses et de gloire. Déja quelques jésuites avaient pénétré dans le Chili et le Tucuman. Un collége avait été fondé par eux à l'Assomption du Paraguay, en 1593. Ils y enseignaient la grammaire, la philosophie et la théologie, en attendant le moment favorable pour l'exécution de leur vaste projet. Enfin, les contestations survenues entre les autorités civiles et les évêques amenèrent l'occasion qu'ils convoitaient en silence. L'établissement des *commanderies* les aida particulièrement; car, sous prétexte de réunir des Indiens pour des fondations de ce genre, ils jetèrent les bases de leurs fameuses missions.

Gouvernement des jésuites. — De tous les événements qui font époque dans les annales de l'Amérique, il n'en est aucun que l'Europe ait moins connu, ou plus mal apprécié, que la domination des jésuites au Paraguay (*). Il est vrai que, pendant long-temps, les seuls historiens qui écrivirent sur ce sujet, furent des jésuites même, juges et parties dans leur propre cause, ou des élèves de ces religieux. D'autres ont exagéré, jusqu'au ridicule, la puissance, les ressources, la prospérité des missions, qu'ils ont décorées du nom d'*empire*. « Voyez », disaient-ils, « les miracles opérés par la prédication de l'Évangile! Des Indiens sauvages, de farouches anthropophages accourent, par milliers, à la voix de quelques pauvres missionnaires; ils viennent spontanément courber le front devant l'image du Christ. Les lumières de la civilisation brillent à leurs yeux, en même temps que les rayons de la grace; ils bâtissent des villes puissantes, élèvent de grands monuments, chefs-d'œuvre d'architec-

(*) Parmi les écrivains recommandables auxquels cette observation n'est pas applicable, nous nous plaisons à citer MM. Ferdinand Denis et le docteur Rengger, qui, tous deux, nous paraissent avoir parfaitement apprécié ce grand épisode de l'histoire américaine.

Les principaux ouvrages que l'on peut consulter sur les missions du Paraguay, sont : 1° D. Francisco Xarque, *Insignes missiones de la compagnia de Jesus;* 2° P. J. Patricio Fernandez, *Historica relatio de apostolicis missionibus, etc.;* 3° P. Pedro Lozano, *Descripcion chorografica del gran Chaco;* 4° Ant. Ulloa, *Relacion historica del viage a la America meridional;* 5° Charlevoix, *Histoire du Paraguay;* 6° D. Felix de Azara, *Voyages dans l'Amérique méridionale;* 7° Dobrizhoffer, *Historia de Abiponibus, etc.;* 8° D. Gregorio Funes, *Ensayo de la historia civil del Paraguay;* 9° *Lettres édifiantes et curieuses des missionnaires;* 10° Muratori, *Il cristianesimo felice del Paraguay, etc.*

ture. La terre, qu'ils ont appris à cultiver avec un art merveilleux, déploie pour eux un luxe de végétation inconnu à l'ancien monde, et leur rend au centuple les semences qu'ils lui ont confiées. Ils ont fait de grands progrès dans les arts; ils en ont fait également dans les sciences; ils savent tous lire, écrire, calculer, et parler espagnol. L'empire que les jésuites ont fondé est l'un des plus puissants et des mieux gouvernés qui aient jamais existé : chacun y travaille pour la communauté, sans jalousie et sans murmure. L'or et l'argent y abondent, mais les hommes y sont trop sages pour en faire un grand cas. »

Nous allons réduire ces assertions trompeuses à leur juste valeur.

On sait, et nous l'avons déja dit, que les naturels de l'Amérique forment une race abâtardie, peu susceptible de civilisation. Leur amour pour la vie indépendante, leur apathie, cette horreur innée qu'ils éprouvent pour toute espèce de travail, et enfin ce penchant irrésistible au vol et au brigandage, dont les preuves surabondent, sont des obstacles qui s'opposeront toujours à la civilisation de la race indigène des deux Amérique. Depuis la conquête, il est positif que ces peuples ont constamment répondu par des actes d'hostilité aux tentatives des Européens, de quelque nature qu'elles fussent, brutale ou pacifique, militaire ou religieuse. Lorsqu'on a voulu les coloniser, ils ont paru se soumettre pendant quelques jours, mais, à la première occasion, on les a vus égorger leurs bienfaiteurs, enlever les bestiaux, piller les colonies, et reprendre avec joie le chemin du désert. La guerre seule, il faut bien le dire, quoique l'humanité en gémisse, a pu les dompter. La civilisation a quitté les bords de la mer, pour s'avancer dans l'intérieur des terres; les sauvages indigènes, repoussés par la force des armes, ont reculé de contrée en contrée, et sont arrivés, enfin, à n'avoir plus d'autre asile que des solitudes stériles, d'où la faim les a fait sortir maintes fois pour venir se livrer à la pitié des conquérants. Parmi ces derniers, le plus grand nombre a eu la malheureuse idée de coloniser ces sauvages, et nous avons déja dit combien était éphémère la durée de cette sorte d'établissements; d'autres, mieux conseillés par l'expérience, et dans ce nombre nous citerons le directeur actuel du Paraguay, ont disséminé les Indiens soumis sur toute la surface des nouveaux états, où leur mélange avec les Européens n'a pas tardé à faire disparaître le type malheureux de cette race indigène.

Comment pourrait-on supposer que ces nations farouches et stupides se soient soumises, par conviction, à quelques missionnaires, qui ne pouvaient, le plus souvent, converser avec elles qu'au moyen des signes, ou à l'aide d'un interprète, et qui n'avaient à les entretenir que d'une religion toute hérissée de dogmes? Les mystères sublimes de cette religion d'amour et de science n'étaient accessibles qu'à des peuples déja policés. La prédication de l'Évangile eût trouvé les hommes même de notre continent sourds et insensibles, si, depuis plusieurs siècles, l'Égypte, la Grèce et Rome ne leur eussent révélé tous les secrets de la puissance intellectuelle. Mais affirmer que le sauvage américain ait renoncé à son existence indépendante et nomade, aux douceurs de son oisiveté, à ses forêts, à ses fétiches et à ses repas de chair humaine, pour adorer la sainteté des dogmes du christianisme, le pardon des injures, l'amour du prochain, le respect de la propriété d'autrui; qu'il ait pu passer subitement, et sans transition aucune, des ténèbres les plus épaisses à la lumière la plus éclatante; qu'il ait reçu, avec conviction et respect, les mystères de la Trinité, de l'eucharistie, de la conception immaculée, de la dépravation originelle et de la rédemption; c'est là une imposture historique, dont il est nécessaire de faire justice. Voici la vérité

sur ce sujet, ainsi que sur le fameux *empire* des jésuites :

Nous avons vu que, parmi les nations indigènes des provinces du Rio de la Plata, celle des *Guaranis* se faisait remarquer par une position sociale moins dégradée. Naturellement doux et timides, les hommes de cette famille furent cependant ceux qui opposèrent le plus de résistance aux empiétements des conquérants; et cette apparente contradiction s'explique par l'usage où ils étaient de cultiver la terre; culture grossière et incomplète, sans doute, mais suffisante enfin pour les attacher au sol. En résistant avec plus d'opiniâtreté, les *Guaranis* attirèrent sur eux toute l'animosité des Européens. Les Espagnols et les Portugais surtout commirent, à leur égard, des atrocités inouïes; après les avoir battus et décimés, ils les traquaient dans les bois, avec des chiens, comme des bêtes fauves, les déchiquetaient à coups de fouet, les condamnaient à des travaux perpétuels dans les mines, et, pour la plus légère faute, les faisaient périr dans les tourments. Ces hommes, déja subjugués, souffrants, malheureux, sont ceux que les jésuites appelèrent à eux pour former les *Reducciones*, et il est évident que les Guaranis devaient répondre à cet appel avec empressement; en effet, ils trouvaient chez les Pères (*los padres*) une protection assurée contre la persécution de leurs bourreaux, un travail infiniment moins pénible, et dont, au reste, ils avaient déja une certaine habitude, des mœurs plus douces, et, enfin, un traitement qui, au sortir de l'esclavage, ressemblait à la liberté. Seuls donc entre les peuplades indiennes, ils se rendirent aux sollicitations des missionnaires, se soumettant, sans murmurer, à toutes les innocentes pratiques que leurs nouveaux maîtres exigeaient d'eux. Ils reçurent l'eau du baptême et la confirmation, assistèrent à la célébration de la messe, portèrent en procession les images dorées de la Vierge et des saints, se laissèrent imposer les noms du martyrologe catholique, et souffrirent sans colère qu'on les appelât *néophytes* et *catéchumènes*. Ajoutons, qu'indépendamment de ces circonstances si favorables à leurs projets, les jésuites employèrent plus d'une fois l'astuce et la force pour réduire les Indiens à l'obéissance. Lorsqu'une nouvelle tribu de Guaranis se montrait dans le voisinage des Réductions, un missionnaire partait aussitôt pour aller la conquérir à la communauté. Il se faisait suivre d'une troupe de néophytes et d'une certaine quantité de bestiaux. Les sauvages, en voyant s'approcher cet étranger, prenaient d'abord l'alarme, mais se rassuraient promptement en le voyant seul au milieu de leurs frères. Ils entraient en communication sans méfiance, et l'adroit jésuite leur faisait distribuer des vivres et des bestiaux, en leur disant qu'il était venu les trouver dans le désert pour leur faire part des biens que procurait, avec peu de peine et de travail, la religion à laquelle il avait le bonheur d'appartenir; et que, pour eux, s'ils voulaient le suivre et s'adapter aux usages de leurs frères, ils pouvaient être assurés d'avoir tous les jours un repas semblable à celui qu'ils venaient de partager. Simples et crédules, les Indiens se laissaient leurrer par l'astucieux jésuite, et se mettaient en marche pour le pays des Missions. Là, le premier soin du père provincial était de diviser ces nouveaux venus, et de les répartir dans les diverses Réductions, pour leur ôter toute possibilité de se révolter. Aussi vit-on, maintes fois, plusieurs de ces sauvages, désespérés d'avoir perdu leur indépendance, succomber d'une maladie de langueur, ou même se donner la mort, après avoir vainement tenté de s'évader.

Les Réductions étaient situées sur les deux rives du Parana, entre les 26 et 29e degrés de latitude australe, 57 et 60e de longitude occidentale. La partie comprise sur la gauche du fleuve, à l'endroit où il se rapproche de l'Uruguay et forme ensuite un coude pour épancher ses eaux vers l'occident, était

désignée plus spécialement sous le nom de *Missions d'Entre-Rios;* de nos jours, c'est le pays des *Missions détruites*. Au-dessus étaient les Réductions du Brésil, et, sur la droite du fleuve, les Missions du Paraguay, proprement dites. Là capitale de cette confédération, bâtie sur la gauche du Parana, en face d'Ytapua, se nommait *Candélaria*, en l'honneur de la purification de la Vierge.

Le gouvernement théocratique des missions dura 158 ans, depuis la fondation de la première Réduction en 1609, jusqu'à l'expulsion des jésuites en 1767. Dans ce laps de temps, il y eut diverses alternatives de prospérité et de décadence. Les missions n'eurent pas d'ennemis plus redoutables que l'association des Métis, issus du commerce des Européens avec les femmes indiennes, connus au Brésil sous le nom de *Mamelucos* (*). Ces hommes s'étant réunis pour faire le commerce des esclaves indiens, enlevaient les néophytes dans les missions même. Ils détruisirent successivement ainsi quatorze bourgades, obligeant les missionnaires à transporter ailleurs leur industrie. Non contents d'attaquer les bourgades chrétiennes, les *Mamelucos* ruinèrent des villes espagnoles, telles que *Xérès*, *Guayra*, *Villa-Rica* et plusieurs autres. Les habitants, indigènes, créoles ou européens, furent enchaînés et envoyés au Brésil pour y être employés, à perpétuité, aux travaux des mines et des manufactures. Ce ne fut qu'en 1690 que le vice-roi du Pérou mit un terme à ce brigandage; mais, dans ce long espace de temps, les *Mamelucos* avaient réduit en esclavage deux millions d'individus de tout âge et de tout sexe. Sur ce nombre, il y en avait 150,000 baptisés; 300,000 esclaves avaient été successivement tirés du Paraguay. Dobrizhoffer assure qu'en 1628 et 1629 il se vendit à Rio de Janeiro 600,000 captifs.

(*) Nous conservons à dessein la dénomination étrangère sans traduction, le mot *mamelouk* ayant généralement une autre acception.

Indépendamment de cette cause de dépopulation, les missions eurent à lutter contre la jalousie et la persécution des gouverneurs du Rio de la Plata et du Paraguay; contre les attaques sans cesse renaissantes des Indiens sauvages, la désertion des néophytes et les pertes occasionées par la nostalgie chez ces malheureux, qu'ils tenaient parqués comme des moutons dans des champs entourés de fossés. Les Pères avaient un intérêt direct à dérober aux autorités venues de la métropole le dénombrement exact de leurs néophytes, tant pour éloigner tout sentiment de jalousie que pour épargner la redevance, qui était d'un écu (*peso*) par tête. Malgré cela, il paraît certain qu'en 1702, époque qui peut être prise pour terme moyen, les Réductions se composaient de vingt-neuf bourgades, dont quinze sur l'Uruguay et quatorze sur le Parana, formant ensemble un effectif de 90,000 néophytes; mais à l'époque de l'expulsion, on en comptait près de 150,000. Il existait encore plusieurs autres missions disséminées sur les bords du Paraguay, dans la province de Jujuy et dans les vastes plaines du Rio de la Plata: c'étaient en quelque sorte autant de colonies, dont les missions d'*Entre-Rios* formaient la métropole; mais ces colonies, sans cesse exposées aux attaques des *Chiquitos*, des *Pampas* et de mille tribus guerrières qui ne faisaient, avec les chrétiens, que des traités hypocrites, n'eurent qu'une durée éphémère.

La compagnie de Jésus comptait dans ses rangs des hommes distingués par les lumières, le courage et l'habileté; ce fait est avéré, et l'esprit de parti seul pourrait s'obstiner à le nier. C'était sur eux que la direction suprême de l'ordre en Europe jetait les yeux pour gouverner les missions américaines. Les Pères établirent le centre de leur administration au collége de l'Assomption, dont ils firent construire et successivement embellir le bâtiment par les néophytes indiens. Ils en instituèrent un second dans la ville de *Cordova-de-Tucuman*. Ces deux établissements étaient placés sous l'auto-

rité d'un supérieur nommé Provincial. Les Réductions étaient administrées par autant de curés qu'il y avait de bourgades. Le curé était un personnage important, qui ne se laissait apercevoir des Indiens que revêtu de ses habits sacerdotaux, et au milieu des imposantes cérémonies du culte. Quand il paraissait, une troupe de musiciens faisait entendre des airs graves et touchants; l'encens fumait devant lui, les cloches s'ébranlaient, et tous les assistants s'inclinaient avec respect. Ce dignitaire mettait tant de soin à entretenir le prestige nécessaire à son autorité, qu'il ne sortait même pas pour aller porter le dernier sacrement à un moribond; on transportait le malade dans une salle voisine de la paroisse, et c'était là seulement que le curé daignait se rendre, en grande cérémonie, pour ouvrir à ce pécheur repentant les portes du paradis. Toutes les affaires du dehors se faisaient par l'entremise d'un vicaire, dont l'autorité n'était soumise qu'à celle du curé. Douze néophytes étaient attachés au service de chaque paroisse, et ceux-là étaient exempts de toute redevance. Le pouvoir temporel résidait, de fait, dans les mains des autorités ecclésiastiques; mais la nécessité de faire quelques concessions aux usages suivis par la métropole, les avait portés à nommer, pour chaque village, un cacique choisi parmi les Indiens, et à le revêtir d'une autorité imaginaire. Le cacique était chargé de la police locale; il veillait à ce que les néophytes fussent retirés et levés aux heures prescrites; il surveillait les travaux, réprimandait les paresseux et encourageait les plus zélés. Les missionnaires entretenaient le dévouement de ce chef en flattant son orgueil; ils l'affublaient, par exemple, d'un habit européen couvert de quelques oripeaux, débris d'une vieille quincaillerie. Au-dessus des caciques était un *corrégidor royal*, officier civil nommé par le gouverneur de la province, et choisi d'abord parmi les Espagnols, mais plus tard, et par l'effet de la politique des jésuites, parmi les Guaranis. Aucune punition ne pouvait être infligée sans le consentement des Pères; mais au gouverneur seul appartenait le droit de prononcer la peine de mort.

Les travaux des Indiens étaient basés sur l'expérience que l'on avait de leur caractère et de leurs forces. Chaque matin, avant que de se rendre à leurs travaux, les néophytes construisaient un brancard orné de branches vertes et de fleurs odoriférantes; ils y plaçaient une statue de la Vierge, et, précédés par leurs musiciens, ils transportaient aux champs cette image vénérée, qu'ils rendaient témoin de leur conduite pendant toute la journée. Les hommes, vêtus d'une simple chemise et d'un caleçon, s'occupaient alors à semer les blés et le maïs, à émonder les cotonniers, à récolter le *maté* ou le tabac, tandis que, sous un hangar voisin, leurs femmes se livraient à des travaux domestiques adaptés à leur sexe. Celles-ci étaient vêtues d'une robe blanche d'étoffe légère, sans manches, et découverte jusqu'à l'origine des épaules; hommes et femmes avaient la tête, les bras, les jambes et les pieds nus. Aux heures de repos, la musique se faisait entendre de nouveau, et le soir les travailleurs avaient la permission de danser entre eux en présence de la madone et sous la surveillance du cacique (voy. *pl.* 7). Leur nourriture était saine et abondante; mais on vit plus d'une fois, dans le principe, ces Indiens, voraces autant qu'ignorants, manger les bœufs qui leur avaient été confiés pour le labourage. Ceux d'entre eux qui n'étaient pas destinés à la culture des terres devenaient charpentiers, tisserands, serruriers, doreurs ou bijoutiers; les femmes apprenaient à coudre, à filer et à broder.

Ce n'était pas d'ailleurs à des travaux purement pacifiques et industriels que se bornait la tâche des néophytes; on leur enseignait encore le maniement des armes à feu et l'exercice à l'européenne. De temps en temps, on les faisait évoluer et parader en présence du curé, ce qui était pour eux une véritable fête. Il leur était permis de

faire usage de leurs armes natives : la fronde, le tomahawk et les flèches. En cas de guerre, ou sur la simple réquisition du gouverneur de la province, chaque village fournissait un contingent de cavalerie et d'infanterie. Ces troupes rendirent plus d'une fois des services signalés à la cause des Espagnols. Les Guaranis apprenaient encore à lire et à écrire ; mais l'intérêt des missionnaires s'opposa toujours à ce qu'ils apprissent à parler la langue espagnole : long-temps même on ne se servit dans le Paraguay que de l'idiome guarani, et l'introduction de l'espagnol est postérieure à l'expulsion de ces religieux. En vain Philippe V ordonna, en 1743, qu'on enseignerait aux Guaranis la langue espagnole, les jésuites ne jugèrent pas convenable d'obéir à ce décret.

Les richesses que ces religieux tiraient des missions indiennes appartenaient à la communauté de l'ordre, et on n'a jamais pu les apprécier, même approximativement, d'une manière satisfaisante. Une politique, qu'on ne saurait mieux qualifier qu'en l'appelant par son nom, jésuitique, s'opposa constamment à ce que l'Europe eût connaissance de ce qui se passait dans l'intérieur des Réductions. Nous avons dit plus haut que les bourgades étaient entourées de fossés qui ne permettaient pas aux néophytes de déserter, ni aux étrangers de s'y introduire sans le bon plaisir des Pères ; et ceux-ci veillaient avec tant de jalousie à ce que nul profane ne posât le pied dans l'enceinte de ce sanctuaire, que des évêques eux-mêmes et des gouverneurs s'en virent refuser l'entrée. C'était, sans nul doute, une étrange insolence ; mais les jésuites faisaient agir leurs amis d'Europe pour contre-balancer le mauvais effet des dénonciations parties d'Amérique. Le confesseur du roi d'Espagne, celui de la reine, leur aumônier, voilà les appuis sur lesquels se reposaient, au besoin, les missionnaires du Paraguay. Le P. Charlevoix a donné, avec beaucoup de détails, l'historique des contestations survenues entre les évêques et les jésuites ; elles avaient, de son temps, un certain intérêt qu'elle ont entièrement perdu aujourd'hui. Il est juste de dire, toutefois, que ces religieux ne paraissent pas avoir voulu se rendre indépendants de la couronne d'Espagne, ainsi que l'ont avancé plusieurs écrivains. Cette émancipation ne leur eût pas été favorable, puisqu'elle eût mis au plus grand jour leur ambition et leur astuce, et qu'elle les eût privés en outre d'une protection dont, malgré leur puissance, ils ne pouvaient se passer. Aux limites de chaque mission, il y avait un lieu désigné où se faisaient les échanges commerciaux, sans la participation des néophytes, auxquels tout contact avec les Espagnols et les créoles était interdit.

Ainsi les jésuites qui, dans leurs mémoires à la cour d'Espagne, comme dans leurs livres imprimés, parlaient avec enthousiasme du salut des âmes de ces pauvres Indiens, et du bonheur de rattacher à la civilisation cette race sauvage, n'étaient mus, en réalité, que par des intérêts purement terrestres ; et quant à l'éducation qu'ils prétendaient donner à leurs néophytes, elle se bornait à les mettre en état de travailler au profit de l'ordre. Aussi, après plus de 150 ans de culture, la famille des Guaranis se trouva-t-elle à peu près au même point de barbarie qu'auparavant. Au moment de leur expulsion, les jésuites laissèrent trente Réductions, savoir : quinze entre l'Uruguay et le Parana, dites missions d'*Entre-Rios*, sept sur la rive gauche de l'Uruguay, dans l'empire du Brésil, et huit dans le Paraguay proprement dit. Les Réductions d'*Entre-Rios* ont été détruites dans la guerre de l'indépendance ; nous en verrons plus bas les détails : les autres subsistent encore, mais considérablement diminuées, soit par la désertion, soit par la guerre, soit enfin par les mauvais traitements auxquels les Indiens ont été en butte de la part des administrateurs qui ont succédé aux jésuites. Ces agents ont coopéré à la ruine des bourgades en y autorisant le pillage, et en laissant les malheureux Guaranis dans le plus grand dénûment. A l'époque

de l'expulsion, les sept bourgades brésiliennes contenaient 30,000 néophytes; en 1801, il y en avait encore 14,000; en 1814, il n'y en avait plus que 6,400; et en 1821, 3,000 seulement.

L'une des plus importantes bourgades était celle de *Santa-Rosa :* elle possédait, du temps des jésuites, de 80 à 100,000 bestiaux; il n'en restait plus que 10,000 à l'époque de la révolution. L'église de cette mission est encore la plus riche du Paraguay, bien qu'elle ait été successivement mise à contribution par plusieurs gouverneurs, vice-rois et administrateurs des provinces voisines.

Période de l'établissement des missions jusqu'à l'expulsion des jésuites (1609 à 1767). — La période dont nous allons donner un simple aperçu historique, appartient tout entière à l'ordre puissant et ambitieux des jésuites. On le voit perpétuellement en querelle avec les gouverneurs de la province, les évêques de l'Assomption, les *Mamelucos,* les Indiens, les créoles et les colons.

Au commencement du XVIIe siècle, le gouverneur Hernando-Arias de Saavédra traversa les plaines du *Chaco* et les pampas, entra dans la Patagonie, et pénétra jusqu'au détroit de Magellan. A la suite d'un engagement malheureux avec les naturels du pays, il fut fait prisonnier; mais étant parvenu à s'échapper, il recommença son expédition, et eut le bonheur de délivrer la majeure partie des siens qu'il avait laissés entre les mains des Patagons. On croit qu'il mourut en 1609.

Onze années après, le Paraguay fut détaché du Rio de la Plata, et les deux contrées, administrées chacune par un gouverneur particulier, continuèrent à relever de la vice-royauté du Pérou et de l'*Audiencia-Reale* de Charcas (Chuquisaca), jusqu'en 1778, alors que fut érigée la vice-royauté de Buénos-Ayres. Ce n'était pas le moindre souci des autorités péruviennes que d'avoir à surveiller une contrée éloignée d'au moins quatre cents lieues, et sans cesse agitée par les turbulents missionnaires. Ce fut surtout à l'époque de la mort d'un gouverneur nommé Martin de Lédesma, qu'on vit s'élever de graves contestations entre les jésuites et l'évêque Bernardino de Cardenas. Depuis un siècle environ les habitants de l'Assomption jouissaient d'un privilége qui leur avait été octroyé par lettres patentes de Charles-Quint : c'était de nommer provisoirement un gouverneur de leur choix, lorsque celui qui administrait le pays mourait sans avoir désigné son successeur. Cette circonstance s'étant offerte à la mort de Lédesma, les Paraguays élurent leur évêque Bernardino de Cardenas. Celui-ci, ennemi personnel des jésuites, dont les prétentions faisaient ombrage à son autorité, les expulsa de la ville et leur enjoignit de sortir de la province. Ces religieux n'endurèrent pas long-temps un pareil affront : ils convoquent une assemblée à Cordova de Tucuman, où ils avaient un collége, y nomment un certain Sébastien de Léon gouverneur du Paraguay, rentrent avec lui à la tête d'un corps de quatre cents néophytes indiens, livrent bataille aux Espagnols, les défont complétement et s'emparent de la personne de l'évêque, qu'ils envoient à Santa-Fé. Le prélat humilié parvint à se sauver à Charcas, où l'*Audiencia-Reale*, faisant droit à ses griefs, ordonna qu'il serait rétabli dans son évêché, en même temps que les jésuites le seraient dans leurs missions.

Aucun événement important n'appellera notre attention jusqu'en 1680. Cet espace de temps est occupé par les guerres perpétuelles des Espagnols et des Indiens de diverses tribus : on n'y voit que surprises, enlèvements, incendies, massacres, traités aussitôt rompus que jurés, disettes et épidémies qui déciment les hommes et les bestiaux.

Les querelles des Espagnols et des Portugais sur les limites de leurs conquêtes respectives ne s'assoupissaient de temps à autre que pour se réveiller avec plus de fureur. En vain le pape Alexandre VI avait essayé de prévenir

cette mésintelligence, en partageant le nouveau monde à ces deux nations rivales. Ce partage ridicule d'une terre inconnue ouvrit un vaste champ aux interprétations de bonne ou de mauvaise foi, et ne fit que multiplier les prétextes de rupture. En 1680, les Portugais, qui prétendaient que toute la côte du Brésil leur appartenait jusqu'à la limite naturelle du Rio de la Plata, vers le sud, envoyèrent une expédition sur ce fleuve pour y fonder la colonie de *Sacramento*. Les Espagnols ne connurent ce projet que lorsqu'il fut accompli. Le *Sacramento*, situé sur la rive gauche du Rio de la Plata, derrière l'île de Saint-Gabriel, fut pris et repris sept fois jusqu'en 1763, époque à laquelle il fut entièrement détruit.

En montant sur le trône d'Espagne, le petit-fils de Louis XIV, Philippe V, annonça l'intention de continuer à l'égard de l'Amérique la politique de ses prédécesseurs; les Portugais, de leur côté, s'efforçaient en toutes circonstances de susciter à leurs voisins de nouveaux ennemis. Ils armaient les Indiens libres contre les néophytes, et favorisaient de tous leurs moyens les abominables trafics des *Mamelucos* dont nous avons déja parlé.

Le roi d'Espagne signa à Madrid, le 26 mars 1713, un traité avec l'Angleterre, connu sous le nom de *Assiento de Negros*. Sa majesté Britannique garantissait, dans l'intérêt des sujets des deux couronnes, l'importation dans les colonies espagnoles de l'Amérique, de quatre mille huit cents nègres par an, pendant trente années, ce qui portait le nombre de ces esclaves à cent quarante-quatre mille, indépendamment de huit cents nègres des deux sexes que les *Assientits* pouvaient introduire annuellement à Buénos-Ayres, et de quatre cents qu'ils avaient la faculté d'importer au Chili ou au Paraguay. Pour chaque nègre sain, vigoureux et de taille moyenne, le droit était de 33 écus $\frac{1}{3}$; ils ne pouvaient être vendus plus de 300 écus par tête.

Peu d'années après cet événement (1721), le Paraguay devint un champ de bataille où triomphèrent tour à tour les jésuites et leur antagoniste le gouverneur Antéquera. Expulsés une seconde fois de l'Assomption, les missionnaires préparaient, dans l'intérieur de leurs missions, des moyens de vengeance, lorsqu'ils furent assaillis de nouveau par Antéquera, qui détruisit et incendia plusieurs bourgades, et contraignit les Pères à se réfugier dans les montagnes, à la discrétion de leurs néophytes. Heureusement pour eux que ce gouverneur avait lui-même encouru la disgrace du vice-roi du Pérou, qui lui nomma un successeur dans la personne de Don Bruno Maurice de Zavala. Celui-ci marcha contre Antéquera, s'empara de lui et l'anvoya à Lima, sous bonne escorte. Accusé d'avoir cherché à se faire couronner roi, Antéquera fut condamné à mort et fusillé immédiatement. Les jésuites furent rétablis dans leurs domaines en 1728, par un édit royal.

C'est à ce même gouverneur, Bruno de Zavala, qu'est due la fondation de Montévidéo en 1726. Il y envoya deux mille Guaranis des Missions, sous les ordres de deux missionnaires.

Cependant il s'était formé contre les jésuites un parti formidable, celui des *Comunéros*. C'était une réunion d'habitants notables du Paraguay, qui voyaient avec peine les missionnaires s'emparer du monopole du commerce et du trafic des esclaves. Le gouverneur Zavala ayant voulu s'opposer aux mesures de violence qu'ils préparaient contre les jésuites, fut obligé de quitter l'Assomption pour se soustraire à leur colère. Les *Comunéros* établirent une junte qui ne cessa ses fonctions que lorsqu'elle y fut contrainte par la force des armes, le vice-roi du Pérou ayant pris, en cette circonstance, les mesures les plus énergiques. Mais alors l'Espagne commençait à s'apercevoir qu'il n'était pas de sa politique d'accorder aux jésuites une protection trop étendue. En effet, c'était s'aliéner le cœur des Paraguays, qui avaient pris ces religieux en haine, et, d'ailleurs, il n'était pas démontré que les

missionnaires n'eussent pas le dessein secret de se rendre un jour indépendants. On eut une preuve bien manifeste de leur mauvaise volonté, lorsqu'en 1750 l'Espagne et le Portugal ayant enfin conclu un traité pour les limites de leurs possessions respectives en Amérique, il fut stipulé, entre autres clauses, que les missionnaires sortiraient des habitations et villages cédés par l'Espagne, sur le bord oriental de la rivière Uruguay, emportant leurs meubles et effets, et emmenant avec eux les Indiens pour les établir dans d'autres terres; de sorte que les habitations devaient être remises à la couronne de Portugal avec toutes leurs maisons, églises et édifices, ainsi que la propriété des terrains. Les missionnaires, dont cet événement contrariait singulièrement les projets, mirent tout en œuvre pour s'opposer à la translation. Rien de plus curieux que le mémoire adressé, en cette circonstance, par le Père provincial au gouvernement espagnol, pour obtenir la révocation de cette fatale mesure. Ce religieux énumère d'abord, adroitement, les richesses des missions pour démontrer la perte que va faire le gouvernement du roi : « Les Indiens, « dit-il, sont fortement persuadés que « ce n'est point la volonté du roi de « leur ôter les terres qu'ils ont possé« dées pendant cent trente ans, et « dont le droit leur en a été confirmé « par plusieurs cédules royales. C'est « dans cette confiance qu'ils ont con« struit des peuplades qui ne sont pas « ce qu'on appelle simplement des « bourgades, mais qui surpassent les « villes mêmes de ces provinces par « le nombre de leurs bâtiments, qui « sont couverts de tuiles, et ont au« dehors des parapets de pierre sous « lesquels on est à l'abri, et qui ser« vent à marcher le long des maisons, « sans crainte de la pluie; leurs églises « sont si magnifiques, que le prix de « celles qui ont le moins coûté, avec « leurs ornements, monte à 100,000 « écus, sans parler de celle de Saint« Miguel, à laquelle ils ont travaillé « tous les jours pendant dix ans, tan« tôt au nombre de quatre-vingts hom« mes, tantôt au nombre de cent, et « dont la construction, qui est toute « de pierre, ne peut être évaluée à « moins de 200,000 écus : à quoi il « faut ajouter le ressouvenir qui les af« fecte beaucoup des plantes qu'ils ont « élevées, et à la longue culture des« quelles ils ont employé plus de trente « ans pour faire, de leurs fruits, une « boisson continuelle du matin au « soir. La valeur de ces plantes dans « les sept peuplades passe un million. « Ils tournent aussi les yeux vers leurs « semailles de coton, du fruit duquel « ils font leurs fils, et de ces fils les « toiles dont ils se servent dessus et « dessous, grands et petits, veuves et « orphelins, et dont la valeur dans les « sept peuplades n'est pas inférieure « à celle des plantes. Ils ne peuvent « se dissimuler qu'en sortant de leurs « peuplades, ils y laissent plus d'un « million de bestiaux, tant brebis que « vaches, chevaux et mules, etc. »

Il n'échappera à personne que ces richesses étaient à la vérité le produit des sueurs des néophytes, mais non leur propriété comme l'avance le Père provincial. Le mémoire termine par des menaces directes : « Il y va de la « vie des missionnaires, tant les Indiens « sont fortement résolus à ne point « obéir; les néophytes sont déterminés « à passer sous l'autorité du Portugal, « plutôt que d'abandonner leurs pro« priétés; et enfin *le salut de leurs pau« vres ames est gravement compro« mis* par cette mesure injuste qui les « expose à la désobéissance envers leurs « supérieurs. »

Mais ce ne fut pas à de pacifiques représentations que se borna la colère des jésuites. Quand ils eurent acquis la certitude que leurs remontrances ne seraient pas accueillies favorablement, ils jetèrent le masque et se mirent à guerroyer contre les Portugais et les Espagnols à la fois. Les Guaranis, stimulés par l'appât du butin, et charmés d'ailleurs de voir les Européens aux prises avec leurs directeurs, se conduisirent bravement. Un de leurs chefs, le jésuite Joseph,

déploya une telle valeur, qu'on le surnomma le *Père-Tonnerre*. Enfin, la paix fut faite; Charles III annula l'acte de cession consenti par son père Ferdinand, et les jésuites demeurèrent en possession du pays des Missions.

L'orage était conjuré pour le moment, mais il ne devait pas tarder à éclater de nouveau. Les événements survenus dans la métropole hâtèrent la chute des jésuites, que les esprits pénétrants prévoyaient, et que les sages désiraient. La guerre continuait sur tous les points; d'une part, avec les Portugais du Brésil, de l'autre, avec les Indiens de l'Uruguay et du Rio de la Plata. Les jésuites entretenaient la discorde entre ces deux nations belligérantes; car il pouvait résulter, d'un second traité de paix, une nouvelle cession de leurs propriétés, et, par suite, une nouvelle menace d'expulsion. Le gouverneur, D. Francisco de Paulo Bucaréli, informé de leurs menées, en fit part aussitôt à sa cour. Le fait était grave, et méritait une prompte répression. En conséquence, le 2 janvier 1767, le roi rendit un décret qui prononçait l'expulsion des jésuites, des trois provinces du Paraguay, du Rio de la Plata et du Tucuman, ainsi que la confiscation de leurs propriétés. Bucaréli reçut cet ordre au mois de juin suivant, et le mit aussitôt à exécution, avec autant de prudence que de détermination. Les jésuites, surpris, n'eurent pas le temps de combiner leurs moyens de défense. Le grand collége de l'Assomption contenait 133 missionnaires; les villes de Cordova, Corrientes, Santa-Fé, Montévidéo et Buénos-Ayres en possédaient 271, et les missions d'Entre-Rios et du Paraguay à peu près le double. On les transporta en Espagne, et leurs propriétés, après la levée du séquestre, furent appliquées à l'établissement des études royales à Buénos-Ayres.

Contestations avec l'Angleterre. — L'ambitieuse Espagne revendiquait un droit de souveraineté sur l'archipel des Malouines, qui avait excité la convoitise de l'Angleterre. Le gouverneur Bucaréli y envoya deux navires chargés de colons, afin de prévenir toute prise de possession de la part des Anglais; mais il était trop tard : ces hardis navigateurs y avaient déja formé un établissement au nord de la grande île, et continuaient leurs constructions, sous la protection de trois frégates et d'une batterie de huit canons de gros calibre. A peine Bucaréli eut-il connaissance de cet événement, qu'il expédia cinq frégates et quatorze cents hommes de débarquement, pour anéantir la colonie anglaise. La résistance fut vive et opiniâtre; il fallut cependant céder au nombre. Les Anglais capitulèrent le 10 juin 1768; mais le cabinet de Saint-James prit la chose au sérieux, et menaça de déclarer la guerre à l'Espagne, si cette puissance ne lui abandonnait son établissement des îles Malouines. Les circonstances n'étaient pas assez favorables pour s'engager dans une guerre avec l'Angleterre; les hostilités continuaient avec le Portugal, et ne laissaient aucun relâche; il fallait donc céder à la nécessité. Les Anglais obtinrent la permission de reconstruire, dans la grande île, appelée par eux île Falkland, le fort Egmont, sans que cette concession préjudiciât au droit de souveraineté. Cette remise date du 22 janvier 1771.

Guerre avec le Portugal, de 1771 A 1778. — Cette guerre opiniâtre, qui durait depuis plus de deux cents ans, à peu près sans interruption, avait pris maintenant un développement qui attestait les progrès que les deux nations avaient faits dans les arts. L'artillerie, qui, au commencement de cette lutte, était encore dans sa primitive imperfection, avait été particulièrement améliorée. Il en était à peu près de même de la navigation : les frégates légères à la course, redoutables dans les combats, avaient remplacé les pesantes galéasses, les galères et les péniches; les soldats, enfin, étaient plus nombreux, moins chargés d'attirail et mieux armés. Les succès des combats journaliers que se livraient

ces peuples rivaux, par terre et par mer, étaient variés, et, par conséquent, sans résultat définitif; mais on peut y remarquer que les Espagnols, à nombre égal, avaient ordinairement l'avantage. Enfin la cour de Madrid voulut en finir; elle fit partir de Cadix, le 13 novembre 1776, une flotte de cent dix-sept voiles, sous les ordres du marquis de Casatelli, ayant à bord dix mille hommes de débarquement, commandés par le général don Pédro Zeballos. Le 23 février 1777, ce formidable armement arriva dans les attérages de l'île *Santa-Catharina*, dont les forts se rendirent après une courte résistance. Les vainqueurs y trouvèrent 300 pièces de canon. A la suite de cette victoire, Zeballos s'occupa de la conquête de la province brésilienne de *Rio-Grande;* mais la paix du 11 octobre de cette année mit fin aux hostilités. L'île *Santa-Catharina* et le *Rio-Grande* furent restitués aux Portugais; ceux-ci donnèrent à l'Espagne les îles d'*Annaben*, *Fernando del Pó* et la colonie *Sacramento*.

Guerre avec les Indiens. — Les hostilités avec les Indiens n'eurent pas de terme, et elles n'en pourront avoir tant que cette race ne sera pas détruite, ou dispersée parmi les colons européens. Les Charruas, dans la *Banda-Orientale*, les Pampas, aux environs de Buénos-Ayres, les Abipones, dans le Chaco, les Payaguas, les Chiquitos et les Timbues, toujours battus et jamais découragés, renouvelèrent souvent leurs incursions, mais avec des circonstances si peu variées, que nous n'en reparlerons plus.

Patagonie. — En 1779, le gouvernement espagnol, craignant d'être devancé par les Anglais, donna l'ordre au vice-roi de Buénos-Ayres de fonder deux établissements sur la côte de Patagonie. Il n'a cessé depuis, quand les circonstances le lui ont permis, d'y faire exécuter des travaux importants (*).

(*) La Patagonie fait l'objet d'une notice particulière.

Vice-royauté du Rio de la Plata. — Les provinces du Rio de la Plata avaient acquis une importance qui ne permettait plus de les laisser réunies au gouvernement du Pérou. Le roi créa, en conséquence, en l'année 1778, une nouvelle vice-royauté, dont Buénos-Ayres était la capitale. Cette ville obtint, à cette même époque, le rétablissement de l'*Audiencia Reale*, qui avait été supprimée un siècle auparavant. Elle était composée d'un régent, de cinq auditeurs et de deux commissaires du gouvernement. Cette institution était une sorte de tempérament à l'autorité des vice-rois, mais elle n'avait pour mission spéciale que la haute surveillance des détails administratifs qui concernent la province, tandis que le *cabildo*, ou conseil municipal, ne s'occupait que des intérêts de la commune à laquelle il était affecté.

Le Haut-Pérou, dont *Charcas* (ou *Chuquisaca*) est la capitale, fut annexé au Rio de la Plata; on le divisa en deux gouvernements.

La nouvelle vice-royauté comprenait onze départements et 22 *corregemientos*. Sa superficie, selon M. de Humboldt, était de 126,800 lieues carrées de 20 au degré, et sa population de 2,300,000 habitants.

Guerre avec l'Angleterre, 1796. — Il y avait déja sept années que la révolution française avait éclaté, lorsque l'Espagne, véritable satellite entraîné dans le tourbillon de la France, déclara la guerre à l'Angleterre. Quand un gouvernement veut en venir à une pareille extrémité, il est rare que les prétextes lui manquent. Cette fois, cependant, le cabinet de l'Escurial ne put mettre en avant que la *tendance et les intentions* de l'Angleterre. La politique anglaise ne se dementit pas en cette grave circonstance, et Guillaume Pitt conçut immédiatement l'idée d'émanciper les colonies espagnoles, en commençant par l'Amérique du sud. Les circonstances s'opposèrent à ce que ce projet fût alors réalisé, les deux gouvernements s'étant rapprochés à peu de temps de là; ce ne

fut qu'en 1804 qu'il fut repris et suivi avec activité, pour n'être abandonné qu'à l'époque où l'Espagne et l'Angleterre s'allièrent contre l'ennemi commun.

En 1801, le roi avait ordonné la formation de plusieurs corps de milice dans la vice-royauté du Rio de la Plata. Cette levée comprenait les hommes de 15 ans jusqu'à 45, et devait présenter un effectif de 12,000 hommes environ, la majeure partie de cavalerie.

Les préparatifs de la guerre n'empêchèrent pas le gouvernement espagnol de porter, à l'état sanitaire des colonies, l'attention qu'elles réclamaient. Les années 1803 et 1805 feront époque dans les annales de cette partie de l'Amérique, par l'introduction de la vaccine. « Il faut connaître, » dit M. de Humboldt, « les ravages que la petite vérole exerce sous la zone torride, et parmi une race d'hommes dont la constitution physique semble contraire aux éruptions cutanées, pour sentir combien la découverte de Jenner est plus importante encore pour la partie équinoxiale du nouveau continent qu'elle ne l'a été pour la partie tempérée de l'ancien. »

Le gouvernement anglais de cette époque a été mis au ban des nations pour certains actes qui constituent une violation manifeste du droit des gens. En 1804, l'Espagne était en pleine paix avec lui, lorsque, sans déclaration de guerre, sans motifs légitimes, il fit saisir quatre frégates espagnoles. Le cabinet de Madrid, justement indigné de cet abus de la force, déclara la guerre à celui de Saint-James. L'année suivante, le vice-roi Sobrémonté fit lever en masse les milices du Rio de la Plata, pour s'opposer à une invasion dont la province buénos-ayrienne était menacée de la part d'une escadre anglaise qu'on avait vue évoluer dans ces parages. Mais cette expédition avait une autre destination; elle cingla vers le cap de Bonne-Espérance, où elle débarqua, le 10 janvier 1806, 5,000 hommes, qui s'emparèrent de la ville du Cap, chef lieu des possessions hollandaises. L'escadre était commandée par sir Howe Popham. Cet amiral, enhardi par cette facile victoire, conçut le projet de tenter un coup de main sur Buénos-Ayres. Il n'avait pas d'ordre pour en agir ainsi; mais le succès pouvait le justifier, et il partit en conséquence avec 1,100 soldats aux ordres du général Béresford. Les troupes débarquèrent le 25 juin de la même année. Le lendemain, elles marchèrent contre une division espagnole qui se presentait en avant du village de *Réduction*, forte d'environ 2,000 hommes. Ces miliciens, mal armés, et plus mal disciplinés, s'enfuirent à l'approche des Anglais. Béresford s'avança donc, sans coup férir, sous les murs de la place, qui capitula le 2 juillet: Les marchandises et effets appartenant à la couronne ou aux compagnies de commerce furent transportés à bord du *Narcissus*, et envoyés en Angleterre; leur valeur se montait à un million de dollars. Les propriétés particulières furent respectées, le commerce déclaré libre; et les habitants purent conserver l'exercice de leur culte, ainsi que les formes de leur administration. Sir H. Popham, traduit devant une cour martiale, fut réprimandé.

Le pavillon britannique ne devait pas flotter long-temps sur les murs de Buénos-Ayres. Liniers, Français par la naissance et par le cœur, capitaine de marine au service d'Espagne, se trouvait alors à Montévidéo. Ce brave conçoit le projet d'arracher aux Anglais leur facile conquête : il convoque les milices de la Banda-Orientale et de Montévidéo, et marche à leur tête au-devant d'une colonne anglaise, qui ne resta maîtresse du champ de bataille qu'en le couvrant de ses morts et de ses blessés. Ce demi-succès retrempe le moral des Espagnols; les Buénos-Ayriens manifestent à leurs vainqueurs les intentions les plus hostiles. Ils appellent hautement Liniers à leur secours, et celui-ci ne se fait pas long-temps attendre. Les Anglais opposent vainement une opiniâtre résistance; ils ne peuvent obtenir qu'une

honorable capitulation. Ils avaient perdu 418 hommes, et rendu aux vainqueurs 1600 fusils, 26 canons et 4 obusiers. La perte des Espagnols s'élevait à 180 hommes, tant tués que blessés. L'historien Funès dit, à ce sujet, qu'on vit tous les habitants rivaliser de zèle et de courage; les femmes elles-mêmes combattaient à côté de leurs maris ou de leurs frères, et les enfants à côté de leurs pères. (12 août 1807.)

Le vice-roi Sobrémonté était alors à Montévidéo, mais le peuple ne voulut plus de lui, et demanda à grands cris que le brave Liniers fût mis à la tête des affaires. Cette circonstance doit être notée soigneusement, car on y voit le premier pas des Américains-Espagnols vers l'indépendance; ils font peu à peu l'essai de leurs forces; ils apprennent à se passer des officiers de la métropole : devenus soldats par nécessité, ils continueront par goût et par orgueil.

L'année suivante, les Anglais prirent une éclatante revanche à Montévidéo, dont ils s'emparèrent le 13 février, après avoir fait éprouver aux assiégés une perte évaluée à 800 tués, 500 blessés et 2,000 prisonniers. La colonie de *Sacramento* tomba également en leur pouvoir. Les forces anglaises étaient alors sous le commandement de sir Samuel Auchmuty. Ce général écrivit à l'*audiencia* de Buénos-Ayres pour réclamer les prisonniers de sa nation qui étaient encore détenus dans cette ville au mépris de leur capitulation; il ajoutait : « Nous sommes forcés de marcher contre votre ville; et, pour éviter sa ruine, nous vous offrons de vous conserver vos lois, votre religion et vos propriétés sous la protection du gouvernement britannique. »

L'*audiencia* répondit que les menaces n'intimidaient pas les braves; que l'offre de la protection anglaise équivalait à une injure, attendu que les Espagnols n'estimaient leurs biens et leur vie qu'autant qu'ils étaient utiles à leur souverain; que d'ailleurs les propositions du général anglais n'avaient fait qu'exciter l'indignation des Buénos-Ayriens.

Liniers, de son côté, signifia à l'amiral Stirling et à Samuel Auchmuty qu'il était déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le *cabildo* de Buénos-Ayres fit également preuve de patriotisme; il adressa aux généraux anglais une lettre où l'on remarque le passage suivant : « Si nous songeons aux causes de la « présente guerre; si nous nous rap- « pelons qu'en 1804, en pleine paix et « presque en vue de Cadix, vous vous « êtes emparés de quatre frégates « avec leurs cargaisons et leurs pas- « sagers, ce serait assez pour ne point « traiter votre nation avec les mêmes « égards que ceux dus aux autres peu- « ples civilisés. »

Ainsi, l'épée seule pouvait terminer cette contestation. L'Angleterre attachait un grand prix à la possession de Buénos-Ayres; elle prépara en conséquence un nouvel armement, qu'elle confia au général Whitelocke. L'expédition se composait d'une escadre formidable et de dix mille hommes de débarquement, en y comprenant les troupes du général Auchmuty. Les Buénos-Ayriens, de leur côté, firent de grands préparatifs de défense; et, non contents de convoquer tous les citoyens en état de porter les armes pour la défense de leurs foyers, ils organisèrent une armée active de 7,000 hommes au commandement de Liniers.

Whitelocke devait commencer ses opérations par le Rio de la Plata; mais sa mission ne se bornait pas à soumettre cette contrée, il devait encore agir dans le même but au Chili et au Pérou. Il arriva à Montévidéo le 10 mai 1808, et le 1er juillet suivant il se trouvait en présence de Liniers sous les murs de Buénos-Ayres. Il y eut un engagement dont chaque parti s'attribua l'honneur; les Anglais perdirent plus de monde que leurs adversaires, mais ceux-ci abandonnèrent le champ de bataille et rentrèrent dans la ville assiégée.

Des propositions ayant été faites et

rejetées de part et d'autre, une attaque générale fut préparée pour le 5 du même mois.

Combat de Buénos-Ayres. — Les Buénos-Ayriens montraient un grand enthousiasme; on voyait sur les places publiques les membres de l'*audiencia*, ceux du *cabildo*, les *oïdors*, l'alcade et toutes les autorités civiles ou magistrales, revêtues de leurs uniformes, exhorter les citoyens à une vigoureuse défense; de nombreuses guérillas sortaient incessamment pour harceler l'ennemi; la place publique se garnissait d'artillerie; chacun courait à son poste; tout annonçait enfin une journée sanglante et mémorable.

Whitelocke avait disposé son armée de manière à envelopper la ville entière. Elle formait trois divisions, chacune de trois colonnes. La division de droite, sous les ordres du brigadier Auchmuty, s'avança par la rue Saint-Nicolas dans l'intention d'occuper la place du *Retiro* et les couvents de Sainte-Catherine et de la *Merced*. Le *Retiro* était défendu par six cents hommes qui obéissaient à D. Guttières de la Concha. Les Anglais furent repoussés vivement, et éprouvèrent, pendant deux heures de combat, une perte considérable. Enfin, les Espagnols ayant épuisé leurs munitions, se retirèrent sur la place *del Toro*.

Le centre de l'armée, aux ordres du brigadier Crawfurd et du lieutenant-colonel Pack, devait attaquer à la fois l'église de San-Miguel, le collége des Orphelins et celui de *San-Carlos*. Partout cette division rencontra une résistance opiniâtre. Les tours et les clochers, les croisées et les toits étaient garnis de soldats et de miliciens, de femmes et d'enfants qui faisaient pleuvoir une grêle de balles, de tuiles et de pierres. Les assaillants furent complétement battus sur ce point, et obligés de se rendre à discrétion après avoir laissé le sol jonché de morts et de blessés. D'autres colonnes détachées furent également contraintes à mettre bas les armes.

La division de gauche, commandée par le brigadier Lumley, avait eu seule un meilleur succès; elle s'était emparée, à peu près sans coup férir, de l'hôpital de la *Residencia*, position de nulle importance.

Whitelocke, accablé par ce revers inattendu, battit en retraite, ayant perdu, dans cette journée malheureuse, environ 3,500 hommes, dont 1,200 prisonniers; le reste avait été tué ou mis hors de combat. Sa position n'était plus tenable; car, dans la supposition qu'un second assaut eût mieux réussi, chose qui était possible, mais non pas probable, il ne lui restait plus que 5,000 hommes disponibles, nombre insuffisant pour se maintenir avec avantage dans un pays où chaque habitant était un ennemi. Aussi le général anglais s'empressa-t-il d'accepter les conditions qui lui furent offertes par Liniers : elles consistaient à évacuer, dans le délai de deux mois, le territoire du Rio de la Plata et la ville de Montévidéo, moyennant quoi on lui rendrait, non-seulement tous ses prisonniers, mais encore ceux qui avaient été faits, dans le temps, sur le général Béresford.

Whitelocke était un brave militaire qui avait servi avec distinction pendant 30 années; mais ce désastre occasiona sa perte. Traduit devant une cour martiale, il fut déclaré incapable de servir dans un grade militaire.

La victoire des Buénos-Ayriens eut un grand retentissement en Europe. Liniers fut promu au grade de brigadier, et les compagnons de sa gloire reçurent aussi des témoignages de satisfaction non moins éclatants.

Ingratitude des Buénos-Ayriens. — Si l'ambition est le défaut des chefs de parti, l'ingratitude est celui des peuples. Périclès et Alcibiade dans les beaux jours de la Grèce, Coriolan et Scipion dans ceux de Rome, en avaient fait une funeste expérience; il était réservé aux Buénos-Ayriens de donner le même spectacle au nouveau monde. La gloire de Liniers fit ombrage à ceux même qu'elle avait sauvés; de misérables intrigues, dont un certain Xavier Élio était le principal agent, lui suscitèrent de nombreux ennemis.

En vain quelques hommes sages et reconnaissants lui offrirent-ils leur appui, Liniers aima mieux s'exiler volontairement que d'exposer la ville aux horreurs d'une guerre civile.

Progrès de la révolution. La politique du cabinet de Saint-James sauva Buénos-Ayres du sort qui semblait lui être réservé. George III et Ferdinand VII signèrent un traité de paix et d'alliance le 14 janvier 1809; et, le 22 du même mois, un décret royal déclara les provinces de l'Amérique espagnole partie intégrante de la monarchie, avec des droits égaux à ceux des provinces de la métropole.

L'année suivante, la régence de Madrid s'adressait aux Américains espagnols, et leur tenait un langage libéral : « Vous êtes enfin élevés à la « dignité d'hommes libres ! vous n'êtes « plus à cette époque où, courbés sous « un joug insupportable, en raison de « votre éloignement du centre du pou- « voir, vous étiez les victimes de l'ar- « bitraire, de l'avarice et de l'igno- « rance. Rappelez-vous qu'en nommant « vos mandataires au congrès natio- « nal, vos destinées ne dépendent plus « de ministres, de vice-rois, ni de « gouverneurs, mais qu'elles sont dans « vos propres mains. »

A partir de cette époque, les esprits clairvoyants purent pressentir que les colonies de l'Amérique espagnole allaient échapper à la métropole. Les colons avaient fait l'essai de leurs forces; ils avaient résisté à la puissante Angleterre, et, parmi eux, il s'était trouvé des hommes capables de gouverner en temps de paix comme en temps de guerre. Quel besoin avait-on de demeurer, à l'égard de la Péninsule, dans une servile dépendance? Et, d'ailleurs, cette vieille Espagne, déchue de son rang, n'était-elle pas, en ce moment, hors d'état de se gouverner elle-même? Le rocher de Léon était devenu le dernier refuge de la monarchie espagnole. Comment supporter l'idée de reconnaître la suprématie d'un pays qui n'obéissait plus à ses propres lois, et qui subissait le joug de l'étranger !

Les menées de quelques agents secrets de Napoléon entretenaient ce sourd mécontentement; mais ce qui contribua surtout à accélérer le moment de l'explosion, fut l'indignation publique qui se manifesta à l'arrivée d'un nouveau vice-roi espagnol, D. Balthazar de Cisnéros : Ainsi, disait-on, l'Espagne est fermement résolue à ne conférer les postes importants qu'à des hommes nés dans ses provinces d'Europe !

Cisnéros apportait à Liniers le titre de comte de Buénos-Ayres et l'assignation d'une rente annuelle de 100,000 réaux, mais, en même temps, l'ordre de quitter l'Amérique et de se rendre en Europe. Liniers refusa d'obéir; il se retira à Mendoza, où il ne tarda pas à être rejoint par d'illustres proscrits : Guttières de la Concha, l'évêque de Cordova, D. Joachim Moréno, Sant-Iago de Allendé et Victoriano Rodrigue.

Nous avons vu que l'Angleterre s'était occupée, en plusieurs occasions, de l'émancipation des colonies espagnoles. Ce germe d'indépendance, favorisé par les événements d'Europe et les troubles de l'Amérique, avait fructifié. Quelques citoyens, passionnés pour cette idée de liberté, forment le projet d'une révolution, dont l'indépendance de leur pays doit être le but. A leur tête figurent Juan-José Castéli et Manuel Belgrano. Le 14 mai 1810, les conjurés font répandre les bruits les plus alarmants sur la situation de l'Espagne, et insinuent au peuple qu'il est désormais ridicule d'obéir à un vice-roi qui tient son mandat d'un pouvoir qui n'existe plus. Une députation se rend auprès de Cisnéros pour l'inviter à se démettre de son autorité. Celui-ci n'avait pas à hésiter, puisque, au moment où cette sommation lui était faite, une assemblée de 600 notables décidait que désormais les pouvoirs du vice-roi seraient remis au *cabildo*. Il fut de plus arrêté que le *cabildo* s'occuperait immédiatement à créer une junte, qui gouvernerait jusqu'au moment où les provinces auraient envoyé leurs dé-

putés pour former un congrès général.

Ce fut le 25 mai que Cisnéros se détermina enfin à abdiquer; mais le *cabildo* le nomma président de la junte du gouvernement, et lui adjoignit quatre collègues. Cette nomination ne fut, pour le vice-roi, qu'une transition du pouvoir à la déchéance, car une seconde junte se forma peu de jours après, par la volonté du peuple unie au désir du *cabildo*, et son nom n'y fut pas compris. Ce nouveau pouvoir signala son avénement par un acte qui excita un vif enthousiasme. Il s'agissait de l'abolition de la cour des comptes, du traitement du vice-roi, et des droits sur le tabac. Le second acte de la junte fut d'envoyer une force imposante à Cordova, où Liniers était parvenu à réunir un corps de 2000 hommes. L'intention de ce chef, comme celle de ses compagnons d'exil, était de conserver intacts, dans l'Amérique du Sud, les droits de la couronne d'Espagne. Si c'était là une erreur, elle doit lui être pardonnée, parce qu'il agissait de bonne foi, et sans ambition personnelle. Liniers avait encore à Montévidéo des partisans dévoués, qui étaient parvenus à rassembler une escadrille, avec laquelle ils bloquaient le port de Buénos-Ayres. On va voir que cet événement, qui devait servir ses projets, tourna à sa perte. L'armée des royalistes se débanda, et Liniers tomba entre les mains de ses ennemis. Les autres chefs eurent le même sort. En apprenant cet heureux résultat d'une campagne exempte de périls, la junte voulut frapper un coup d'état pour intimider les partisans de Liniers, et leur ôter tout espoir. Elle craignait d'ailleurs que le peuple, inconstant dans sa haine, comme il l'avait été dans son affection, ne s'appitoyât sur le sort de l'illustre prisonnier, et ne le rendît à l'escadre de Montévidéo. Juan-José Castéli reçut, en conséquence, l'ordre de se rendre au-devant des captifs que l'on amenait alors à Buénos-Ayres. Il les rencontra près du mont *Papagallo*, et les fit mettre à mort, sans forme de procès. L'évêque de Cordova fut seul épargné, non par respect pour son caractère, mais afin de ménager les préjugés populaires. Ainsi périt ce noble étranger qui avait rendu de si grands services à sa patrie adoptive. Le nom de Liniers vivra dans l'histoire : il fut, sur les rives américaines, l'implacable ennemi de l'Angleterre, la consolation de l'Espagne et l'orgueil de la France.

Cependant un orage se forma vers le nord. Le vice-roi du Pérou avait envoyé, contre les indépendants, un corps d'armée sous le commandement du colonel Cordova. Les deux partis se rencontrèrent, le 7 novembre, à Suipacha. La victoire se déclara en faveur des Buénos-Ayriens; la plupart des chefs royalistes, et Cordova lui-même, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Ceux-ci avaient été suivis dans leur marche par ce Castéli que nous venons de voir se souiller du meurtre de Liniers, de Concha, de Moréno et de leurs compagnons. Encore couvert de ce sang généreux, il voulut y joindre celui des nouveaux prisonniers que le sort des armes venait de lui livrer. Ces infortunés furent fusillés sur le champ de bataille. Le vice-roi fit alors demander une trève que la junte voulut bien lui accorder.

Révolution du Paraguay. Pendant que Buénos-Ayres opérait sa révolution, les Paraguays ne montraient aucune sympathie pour la cause de l'indépendance. L'administration qui les régissait était douce et paternelle; le gouverneur, don Bernard de Vélasco, s'était concilié l'amour et la vénération du peuple. Aussi vit-on se manifester de toutes parts, dans cette province, une subite indignation, lorsqu'on y apprit que la junte de Buénos-Ayres envoyait un corps d'armée, sous les ordres de Manuel Belgrano, pour la réduire à l'obéissance. Une armée de 5 à 6000 volontaires s'organisa immédiatement, et se mit en marche pour aller au-devant des indépendants. La rencontre eut lieu au village de

Paraguary, à 15 lieues de l'Assomption. On ne sait trop pourquoi le gouverneur Vélasco quitta précipitamment le champ de bataille, lui qui avait donné autrefois des preuves de courage; on suppose qu'il céda au désir de prévenir l'effusion du sang, persuadé que les indépendants ne pourraient long-temps tenir la campagne. Quoi qu'il en soit, cet événement eut les plus graves conséquences : il ne prévint pas le résultat déplorable de la bataille, et il discrédita le gouverneur dans l'esprit de ses administrés. Les Paraguays remportèrent une victoire signalée, à la suite de laquelle Belgrano obtint une capitulation, et sortit de la province.

En se retirant, ce chef avait eu l'adresse de semer parmi les Paraguays quelques idées d'indépendance et de liberté, qui ne tardèrent pas à germer. La victoire de Paraguary avait enflé l'orgueil des ignorants créoles, qui se crurent tous des héros dignes de commander. Le souvenir de quelques vexations attribuées au gouvernement espagnol, et, surtout, l'exemple contagieux des provinces voisines, tout cela produisit un changement aussi rapide que complet dans leur esprit. Comme ils avaient été les derniers à opérer leur révolution, ils furent les premiers à pousser la rébellion jusqu'à répudier l'autorité de la dynastie espagnole; car, jusque là, la junte de Buénos-Ayres était censée gouverner au nom de Ferdinand VII.

Ce fut dans le commencement de l'année 1811 que le gouverneur Belgrano fut déposé. Les conjurés, à la tête desquels figuraient les officiers créoles, convoquèrent une junte d'état, composée d'un président, de deux assesseurs et d'un secrétaire ayant voix délibérative. Ce dernier emploi fut confié au docteur Francia, membre du *cabildo* de l'Assomption.

Le docteur Francia. L'homme dont nous allons parler résumera, à lui seul, tout ce qui nous reste à dire de l'histoire du Paraguay. Quelques-uns verront, dans ce récit, un argument de plus à opposer aux systèmes d'indépendance politique, et, tirant une conclusion générale d'un fait purement spécial, accueilleront, avec l'orgueil de la victoire, une nouvelle république enfantant un nouveau dictateur. D'autres feront la part des circonstances, des lieux et de l'époque, et ne croiront pas la cause de la liberté perdue à jamais dans ce coin de la terre, pour y avoir été si gravement compromise. Celui qui aurait été un homme distingué dans toute nation policée, devait être, au Paraguay, un génie supérieur. Le docteur Francia se trouva naturellement porté au premier rang, parce que ses concurrents ne méritaient pas de devenir ses rivaux. Les actes de sa vie privée nous semblent ridicules, ceux de sa vie publique nous paraissent abominables; mais, dans l'un et l'autre cas, nous établissons nos jugements sur une mauvaise base; nous comparons entre elles deux sociétés qui n'ont rien de commun, et nous ne voulons regarder l'une qu'à travers le prisme des passions de l'autre.

On se tromperait toutefois si on apercevait dans ce langage le désir de faire l'apologie d'un despote ombrageux et cruel. Mais enfin, le rôle d'historien impose des devoirs impérieux qui font taire les affections du cœur; et quand nous voyons le Paraguay secouant sa vieille apathie, tranquille et pacifié dans son intérieur, inquiet sans doute pour le présent, mais confiant dans l'avenir, au milieu d'états bouleversés par la guerre et l'anarchie, nous sommes tenté d'oublier tout ce qu'il y a d'odieux dans les abus d'autorité, les persécutions sans nombre, les proscriptions et tous les affreux moyens dont le dictateur a cru devoir se servir, non pas dans son intérêt personnel, mais pour arriver à un plus noble but, le bonheur futur de son pays.

D. Joseph-Gaspard-Rodrigue de Francia est né à l'Assomption du Paraguay, en l'année 1757. Son père était Français, circonstance que ce dictateur aime beaucoup à rappeler; sa mère était créole. Homme bizarre et capri-

cieux, son père avait quitté la France pour passer dans le Portugal, où il séjourna quelques années avant que de s'établir au Paraguay. Ce fut là qu'il se maria et qu'il eut plusieurs enfants qui, tous, héritèrent, plus ou moins, des fâcheuses dispositions intellectuelles de leur père. Rodrigue lui-même était sujet à des accès d'hypocondrie; un de ses frères fut frappé d'une complète aliénation mentale; une de ses sœurs éprouva la même disgrace, mais en fut heureusement guérie (*).

Rodrigue, devenu l'espoir de ses parents, était destiné à l'état ecclésiastique. Il étudia successivement à l'Assomption et à Cordova de Tucuman, et reçut, dans cette dernière ville, le grade de *docteur en théologie*. Il paraît que ce fut à cette époque qu'il perdit son père, et que, libre alors de suivre sa volonté, il renonça à la carrière religieuse, et se mit à étudier la jurisprudence avec l'intention d'entrer dans le barreau. La naissance du docteur Francia précéda de dix années l'expulsion des jésuites. Il avait entendu parler avec amertume de leur despotisme, de leur ambition, de leurs menées occultes et machiavéliques. Élève des moines franciscains, il n'avait pas eu à se louer de ses rapports avec eux. Destiné enfin à une carrière pour laquelle il ne se sentait aucune vocation, il avait conçu, de bonne heure, un mépris intolérant pour les pratiques extérieures du culte, enveloppant les dogmes religieux eux-mêmes dans cette prévention. Après son élévation, il crut devoir sacrifier à la politique sa conviction intime en assistant régulièrement tous les jours à la messe; mais enfin, ayant jugé son autorité suffisamment consolidée, il jeta le masque, cessa de paraître à l'église, et congédia bientôt son aumônier. Depuis lors on le vit, dans toutes les occasions, prodiguer les sarcasmes, l'insulte même aux objets du culte, aux saints, aux madones, aux processions et aux cérémonies de l'église, se vantant d'adorer Dieu, mais d'être indifférent sur les formes des croyances chrétienne, musulmane ou juive. « Si le saint père venait au Paraguay, » dit-il un jour au voyageur Rengger, « j'en ferais mon aumônier. » — « Les prêtres et la religion, » disait-il en une autre circonstance, « servent à croire au diable bien plus qu'à Dieu. »

A son retour de Cordova, il exerça avec succès la profession d'avocat, et on put remarquer, dès lors, en lui deux personnages distincts, l'homme privé et l'homme public : le premier, libertin et joueur, le second, courageux et probe. Aucune cause injuste ne souilla jamais son ministère; on ne le vit point hésiter à défendre le faible contre le fort, le pauvre contre le riche. A quelque temps de là, il fut nommé membre du *cabildo* de l'Assomption, et enfin alcade. L'intégrité, et on pourrait dire l'inflexibilité, qu'il apporta dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, lui concilia l'estime publique.

Son goût pour le libertinage et le jeu

(*) Afin d'éviter les répétitions et la multitude des notes, nous ferons connaître, une fois pour toutes, les sources auxquelles nous avons puisé les détails qui concernent le docteur Francia.

1° *Cronica politica y literaria de Buenos-Ayres. La Abeja argentina. El patriota. Mensagero argentino, etc.*

2° Rengger et Longchamp. *Essai historique sur la révolution de Paraguay.* M. Rengger de Genève, docteur en médecine, a connu particulièrement le dictateur, dont il a été l'hôte, ou plutôt le prisonnier, pendant six années. Il a donné sur cet homme célèbre des détails d'un haut intérêt.

3° Caldcleugh. *Travels in South America.*

4° Warden. *Chronologie historique de l'Amérique.*

5° Lettres de M. Grandsire à M. le baron de Damas.

6° Notes de feu M. le comte d'Hauterive.

7° Ferdinand Denis. *Résumé de l'histoire du Paraguay.*

8° Revues anglaises et françaises, journaux, brochures et autres documents dont nous devons la connaissance à l'obligeante amitié de MM. Jorelle, Hélouïs, Dumont, Ferdinand Denis, Astier, etc.

l'empêcha toujours de se marier, sans l'entraîner à une dissipation ruineuse. Sa fortune était modique, mais lui semblait suffisante, et il ne chercha point à l'augmenter. Nous allons anticiper sur la marche de l'histoire pour achever de faire connaître le dictateur par les traits les plus saillants qui caractérisent sa personne et son administration. L'intelligence des événements ultérieurs en deviendra plus facile et plus complète.

Rodrigue Francia est un homme de taille moyenne. Ses traits sont réguliers; ses yeux, noirs et beaux, expriment la pénétration et la méfiance. Quoique âgé, au moment où nous écrivons (1834), de 77 ans, on le dirait plus jeune de 20 ans au moins; il monte encore à cheval, commande l'exercice, travaille et étudie comme par le passé, et paraît jouir d'une santé parfaite, à l'exception des accès d'hypocondrie auxquels il est sujet chaque fois que le vent humide et chaud du nord-est se fait sentir. Cette action de la température sur les organes du dictateur influe douloureusement sur son caractère, et les Paraguays ont pu se convaincre que le temps des accès était celui des proscriptions et des inepties les plus cruelles.

A peine parvenu au suprême pouvoir, il prit possession de l'ancien hôtel des gouverneurs espagnols, qu'il fit embellir et isoler, en ordonnant la destruction des maisons environnantes. Là, retiré avec quatre domestiques, dont deux hommes et deux femmes, il commença une nouvelle existence, par la réforme de ses mauvais penchants. La passion du jeu et celle des femmes furent subitement comprimées par une volonté puissante. Il régla l'emploi de ses journées, assignant à chaque heure une destination dont il s'est rarement départi. Ses manières sont empreintes d'un cachet d'originalité, que l'on peut expliquer par l'impossibilité où il s'est trouvé d'adopter les usages de la bonne société dans un pays aussi peu civilisé que le sien. Il affecte d'abord un air hautain et dur, cherchant à intimider son interlocuteur; mais quand celui-ci lui tient tête avec fermeté, quoique sans impertinence, il se radoucit, cause même familièrement, et montre une instruction aussi variée que solide. Avant la révolution, les seuls livres que le despotisme religieux laissât pénétrer dans le Paraguay, étaient des ouvrages de piété, la plupart d'une simplicité désespérante. Le dictateur a, probablement, la seule véritable bibliothèque qui existe dans toute la contrée soumise à sa domination : elle se compose d'une riche collection d'auteurs espagnols, d'un dictionnaire français des arts et métiers, dont il fait le plus grand cas et qu'il consulte souvent pour ceux de ses décrets concernant l'industrie agricole et manufacturière; on y voit encore des ouvrages de médecine écrits en français, les œuvres de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu, de Rollin, de Raynal, de Laplace, etc. Il parle assez correctement le français, et lit un peu l'anglais. L'histoire, les mathématiques et la géographie forment l'objet de ses études favorites. Les Paraguays le voyant étudier sur des cartes et des globes avec des instruments de mathématique, puis consulter, dans le ciel, les planètes et les constellations, se figurèrent qu'il y avait de la magie dans ces pratiques, et il ne nous est pas démontré que le dictateur ait rien fait pour détruire cette croyance dans l'esprit de ses compatriotes. Le sentiment de sa supériorité, autant que celui de sa dignité, lui a inspiré un orgueil puéril, bien difficile à concilier avec la simplicité patriarcale de son intérieur. Malheur à l'imprudent qui, soit par écrit, soit verbalement, omettrait de le qualifier d'*excellentissime seigneur* et de *dictateur perpétuel!* Malheur à celui qui n'observerait pas rigoureusement, en sa présence, l'étiquette d'usage, c'est-à-dire qui s'avancerait trop près ou ne tiendrait pas ses mains en évidence pour montrer qu'il ne cherche pas à se servir d'une arme cachée! il encourrait, pour la plus légère infraction, la disgrace du dictateur, et la chose est assez sérieuse

pour mériter la plus grande attention. Depuis la découverte d'un complot, dont nous donnerons ailleurs les détails, il ne voit partout que trahison, poignard et assassinat. Quand il sort, il se fait accompagner par des hussards et des agents de police toujours prêts à frapper les curieux les plus inoffensifs qui oseraient l'attendre au passage. Un jour, une paysanne, qui voulait lui remettre une pétition, ayant cru trouver un excellent moyen de lui parler, s'approcha de la croisée auprès de laquelle il travaillait. Francia, qui connaît l'histoire de la révolution française, vit d'abord dans cette femme une seconde Charlotte Corday; mais la colère ayant succédé bientôt à la terreur, il ordonna qu'on jetât cette malheureuse dans un cachot. Non content de cela, il réprimanda sévèrement la sentinelle qui avait manqué à son devoir en laissant approcher cette femme, et lui enjoignit de faire feu dorénavant sur quiconque oserait seulement *regarder* sa maison. Cette consigne, donnée dans un moment d'irritation, fut prise au sérieux par les officiers de la garde. Peu de jours après cet événement, un indien *Guayana* passe fortuitement devant l'hôtel du dictateur, et trouvant, sans doute, l'aspect de cette maison digne de quelque attention, il s'arrête un instant pour l'examiner plus à son aise. Aussitôt une balle siffle à ses oreilles, et une détonation, dont la cause n'est pas douteuse, vient l'avertir d'avoir à regagner bien vite ses forêts. Cependant, on accourt au bruit, le dictateur lui-même vient en personne s'informer de l'accident survenu, et paraît surpris d'en apprendre le motif. Ce jour-là il révoqua la consigne.

Nous ne dirons pas que les amis du docteur Francia ne peuvent se départir de l'étiquette imposée aux étrangers; car cet homme bizarre n'eut jamais d'amis; mais nous pourrons appliquer cette observation à ses parents et à ses protégés. Plus sévère encore à leur égard qu'à celui des personnes qui sembleraient avoir moins de droit à sa bienveillance, il a, maintes fois, agi envers eux avec une dureté inouïe. De légères fautes ont valu à ses neveux plusieurs années de prison, et sa propre sœur, dame respectable pour laquelle, jusque-là, il avait montré de l'attachement, a été inexorablement renvoyée de chez lui pour une action si futile qu'elle échappe même au souvenir.

Assemblage bizarre de bonnes et de mauvaises qualités, le docteur Francia a apporté au pouvoir le même désintéressement qu'il avait montré dans sa précédente carrière. Large et généreux pour tout ce qui le concerne personnellement, il n'est avare que des deniers publics. Le congrès, en le nommant dictateur, lui avait assigné un traitement de 9,000 piastres, il n'en voulut accepter que 3,000; il s'est fait une règle invariable de ne recevoir aucun présent; il paie tout ce qu'on lui donne ou le renvoie, et c'est bien de lui qu'on pourrait dire, sans imposture, qu'entré pauvre aux affaires, il en sortirait pauvre. L'intolérance ombrageuse dont il a donné des preuves si répétées et si déplorables, ne s'étend toutefois qu'aux personnes auxquelles il suppose l'intention de se mêler des affaires de son gouvernement; mais, quant aux autres, il leur laisse une entière liberté de culte, d'action et de langage.

Dans ses discours, le dictateur se plaît à nommer le pays soumis à son despotisme, la *république de Paraguay;* il ne parle de l'Espagne, des moines et des jésuites qu'avec un profond mépris, et affecte un vif enthousiasme pour l'indépendance de l'Amérique espagnole. Ses idées sur la manière de gouverner les peuples nouvellement émancipés, donnent l'explication de sa conduite politique. « La liberté, dit-il quelquefois, est un bien précieux pour des hommes sages; mais si les nations les plus policées de l'ancien monde n'ont pu en essayer qu'au détriment de leur prospérité, de leur repos et même de leur honneur, comment voulez-vous que les Américains, ignorants et pauvres, en fassent un

bon usage? » Ce raisonnement spécieux ne justifie pas le despotisme vexatoire que le dictateur fait peser sur ses compatriotes, avec l'intention de les rendre un jour dignes de la liberté. Sans doute, quand l'heure de l'émancipation aura sonné pour eux, ils jetteront un regard sur le passé; le souvenir de leurs maux leur servira de leçon pour l'avenir, ils recueilleront les fruits de l'impulsion que leur maître actuel a donnée aux arts et à l'industrie; mais n'était-il donc pas une voie moins odieuse que la tyrannie pour les amener au même but?

Napoléon est, aux yeux du dictateur, le grand homme par excellence; il le prend pour modèle, le cite à tout propos, le vénère même dans ses faiblesses, et voudrait lui ressembler encore par le costume. Malheureusement pour lui, les ressources de son pays sont tellement bornées, ou les notions qu'on a pu s'y procurer sur les mœurs privées de son héros sont si inexactes, que Francia s'est laissé affubler d'un costume des plus grotesques, qu'il croit sérieusement être celui du vainqueur d'Austerlitz : habit bleu galonné en or, épaulettes de brigadier espagnol, gilet et culotte blancs, bas de soie, souliers à grandes boucles d'or, et un immense chapeau à claque. Il ne sort jamais d'ailleurs sans être armé d'un grand sabre et d'une paire de pistolets à deux coups. Chez lui, il a soin de tenir constamment des armes à sa portée; il en tapisse les murs de sa chambre à coucher. Chaque soir, il fait venir le chef de la garde montante, lui donne le mot d'ordre, ferme lui-même les portes de son hôtel et en emporte les clefs qu'il met sous son oreiller. Quand il donne ses audiences ordinaires, son costume habituel consiste en une vaste robe de chambre d'indienne, sous laquelle il cache un pistolet à double canon. Et comme il n'est si petit prince qui n'ait ses flatteurs, les officiers de la garde ont adopté la robe de chambre d'indienne, qu'ils portent même à cheval quand ils ne sont pas de service.

Les premiers soins de Francia se portèrent sur l'organisation militaire, et, fidèle au souvenir de son héros de prédilection, il voulut vivre au milieu de l'armée. On le vit chaque jour occupé à passer des revues, à visiter les casernes, à goûter les vivres et à traiter directement avec les fournisseurs. Prévoyant qu'il lui faudrait soutenir par la force l'indépendance de son pays, et que si, d'un côté, on n'avait plus rien à redouter de l'Espagne, de l'autre il y avait tout à craindre du voisinage de la confédération buénos-ayrienne et du Brésil, il chercha à se procurer les armes et les munitions dont il n'était pas suffisamment pourvu. A cet effet, il décréta le monopole de l'exportation des bois, article d'une haute importance pour le Paraguay, et l'accorda uniquement aux spéculateurs qui, en échange, lui apportaient les objets de guerre dont il avait besoin. Cette mesure ayant réussi au gré de ses désirs, il en fit l'application aux autres branches du commerce de son pays, et se procura ainsi les articles qui lui manquaient. L'espoir d'obtenir ces licences commerciales attira à l'Assomption une foule de négociants étrangers établis à Montévidéo ou à Buénos-Ayres. Nous verrons bientôt le sort qui leur était réservé.

L'armée fut réorganisée sur de nouvelles bases; le dictateur se composa une garde de grenadiers d'élite. Ces hommes, dont le dévouement lui était acquis, devinrent, par la suite, de véritables gendarmes, chargés de l'exécution des ordres de police; bien plus, il en fit un corps d'espions, se procurant ainsi, à volonté, les délations dont sa politique avait besoin. Il renvoya les officiers qui, par leurs rapports de famille ou de société, pouvaient jouir d'une influence dangereuse; et, afin de n'avoir que des créatures à lui, il les remplaça par des hommes sans capacité, mais d'une fidélité éprouvée.

Ce fut alors qu'il mit à exécution le grand projet qui, depuis l'origine de son pouvoir, germait dans sa pensée. Il avait senti que le Paraguay, pressé

d'un côté par les nouveaux états indépendants de l'Amérique espagnole, et, de l'autre, par le vaste empire du Brésil, ne pourrait long-temps conserver son indépendance nationale. Les peuples voisins étaient plus avancés que ses compatriotes dans les arts agricoles et manufacturiers, comme dans les sciences et les idées libérales, mais leur fréquentation ne pouvait apporter aux ignorants Paraguays que des éléments de discorde et de troubles. Toutes les ressources territoriales allaient être exploitées par l'industrie des étrangers au détriment des naturels, qui, de guerre lasse, finiraient par abandonner le pays. Il était certain, d'ailleurs, que la présence d'autres étrangers, appartenant, pour la plupart, à des nations européennes placées en première ligne dans la civilisation, apporterait de graves obstacles à la réalisation des projets qu'il avait conçus. Leur censure, les observations qu'ils se permettraient, tout, jusqu'à leurs idées progressives de bien-être et de liberté, inspirerait aux Paraguays l'esprit d'insubordination, la manie de la critique et le penchant à la rébellion. Il fallait donc isoler le pays, le retrancher derrière ses fleuves et ses forêts; repousser les invasions pacifiques des spéculateurs étrangers comme les agressions hostiles des Espagnols eux-mêmes; empêcher l'émigration des naturels, afin de conserver leurs bras à la culture des terres; multiplier ainsi les richesses territoriales, et limiter, enfin, le commerce d'échange à une ou deux places seulement, pour quelques articles surabondants contre les objets de nécessité première. Le désir de se concilier l'amitié du Brésil, dont il avait plus à craindre et plus à espérer que des provinces buénos-ayriennes, porta le dictateur à autoriser les Brésiliens seuls à commercer avec les Paraguays. Les échanges dès lors ne purent s'effectuer que sur deux points seulement : au sud, à *Ytapua*, sur la rive droite du Parana; au nord, sur le Paraguay, en face du Nova-Coïmbra.

Francia, ayant arrêté son plan sur des bases définitives, se mit à l'œuvre avec ardeur, et y persévéra avec courage. Les étrangers suspects furent repoussés de la frontière, ou retenus prisonniers; un embargo fut mis sur les navires qui stationnaient à l'Assomption, et des chaloupes canonnières furent envoyées à l'embouchure du fleuve avec l'ordre d'arrêter tout ce qui tenterait de franchir, sans autorisation, la première limite du dictatoriat, soit pour y entrer, soit pour en sortir. Une série de forts détachés fut établie sur toute la ligne des frontières du Paraguay. Les soldats enrégimentés occupèrent les points les plus importants, tandis que les autres furent confiés à une garde civique dont les postes pouvaient communiquer entre eux avec célérité. Les Indiens du Grand-Chaco et les *Guaranis* furent ainsi contenus en dehors des limites du pays, et il fu défendu à tout habitant, naturel ou étranger, de sortir du dictatoriat sans une permission spéciale, sous peine de mort.

L'agriculture réclamait l'attention du réformateur. Il s'arrogea le droit de prescrire aux propriétaires le mode de culture qu'ils devaient adopter, année par année. Ses prévisions à ce sujet furent couronnées d'un plein succès. D'abondantes récoltes vinrent apprendre aux colons que jusque-là ce qu'ils avaient pris pour les résultats d'une vieille expérience n'était que vices et préjugés. Le sol donna avec largesse plusieurs productions nouvelles que les consommateurs achetaient autrefois à Buénos-Ayres. Les cultivateurs qui, chaque année, allaient offrir leurs services à des voisins, souvent fort éloignés, retenus dès lors chez eux, se mirent à défricher la terre, développant ainsi les ressources de la localité. L'économie rurale prit en peu d'années un aspect nouveau. Les Paraguays ayant fait d'abondantes récoltes de coton, article qu'ils tiraient autrefois de Corrientes, cherchèrent à l'utiliser, ne pouvant plus l'exporter. De là l'origine des manufactures de toiles de coton, qui

fournissent maintenant tout ce qu'exigent les besoins du pays. L'art d'élever les bestiaux fit également de rapides progrès, et de nombreux troupeaux couvrirent bientôt des champs autrefois déserts.

Possesseur, ainsi que nous l'avons dit déja, d'un dictionnaire des arts et métiers, le dictateur monta des manufactures, fit confectionner des métiers, prodiguant tour à tour l'argent et la menace pour amener les ouvriers à la perfection qu'il désirait en obtenir. Un jour il condamnait aux travaux forcés un forgeron maladroit; une autre fois il faisait dresser une potence, et laissait à un malheureux ouvrier l'alternative d'être bien payé, après avoir réussi dans la tâche qui lui était imposée, ou d'être pendu après avoir échoué.

Cette grande impulsion donnée à l'industrie nationale révéla aux Paraguays le secret de la puissance humaine qu'ils avaient dédaigné d'apprendre. Ils abhorraient la main pesante qui les guidait dans cette nouvelle carrière, mais, subjugués par l'ascendant du génie, ils admiraient et obéissaient.

L'embellissement de la capitale attira également les soins du dictateur. Il entreprit de régulariser les rues, et se mit, en conséquence, à tracer lui-même des plans qu'il faisait exécuter sous ses yeux par un maître maçon décoré du titre d'ingénieur en chef. Mais de tous ses projets d'amélioration, ce fut le seul, peut-être, qui échoua complétement. Son inexpérience sur cette matière et l'ignorance de son ingénieur étaient telles, que les travaux ne pouvaient s'exécuter qu'au moyen du tâtonnement. Ainsi, lorsqu'il avait été reconnu qu'une maison gênait l'alignement d'une rue, le propriétaire recevait l'ordre de la faire démolir dans un très-court espace de temps; mais un nouvel obstacle, caché par le précédent, apparaissait aussitôt, et une nouvelle démolition devenait indispensable. Le premier plan était alors modifié, et ce n'était pas sans de nouveaux sacrifices de la part des propriétaires. Il résulta de cet état de choses qu'au bout de quelques années la ville était, non pas régularisée, mais entièrement bouleversée.

Le dictateur fut plus heureux dans l'entreprise des routes publiques, qu'il fit passer dans les bois et les lagunes qui obstruaient auparavant les communications avec les principales villes, telles que *Neembucu* et *Villa-Rica*. Il employa avec un égal succès les hommes condamnés aux travaux forcés à construire des forts dans les villes frontières et à l'Assomption. Une nouvelle ville, celle de *Tévégo*, fut fondée par ses soins, dans la partie septentrionale, sur les bords du Paraguay. Heureux l'auteur de ce prodigieux développement des ressources locales, s'il n'avait pas cru indispensable au maintien de son autorité, ainsi qu'à l'achèvement de ses plans, d'obtenir par la terreur, par les proscriptions, par la violence et le sang, cette obéissance passive dont il avait besoin!

Les moines étaient depuis longtemps en butte à la haine et aux persécutions du dictateur. Leurs débordements, leur ignorance et leur paresse en faisaient, il faut en convenir, des êtres peu dignes d'intérêt. Ils vivaient publiquement avec des concubines, et souillaient journellement le sanctuaire des temples par mille abominations. Francia ordonna la suppression des quatre couvents qui existaient dans la contrée soumise à sa domination; il enjoignit aux religieux d'avoir à se présenter au vicaire général pour être sécularisés, sous peine d'être considérés comme vagabonds et expulsés. Leurs biens furent confisqués au profit de l'état, et les bâtiments qu'ils occupaient convertis en casernes ou en dépôts d'artillerie.

Les municipalités, connues sous le nom de *Cabildos*, ne furent pas exemptes de la proscription générale. Elles n'avaient plus, il est vrai, que l'ombre de l'autorité; mais cette ombre même fatiguait le despote.

L'évêque de l'Assomption ayant été frappé d'aliénation mentale, le dictateur saisit cette occasion pour réunir

entre ses mains le pouvoir spirituel au temporel, et se constituer chef de l'église, laissant le soin des détails du culte à un vicaire général sa créature.

Comme il n'était pas sans reproche, Francia n'était pas sans crainte. Quelques caricatures qu'on osa diriger contre sa personne, la révélation d'un complot, et d'autres circonstances éveillèrent en lui des sentiments de cruauté que son élévation avait un instant assoupis. Les Espagnols furent ses premières victimes; mesure d'autant plus injuste, que les hommes de cette nation qui habitaient le Paraguay y étaient venus depuis longues années, pauvres et sans influence, s'étaient mariés dans le pays même, y avaient acquis un droit de nationalité consacré par le temps, et, sur toutes choses, étaient demeurés étrangers aux actes par lesquels la domination espagnole avait provoqué la révolte de ses colonies. Au mois de mars 1814, Francia, n'étant encore que premier consul, rendit un décret qui frappait les Espagnols de mort civile, et leur interdisait d'épouser des femmes blanches. Mais comme il est dans notre nature de désirer toujours, par-dessus toute chose, les biens qui ne sont pas à notre portée, il arriva que jamais les mariages clandestins entre les Espagnols et les femmes blanches ne furent plus fréquents. Ces dernières surtout se montrèrent d'autant plus ardentes et plus courageuses que le danger était plus grand. La richesse, la beauté, le rang et la noblesse n'étaient rien à leurs yeux quand il s'agissait d'un créole; mais un Espagnol se présentait-il, toutes les difficultés étaient aplanies; tous les dangers disparaissaient : l'interdiction imposait le mystère, et le mystère alimentait l'amour. Sous le régime dictatorial, la persécution s'accrut encore. Au mois de juin 1821, Francia fit fusiller un maçon de cette nation qui, selon lui, s'acquittait mal, par pure malice, de l'ouvrage qu'on lui avait confié. Quelques jours après, il fit ordonner à tous les Espagnols qui habitaient la capitale ou ses environs, d'avoir à se rendre immédiatement sur la place publique, sous peine de mort en cas de refus : plus de trois cents obéirent. Ces malheureux furent immédiatement chargés de fers, sous le plus frivole prétexte, et jetés dans des cachots affreux, où plusieurs trouvèrent la mort. Les autres en furent tirés après une détention de plus d'une année, sous la condition de payer une contribution de 150,000 piastres, et de se retirer à plusieurs lieues de l'Assomption. Les naturels n'étaient guère mieux traités que les Espagnols : plus d'une fois une parole imprudente manifestant une opinion politique attira sur celui qui l'avait proférée un châtiment terrible. Jeté dans une prison fétide et malsaine, on l'y laissait gémir des années entières. Des négociants étrangers, devenus suspects au despote, reçurent l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures et de sortir du Paraguay. Obligés d'abandonner subitement leurs affaires et leurs propriétés, les proscrits étaient encore arrêtés à la frontière par les gardes de la douane qui les dépouillaient de tout l'argent monnayé qu'ils avaient pu rassembler, l'exportation de cet article étant sévèrement prohibée. Après leur départ, le dictateur faisait saisir leurs propriétés et les confisquait au profit de l'état. Un Espagnol ayant eu le malheur de dire, en présence d'un espion, que si les franciscains étaient partis, le dictateur aurait bientôt son tour, celui-ci le fit fusiller sans procès, et confisqua ses biens, quoique le malheureux fût père de famille.

Ces exécutions se faisaient toujours sous ses croisées et en sa présence; et comme il avait prescrit d'épargner les munitions de guerre, il arrivait ordinairement qu'il fallait achever à coups de baïonnette les malheureux qu'il avait envoyés à la mort.

La peur des complots et le besoin de les prévenir le portèrent à mettre la torture en usage. Tous les liens de famille commencèrent dès lors à se relâcher. Succombant à l'excès de la

souffrance, on vit des fils dénoncer leurs pères. Les frères et les plus intimes amis se fuyaient par prudence pour n'être pas soupçonnés de connaître les secrets les uns des autres. Plus de réunions de famille, plus de joies domestiques; chacun fermait sa porte au coucher du soleil; la tristesse et le morne silence s'asseyaient au banquet du soir. Insensible en apparence aux malheurs de ses voisins, c'est à peine si le craintif Paraguay osait en gémir avec lui-même dans le fond de son cœur.

Et cependant ce régime de terreur a produit quelques bons effets que nous ne devons pas oublier de signaler pour faire diversion au dégoût qu'inspirent tant d'atrocités. Les routes sont devenues plus sûres qu'en aucun pays de l'Europe; on voyage sans armes, et on peut y porter en évidence de l'or et des pierreries, sans crainte d'aucune fâcheuse rencontre. Dans les villes, les vols, les délits de toute nature deviennent plus rares de jour en jour. Les cantons sont responsables, avec dommages, des vols commis sur leur territoire; les particuliers le sont également de ceux qui ont lieu chez eux. La mendicité est abolie, il n'est personne qui ne travaille; l'oisiveté, source de tant de vices, est sévèrement punie. Des écoles publiques sont partout établies, et les habitants du Paraguay, Indiens et créoles, savent tous lire, écrire et compter. Dans la capitale, on trouve un lycée militaire pour les jeunes gens qui se destinent à la carrière des armes, et une maison d'éducation pour les jeunes filles pauvres. La terre s'est couverte de nouvelles productions; les moyens de transport sont devenus plus prompts, plus sûrs et plus économiques.

Il ne faut donc pas s'étonner si, dans le principe, les étrangers sollicitaient, bourse en main, la faveur de venir apporter leur industrie et leurs capitaux dans un pays si tranquille et si bien dirigé dans la voie des progrès. Peu obtenaient cette autorisation; d'autres qui se trouvaient précédemment dans l'intérieur, n'étaient plus libres d'en sortir. En 1824, le nombre des étrangers détenus au Paraguay était de soixante-sept, se composant de créoles, Américains, Portugais, Espagnols, Suisses, Français, Anglais, Allemands et Italiens, presque tous relégués dans des villes centrales, dont ils ne pouvaient s'éloigner que de quelques lieues. La politique avait la plus large part dans ces rigueurs du dictateur; la conduite équivoque des grandes puissances européennes à une époque où il avait été question de former un royaume de l'ancienne vice-royauté de Buénos-Ayres en faveur du prince de Lucques, l'avait rendu soupçonneux; il ne voyait partout qu'espions et émissaires politiques. Il reprochait surtout à la France son système à l'égard de l'Amérique espagnole, et lorsqu'en 1823 cette puissance intervint à main armée dans les affaires de l'Espagne, il montra une violente exaspération contre les Français. Sachant par expérience que les Paraguays rapportaient ordinairement, de leurs voyages en pays étrangers, des idées libérales qu'il jugeait incompatibles avec la stabilité de son gouvernement, il prit subitement la détermination de fermer ses états et de n'en plus laisser sortir personne. Il avait, en outre, à redouter que les naturels, et en particulier les habitants des campagnes qui connaissaient parfaitement les localités, ne donnassent aux puissances voisines des informations dont celles-ci pourraient faire usage en cas de guerre. Il craignait même que ces voyageurs ne servissent de guides aux ennemis si l'invasion s'effectuait. Et, quant aux étrangers, sa politique était de les faire servir d'otage, au besoin, pour sa sûreté personnelle. Tels sont les motifs des prohibitions qui plongèrent tant de familles dans le deuil. Ce ne fut qu'en 1825, lorsqu'il apprit de M. Parish, consul général d'Angleterre à Buénos-Ayres, que le gouvernement britannique venait de conclure un traité de commerce avec celui des provinces du Rio de la Plata, et qu'il

comprit que la reconnaissance de l'indépendance américaine était le résultat de cette négociation, qu'il se relâcha de sa sévérité. Il permit aux sujets anglais et à quelques autres étrangers de sortir du Paraguay. Ce fut à cette époque que M. Rengger, qui, depuis six ans, exerçait avec distinction la profession de médecin, et qui avait eu le bonheur de vivre en bonne intelligence avec Francia, en obtint la même autorisation. Le dictateur lui fit même remettre une somme d'argent pour services rendus à l'état. Il n'usa pas de cette générosité à l'égard d'un Français, paisible ami de la science, qui déja depuis quatre ans était victime de l'un de ces actes de violence qui impriment sur leur auteur un ineffaçable stigmate. On devine que nous voulons parler de l'arrestation de M. Bonpland.

Ce courageux compagnon de Humboldt était demeuré dans les missions détruites d'*Entre-Rios*, à plusieurs lieues de la rive gauche du Parana, et, par conséquent, hors du territoire du dictatoriat; il y avait formé un établissement pour la préparation du *maté*, avec une troupe d'indiens *Guaranis*. Il paraît qu'ayant cherché à établir des relations avec le dictateur, il lui avait fait passer plusieurs lettres au nom du chef de ces Indiens. Cette conduite de la part d'un Français aussi distingué que M. Bonpland inspira de violents soupçons au docteur Francia : il se demanda si ce ne serait pas là un émissaire qui, sous le prétexte de travailler dans l'intérêt de la science, venait espionner le Paraguay, y établir des relations hostiles, et préparer les voies à une invasion. Il n'en fallut pas davantage : le soupçon chez un tyran équivaut à un arrêt.

Au commencement de décembre 1821, 400 soldats du dictateur traversent le Parana, tombent à l'improviste sur le nouvel établissement d'*Entre-Rios*, massacrent une partie des Indiens, emmènent les autres prisonniers, pillent les effets de M. Bonpland, le blessent lui-même à la tête d'un coup de sabre, quoiqu'il n'opposât aucune résistance, et le conduisent, les fers aux pieds, jusqu'au chef-lieu des missions, sur la rive gauche du fleuve. Quand il fut au pouvoir du dictateur, celui-ci lui fit rendre ceux de ses effets qui n'avaient pas été volés par ses émissaires, donna l'ordre de lui ôter ses fers, et lui assigna pour résidence le village de *Santa-Maria da Fé*, à 25 lieues d'Ytapua. C'est là que notre savant compatriote a passé douze années d'exil, privé de sa liberté, ne pouvant même correspondre avec sa famille ni avec ses amis, exerçant, pour vivre, la médecine et la chimie. Respecté et chéri d'ailleurs de tous ceux qui l'approchaient, cet homme intéressant n'a trouvé quelque adoucissement à ses maux qu'en s'occupant des intérêts de l'humanité. En vain d'illustres protecteurs cherchèrent à obtenir son élargissement : les résidents anglais de Buénos-Ayres et de Rio de Janéiro, le comte de Gabriac, ambassadeur de France au Brésil, le ministre des affaires étrangères de France, l'empereur don Pédro lui-même, échouèrent dans leurs tentatives à cet égard. Bien plus, leur patronage ne servit qu'à resserrer les liens du prisonnier, en le faisant paraître un personnage de grande importance. Le rôle de la France, il faut en convenir, était, en cette circonstance, des plus embarrassants. Il n'entrait pas alors dans sa politique de reconnaître l'indépendance des nouveaux états américains; l'intérêt d'un citoyen français, dont, au surplus, les jours n'étaient pas menacés, ne paraissait pas suffisant pour changer cette détermination du cabinet des Tuileries; on ne pouvait donc s'adresser officiellement au dictateur, dont on ne reconnaissait pas le gouvernement, et on pouvait encore moins le menacer, ce qui eût été une ridicule forfanterie, attendu la situation méditerranée du Paraguay. Cependant, le baron de Damas, ministre des affaires étrangères, accorda à madame Bonpland, sur la demande qui lui en fut faite par cette dame, une lettre particulière de re-

commandation pour être remise au docteur Francia. Cette démarche n'eut aucun résultat, et ce n'est qu'en 1833 que M. Bonpland a été rendu à ses amis et à la science qui le réclamaient depuis si long-temps.

Quelques autres prisonniers sont parvenus à s'échapper ; mais ces exemples sont bien rares, tant les périls de l'entreprise sont multipliés et redoutables. Du côté de l'est et du sud, toute tentative d'évasion est impossible; les eaux rapides et bourbeuses du Parana, les marécages, les bois impénétrables, les nombreux postes militaires, tout contribue à éloigner la probabilité d'une réussite. Vers le nord, la difficulté serait encore plus grande par la nécessité où se trouverait le fugitif de traverser seul, sans guides, sans moyen de subsistance, un désert de près de 200 lieues avant que d'arriver à une habitation humaine. Il ne reste donc que la partie de l'ouest, c'est-à-dire celle qui est baignée par le Rio-Paraguay. C'est par là seulement que quelques transfuges ont pu trouver une issue.

Vers le milieu de 1823, un étranger (*), fatigué de sa longue captivité, forma le projet de s'évader. Quatre nègres libres et une négresse voulurent partager sa destinée. Les six fugitifs se dirigèrent vers le fleuve Paraguay, qu'ils passèrent à la nuit close. Ils avaient avec eux des vivres, une hache et des couteaux, mais aucune arme de chasse. Après avoir échappé à plus d'un naufrage, ils abordèrent dans le Grand-Chaco, ayant devant eux un désert de 90 lieues, qu'il fallait traverser, en côtoyant la rive droite du fleuve, à une certaine distance pour n'être pas aperçus par les gardes. Ceux-ci, cependant, n'étaient pas les seuls ennemis à redouter dans cette immense plaine : les Indiens-Mbayas, les jaguars et les serpents en disputent la possession à quiconque y pose un pied téméraire; de vastes et impénétrables forêts s'y rencontrent fréquemment; le fleuve y couvre la terre de ses inondations; et, enfin, la foudre ou les sauvages allument souvent de grands incendies dans les hautes graminées des prairies. Après trois jours de marche, de périls et de fatigues, ils furent poursuivis par un embrasement auquel ils ne purent échapper qu'en employant l'ingénieux moyen si bien décrit par Fénimore Cooper, dans l'une de ses plus ingénieuses productions (*); ils mirent eux-mêmes le feu aux herbes sèches, afin d'avoir le champ libre sous le vent. Pendant plusieurs semaines ils errèrent dans ces immenses solitudes, soutenus par l'espérance d'en sortir bientôt. Un des nègres tomba malade et mourut au bout de quelques jours, pendant lesquels la caravane fugitive s'était arrêtée par égard pour lui. Peu après, ils aperçurent des Indiens, et eurent à peine le temps de se cacher, et de se dérober ensuite par une prompte fuite. Cet accident fut cause qu'ils s'égarèrent dans un bois, véritable labyrinthe, où ils furent retenus pendant quinze jours sans pouvoir trouver une issue; enfin, ils en sortirent, mais un second nègre succomba à l'excès des fatigues, et un troisième, mordu par un serpent, fut enseveli dans le désert à côté de son camarade. Les trois survivants de cette troupe infortunée parvinrent enfin au *Rio-Vermejo*, qu'ils passèrent sur un radeau. Il ne leur restait plus que 20 lieues à faire pour arriver à la hauteur de Corrientes, où, à l'aide de quelques feux, signal bien connu des habitants, ils auraient reçu immédiatement les secours dont ils avaient un besoin si urgent; mais les malheureux n'avaient pas mangé depuis plusieurs jours; ils étaient exténués et réduits au désespoir. Dans cet état, ils eurent encore la force de se transporter sur la rive gauche du Parana, où leur intention était de se procurer quelques vivres pour repasser ensuite le fleuve, et continuer leur route; mais, à peine débarqués, un sergent de mi-

(*) M. Escoffier.

(*) *La Prairie.*

lice les aperçut et les arrêta. Ramenés à l'Assomption, ces malheureux furent jetés dans une prison, les fers aux pieds. A quelque temps de là, le prisonnier européen fut envoyé à Neembucu, où il eut la permission d'établir une tannerie, mais avec l'obligation de porter constamment une chaîne comme un galérien.

Il nous reste à présenter quelques détails sur l'organisation que le dictateur a donnée au Paraguay. Vingt cercles ou départements en partagent toute la surface; ils sont subdivisés en *partidos*, ou portions. Chaque cercle est administré par un commandant chargé de l'exécution des ordres du gouvernement. Ce fonctionnaire juge les délits en matière correctionnelle. Des *zeladores*, ou agents inférieurs de police, sont placés, sous ses ordres, à la tête des subdivisions du cercle. Un receveur des contributions est attaché à chaque département. Dans le pays des anciennes missions, les blancs seuls dépendent de l'administration des commandants; les Indiens préposés à l'exploitation du domaine de l'état, obéissent à des régisseurs qui relèvent eux-mêmes d'un *subdélégué*. Ailleurs, les Indiens sont également administrés par des régisseurs, mais ceux-ci reçoivent les ordres des commandants de cercles.

Les lois sont les mêmes, au fond, que du temps des Espagnols, bien que la volonté suprême du dictateur les modifie incessamment selon les besoins de sa politique. Les juges peuvent être pris dans toutes les classes de la société; aussi ont-ils des assesseurs qui, ayant fait quelques études en jurisprudence, sont les véritables dispensateurs de la justice. Deux alcades ont remplacé le *cabildo* de l'Assomption : ces fonctionnaires administrent aussi la justice, et remplissent les fonctions de juges en première instance pour tout le Paraguay. La législation pénale est laissée au libre arbitre du dictateur, juge en dernier ressort de tous les délits et de toutes les positions. Les crimes d'état, parmi lesquels on compte les paroles politiques offensantes pour le dictateur et ses agents, sans en excepter les simples soldats, l'attentat contre la propriété publique, la contrebande, les vols de grands chemins ou à main armée, les meurtres et les tentatives d'évasion sont punis de mort : le condamné est fusillé. Les autres crimes ou délits emportent les travaux forcés, la détention perpétuelle ou limitée, et la fustigation publique, à laquelle sont soumis également les blancs et les créoles.

Le gouvernement proprement dit se compose du dictateur, du ministre de *hacienda*, pour les finances, du *fiel executor*, véritable préfet de police, du *fiel de fecho*, sorte de secrétaire d'état, pour les affaires de justice, et du *défenseur des mineurs*, qui est chargé de l'administration de tutèle, même pour les esclaves, assimilés aux mineurs.

Après le dictateur, son barbier est le personnage le plus important du Paraguay. C'est à lui que s'adresse d'abord la tourbe des solliciteurs; c'est lui qu'elle adule, qu'elle comble de prévenances et de cadeaux, car ce favori a dans ses mains la vie et la mort de plusieurs milliers d'hommes. On ne peut pas dire qu'il soit l'espion du dictateur, car il est trop en évidence pour jouer ce rôle, mais il est son premier directeur de police, son confident, son conseiller. La peur, il est permis de le croire, n'est pas étrangère à cette intimité du maître et du serviteur : le premier, tyran détesté, se voit obligé de mettre sa vie à la disposition du second, et le plus sûr moyen pour lui de prévenir l'infidélité de cet homme est de le combler de tant de faveurs que celui-ci n'ait plus qu'à perdre à un changement. Francia n'a rien de caché pour son barbier; il le consulte sur les mesures les plus importantes, et, quelquefois même, quand la circonstance l'exige, il fait appeler sa servante; alors ce redoutable trio juge, en dernier ressort, des affaires d'état, déclare la guerre ou accorde la paix, fait grace aux criminels ou les envoie à la mort.

Tels sont les traits les plus caractéristiques du gouvernement de Rodrigue Francia. Il ne manque à cet homme extraordinaire que la superstition religieuse pour en faire le Louis XI de l'Amérique : simple, probe, économe dans son intérieur; astucieux, cruel, soupçonneux au dehors; fier et implacable à l'égard des riches et des grands; doux et familier avec son domestique et son barbier; habile administrateur, homme d'état inflexible, ami de son pays, tyran de ses sujets, il sacrifie le présent pour assurer l'avenir. Uniquement occupé du bien public, la pitié n'a jamais pesé dans la balance de sa politique. Quand il mourra, la malédiction de ses contemporains ne fera que glisser sur le marbre de sa tombe; à la postérité seule il appartient de le juger.

Nous pouvons maintenant reprendre le fil du récit qu'il nous a fallu interrompre; mais, à partir de cette époque, l'histoire du Paraguay n'est plus liée à celle de Buénos-Ayres, et nous croyons ne devoir revenir à celle-ci qu'après avoir achevé d'esquisser la première.

Suite de la révolution du Paraguay. — Les membres de la junte, à l'exception du docteur Francia, passaient leur temps à donner des fêtes, à parader, à se promener ou à chasser; aussi le secrétaire devint-il bientôt le seul personnage important de ce conseil. Le président, don *Fulgencio Yegros*, était un riche campagnard, adroit à la chasse et brave à la guerre, bouffi de suffisance et imbu d'autant de préjugés que le plus grossier d'entre ses compatriotes. Les deux *vocales*, ou assesseurs, avaient pour Yegros une admiration respectueuse, qui donne la mesure de ce que l'état pouvait attendre d'eux. Les autres notables appelés au congrès, à la tête des administrations, ou dans les conseils privés, se considéraient, avec raison, comme inférieurs aux hommes distingués qui composaient la junte du gouvernement. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme tel que Francia, dont la supériorité relative était si grande, ait conçu, dès ce moment, l'idée de s'emparer d'un pouvoir que nul n'était en état de lui disputer. Plus d'une fois, cependant, il arriva que ses collègues éprouvèrent certaines velléités de despotisme. On les voyait alors s'ériger en juges suprêmes, en tyrans capricieux, ordonnant des arrestations, infligeant des châtiments, distribuant les places et les faveurs aux plus offrants enchérisseurs, et se laissant guider dans leur conduite politique par des femmes dépravées et intrigantes. Et lorsqu'à force de bévues et d'indignités ils avaient tellement embrouillé les affaires qu'il ne leur était plus possible de s'en tirer, ils recouraient à Francia pour sortir d'embarras. Mais celui-ci leur faisait payer cher son intervention; quelquefois il feignait le dégoût et la colère, se retirait à sa maison de campagne, et n'en revenait qu'après avoir obtenu maintes concessions dont sa politique avait besoin. Le clergé lui-même prenait part aux dissentions politiques, octroyant les indulgences ou fulminant les anathèmes selon qu'on appartenait à telle ou telle opinion; et quant aux militaires, ils étaient devenus si orgueilleux depuis la victoire de Paraguary, que tous, jusqu'aux simples soldats, voulaient être salués respectueusement dans les rues par les citoyens de toute classe que le hasard faisait passer auprès d'eux.

Dans un des moments où Francia, retiré à la campagne, boudait ses collègues, on découvrit une conspiration royaliste, qui avait pour but une contre-révolution. Plusieurs des coupables, Espagnols ou créoles, furent arrêtés et livrés à un tribunal improvisé qui les condamna tous à mort sans discussion, à l'unanimité, et presque sans examen. Francia apprend cette circonstance; il accourt en toute hâte, trouve que deux de ces malheureux avaient déja été pendus, fait surseoir à l'exécution des autres, et obtient en leur faveur une commutation de peine qui, avec le temps, se réduisit à une simple détention limitée. On voudrait

pouvoir citer ce trait, qui fait honneur au secrétaire de la junte, sans en atténuer le mérite, en ajoutant que le docteur Francia était alors au commencement de sa carrière politique, et qu'il cherchait uniquement à se faire des créatures, et à usurper cette popularité que, plus tard, il foulerait aux pieds.

Le pouvoir était donc, de fait, entre les mains de Francia; mais ce n'était pas à cette jouissance stérile que se bornait l'ambition de ce chef. Il voulait y joindre le droit, et se délivrer de l'importun voisinage des hommes grossiers qu'on lui avait donnés pour collègues. Il fit, en conséquence, passer un décret qui convoquait immédiatement les colléges d'élection dans tous les pays, à l'effet d'organiser un nouveau congrès. Les députés, ignorants campagnards qu'on enlevait à leurs travaux habituels, incapables de résoudre par eux-mêmes la plus simple question politique, se réunirent à l'Assomption, fort embarrassés du rôle qu'on allait leur faire jouer. Il y avait, heureusement pour eux, dans la ville, un exemplaire de l'Histoire romaine de Rollin; ils se procurèrent ce livre pour leur servir de guide politique, et, parmi les institutions dont ils y trouvèrent le modèle, ils accordèrent la préférence à celle des consuls. La nomination de Francia n'était pas douteuse; on lui adjoignit l'ex-président de la junte, don Fulgencio Yégros. Mais ici un fait peut donner la juste mesure de la simplicité de ces législateurs improvisés, et de l'ascendant qu'avait pris sur eux le seul homme de génie qu'ils comptassent dans leurs rangs : Francia, impatient de se voir seul au pouvoir, obtint du congrès que l'institution consulaire serait limitée à douze mois, dans la durée desquels les deux consuls devaient administrer alternativement pendant quatre mois, en commençant par lui, de sorte que, sur les douze mois, Yégros n'en eut que quatre pour sa part.

Sous le régime consulaire, on vit se développer la politique du docteur Francia. Les relations avec Buénos-Ayres devinrent de plus en plus rares et difficiles. Ce voisinage d'une nation agitée par les passions politiques parut dangereux au premier consul; à ce motif d'un intérêt général il en joignait d'autres que ses vues ambitieuses lui rendaient personnels, et il commença dès lors ce système d'isolement dont nous avons parlé plus haut. Enfin, à l'expiration de l'année, les députés s'étant rassemblés de nouveau à l'Assomption, Francia leur persuada d'abandonner le système consulaire pour élire un seul magistrat; mais ayant craint le premier jour que la majorité des suffrages ne se portât sur son collègue, il s'opposa au scrutin; le lendemain il en usa de même, si bien que les députés comprirent que ce manége durerait indéfiniment tant qu'ils n'auraient pas donné des preuves non équivoques de leur bonne volonté au premier consul. Éloignés de leurs affaires et de leur famille, obligés de vivre à leurs dépens, peu jaloux enfin de se mettre en hostilité avec un homme qu'ils commençaient à redouter, ils se soumirent de bonne grace et nommèrent Rodrigue Francia dictateur pour trois années. Yégros chercha à faire soulever la troupe en sa faveur; on craignit un moment que la guerre civile n'éclatât dans l'intérieur de la capitale; mais le généreux dévouement du commandant Caballéro, qui fit à la patrie le sacrifice de sa haine personnelle contre Francia, prévint les malheurs qui étaient sur le point d'éclater.

A l'expiration des trois années, le congrès se rassembla de nouveau; celui-ci était composé uniquement des personnes dont Francia avait eu le temps de se faire des créatures, et il fut nommé *dictateur à vie*. Alors, jetant le masque, il entra d'un pas assuré dans la voie des réformes, appelant à son aide la violence, la torture, les proscriptions et la mort. Mais pour parvenir à son but, il lui fallait pouvoir compter sur la franche coopération de l'armée; ce fut donc par la réforme militaire que le dic-

tateur commença sa nouvelle carrière. Il créa une garde composée de grenadiers d'élite, augmenta et régularisa les divers corps de l'armée, conféra des grades militaires, sans égard pour l'âge ni la condition, aux hommes qui lui manifestaient du dévouement, et éloigna sans scrupule ceux qui lui faisaient ombrage. L'institution des milices, ou garde nationale mobile, appela également son attention; il se servit de ce corps pour la garde des forts détachés dont il avait environné le Paraguay, ainsi que pour celle de la nouvelle colonie de Tévégo, qu'il fonda vers cette même époque. Si le parti du despote se recrutait journellement de quelque nouvelle créature, celui des mécontents s'accroissait aussi de jour en jour. Un complot se formait dans l'ombre, et don Fulgencio Yegros en était l'ame. Il ne manquait plus qu'une occasion favorable pour faire éclater la conspiration, lorsqu'on vit arriver à l'Assomption un émissaire du gouvernement de Buénos-Ayres. Le colonel Valta-Varyas était porteur d'instructions secrètes pour se mettre en rapport avec les mécontents, envenimer les blessures de l'amour-propre, exciter la haine, éveiller l'intérêt particulier, et opérer, s'il était possible, une révolution en faveur de Buénos-Ayres; mais son imprudence le trahit, et il fut arrêté. Rien cependant ne transpira de la conspiration; le moment de l'exécution fut ajourné indéfiniment. Enfin, les conjurés, après avoir médité leur plan deux années entières, fixèrent le vendredi saint de l'année 1820, pour le mettre définitivement à exécution. Jusque-là tout allait à souhait, et le secret, première condition de la réussite, avait été fidèlement gardé, lorsqu'il arriva qu'un des conjurés, se confessant, pendant le carême, à un moine récollet, lui révéla le complot. La vie et la mort du dictateur étaient désormais dans les mains de cet ecclésiastique; il plut à la Providence de faire tourner la chance favorable, et le confesseur enjoignit à son pénitent d'aller sur-le-champ révéler au chef de l'état l'important secret dont il était dépositaire. Pâle d'effroi et tremblant de colère, Francia fait arrêter immédiatement les conjurés dont il a pu obtenir les noms, et les fait jeter dans des cachots fétides en attendant le jour terrible et solennel où il fera éclater sa vengeance. Les circonstances extérieures vinrent hâter le dénoûment de cette catastrophe. La *Banda-orientale* était alors déchirée par une guerre intestine dont nous parlerons plus bas. Un des chefs militaires qui se disputaient alors le gouvernement de cette province, Ramirez, voulut se former un parti dans l'intérieur du Paraguay, et écrivit en conséquence à Fulgencio Yégros, dont il ignorait l'arrestation, une lettre qui tomba entre les mains du dictateur. Dès ce moment la perte des prisonniers fut résolue. Don Juan Caballéro, que nous avons vu se dévouer pour le maintien de la tranquillité publique, était du nombre des prisonniers. Certain du sort qui lui était réservé, il échappa par le succide aux tourments qu'on lui préparait. Les autres, soumis à la torture, firent des révélations vraies ou fausses d'où résultèrent de nouvelles arrestations. Quarante environ de ces malheureux, à la tête desquels figurait Yégros, furent successivement condamnés à mort, et fusillés sous les yeux du dictateur; ce n'était qu'à la nuit que les parents des suppliciés pouvaient faire enlever leurs cadavres, et les ensevelir sans pompe comme de vils brigands : heureux encore d'obtenir du despote cette dernière faveur! A partir de cette époque, l'histoire du Paraguay n'offre plus que le tableau uniforme d'une administration cruelle et implacable pesant sur un peuple docile, et, en apparence, résigné à son sort.

On s'étonnerait, sans doute, si le docteur Francia ne tombait pas tôt ou tard sous le fer d'un conspirateur, dans ce pays où l'influence climatérique fait bouillonner le sang et exalte l'imagination; mais quel que soit le sort que la Providence lui réserve, on peut prédire que sa mort sera le signal de nouveaux troubles. Plus d'un

ambitieux n'attend que ce moment pour paraître sur la scène, et cependant nul ne saurait empêcher le Paraguay de se constituer alors en république, et d'entrer enfin dans la grande confédération du Rio de la Plata.

Fidèle à notre système d'adopter la méthode géographique, où l'on peut épuiser l'histoire d'une contrée sans y introduire aucun fait étranger, de préférence à la méthode chronologique; où les événements, sans cesse interrompus, oubliés et rappelés, ne présentent souvent que des images confuses et fatigantes, nous allons revenir sur nos pas pour reprendre le récit de la révolution de Buénos-Ayres.

Suite de la révolution de Buénos-Ayres.—Nous avons vu l'armée royaliste du Haut-Pérou battue, et contrainte à demander un armistice qui lui est accordé. Le 18 décembre 1810, un changement s'opéra dans l'administration des provinces insurgées. Chacune d'elles se crée une junte particulière et envoie des députés à celle du gouvernement, dont la résidence est à Buénos-Ayres. Celle-ci est présidée par le colonel Saavédra. Son secrétaire est D. Mariano Moréno. La mésintelligence a déja éclaté entre ces deux chefs; elle aura pour tous deux une funeste conséquence.

La création des juntes provinciales fut un nouveau pas vers le démembrement de l'ancienne vice-royauté, et nous voyons ainsi s'avancer par gradation un dénoûment que nous avions prévu dès le commencement de l'insurrection.

Cependant les députés des provinces dissidentes étaient arrivés en Espagne et avaient présenté leurs réclamations aux cortès dans les journées des 16 novembre et 3 décembre 1810. Les habitants de l'Amérique espagnole demandaient à être égaux en droits à ceux de la péninsule; à avoir une représentation nationale, des ports libres, droit de culture et pleine liberté de commercer et d'exploiter les mines. Jusque-là, en effet, il avait été interdit aux colons américains de cultiver le lin, le chanvre, le tabac et le safran, de manufacturer la soie, le papier et le verre, et de commercer avec les colonies espagnoles en Asie. Les députés demandaient encore que tout monopole en faveur du roi fût supprimé, et que les Américains fussent, comme les Espagnols, admissibles à tous les emplois civils, militaires et ecclésiastiques, dans toutes les parties de la monarchie. Enfin, chose remarquable, ils voulaient que les jésuites fussent rétablis.

L'Angleterre fit accepter sa médiation entre la métropole et ses colonies; les pourparlers se prolongèrent au-delà d'une année et n'eurent aucun résultat.

Une autre puissance offrait aussi en même temps sa médiation : c'était le Brésil, devenu métropole depuis que la cour de Portugal s'était retirée à Rio de Janeiro. Mais cette fois la médiation n'était que le prétexte mis en avant par l'avidité politique. On a vu l'Espagne et le Portugal se disputer l'empire du nouveau monde, depuis le commencement de la conquête, et faire, à diverses époques, des traités ambigus que les deux parties contractantes violaient avec un égal empressement. Tel fut le sort des conventions de 1668, 1715, 1763, 1777 et 1804. A cette dernière époque le Portugal s'engageait à rendre à l'Espagne les cinq villages des missions de l'Uruguay dont il s'était emparé, et de son côté le gouvernement espagnol promettait de rendre à la couronne de Portugal la ville européenne d'Olivença en Estramadure. Rien de cela n'eut lieu; les parties contractantes, loin de restituer les possessions qu'elles avaient promis de céder, cherchèrent même à empiéter de nouveau sur les terres l'une de l'autre. C'est ainsi que le Portugal convoitait depuis long-temps la *Banda-orientale*, pour arrondir son empire du Brésil. En effet, la possession de cette province, en mettant au pouvoir des Portugais les villes importantes de Montévidéo et de Maldonado, aurait porté les frontières brésiliennes jusqu'aux

rives du Rio de la Plata, qui semble destiné par la nature à servir de limite aux deux états. La cour de Portugal, résidant, ainsi que nous l'avons dit, à Rio de Janeiro, comptait alors parmi les membres de la famille royale une princesse d'Espagne, l'infante dona Carlotta-Joaquina de Bourbon. Ce fut sur cette princesse que le gouvernement brésilien jeta les yeux pour seconder le projet d'envahissement qu'il méditait, et en cela il fut secondé par quelques chefs de l'insurrection espagnole. Déja, en 1808, don Francisco-Xavier Élio, gouverneur provisoire de Montévidéo, l'un des ennemis les plus acharnés de Liniers, avait fait inviter secrètement la princesse Charlotte à prendre sous sa protection l'ancienne vice-royauté de Buénos-Ayres, pour conserver à la couronne d'Espagne ce fleuron qui allait s'en détacher. Il promettait d'ailleurs de coopérer de tous ses moyens à l'affermissement de l'autorité légitime, et, en effet, il ne négligea rien pour détruire la cause de l'indépendance. Ce fut par les efforts de cet Élio que la royauté trouva long-temps à Montévidéo un dernier retranchement.

Le 2 mars 1811, il y eut un engagement auprès du pueblo de San-Nicolas, sur le Parana, entre la flotte royaliste de Montévidéo et l'escadre des indépendants de Buénos-Ayres; celle-ci fut battue et se retira en laissant trois navires au pouvoir des ennemis. Ainsi, ce n'était pas assez de la guerre avec le Paraguay, ni des contestations avec le Brésil et l'Espagne, il fallait encore que les dissensions intestines vinssent compliquer la situation des provinces insurgées. A Montévidéo, le brigadier Xavier Élio conspirait sourdement en faveur de la monarchie espagnole; les vaisseaux royalistes et ceux des indépendants se choquaient dans les eaux du Parana; à Buénos-Ayres, Saavédra et Moréno, l'un président, l'autre secrétaire de la junte, donnaient le dangereux spectacle d'une rivalité haineuse; les émissaires de la métropole reprenaient en sous-œuvre les intrigues qu'avaient ourdies ceux de Joseph Napoléon, et proclamaient que les Buénos-Ayriens devaient, à l'exemple de leurs ancêtres durant la guerre de la succession, attendre le sort de la métropole pour obéir au souverain qui y régnerait; enfin, l'Espagne elle-même, cette mère-patrie des insurgés, était en proie à l'anarchie la plus complète, et ceux qui auraient voulu se rallier sincèrement au pouvoir dominateur, ne savaient où se prendre, la terre leur échappait de tous côtés. Ajoutons à ces considérations qu'on remarquait alors dans les provinces buénos-ayriennes ce qu'on voit toujours arriver dans le principe d'une révolution. L'inexpérience des meneurs entraînait de graves erreurs, les gens sages hésitaient par défaut de confiance, les ambitieux se mettaient en avant et se culbutaient les uns les autres, et la multitude vociférait, donnait des conseils et distribuait le blâme ou l'éloge, selon ses passions et toujours sans discernement.

Des deux factions qui dominaient à cette époque dans Buénos-Ayres, celle de Saavédra l'emporta un instant. Par son influence une nouvelle junte suprême fut organisée dans la capitale, et une constitution en vingt-quatre articles fut publiée par elle. Les villes principales, et jusqu'aux petites communes, reçurent également des juntes provisoires et subalternes, ainsi que des comités de sûreté. Quant à Moréno, exclu de cette nouvelle organisation, on le chargea, dans le seul but de l'éloigner, d'une mission diplomatique auprès du gouvernement britannique; mais son parti ne se tint pas pour battu, il forma un *club* dont l'objet était le renversement du pouvoir dominant. Saavédra ne pouvait gouverner paisiblement en présence de cette association; aussi se fit-il adresser une pétition par les habitants de la campagne, à l'effet d'obtenir la dispersion des clubistes qui entravaient la marche des affaires publiques, semaient des nouvelles alarmantes, et fomentaient les troubles si nuisibles à la prospérité du pays. Le président fait aussitôt assembler les troupes sur

la place publique, leur donne lecture de la pétition des campagnards, fait cerner la maison où se réunissaient les partisans de Moréno, s'empare violemment de leurs personnes, les exile ou les fait jeter dans les cachots (6 avril 1811). L'autorité locale saisit cette occasion pour réorganiser l'armée sur une nouvelle base. Tous les hommes de dix-huit à quarante ans, non employés dans un service public ou une profession mécanique, furent appelés dans l'armée active. Les pouvoirs de la junte suprême furent étendus, et chacun de ses membres reçut, avec le titre d'*excellence*, le droit de jouir des mêmes honneurs militaires que les anciens vice-rois.

Le triomphe de Saavédra ne fut pas de longue durée. L'*audiencia reale*, où figuraient encore le dernier vice-roi Cisnéros et les membres les plus influents du parti espagnol, reçut d'Europe la nouvelle de l'établissement de la régence d'Espagne et de la convocation des cortès. Elle crut alors devoir tenter un dernier effort en faveur de la métropole, en demandant à la junte de fixer un jour pour prêter serment d'obéissance à la régence et procéder à l'élection des députés qu'on enverrait aux cortès; mais déja l'esprit d'indépendance avait fait trop de progrès pour que cette demande pût être accueillie avec faveur. La junte fit arrêter Cisnéros et les membres de l'*audiencia*, et les fit embarquer pour les conduire aux îles Canaries. Sur ces entrefaites on apprit que l'Espagne faisait partir une expédition formidable pour soumettre les provinces américaines. L'imminence du péril réunit les partis divisés, et celui de Moréno obtint à son tour l'exil de Saavédra, sans obtenir toutefois le rappel de son antagoniste; Saavédra se soumit sans murmurer à la volonté du peuple. Ce chef n'est plus appelé à figurer dans notre récit ; il passera plusieurs années dans l'exil, et sera enfin rappelé par un décret où l'on verra qu'il a bien mérité de la patrie.

Vers ce même temps, les armes des insurgés éprouvèrent un échec dans le Haut-Pérou, et le général Puyrredon fut contraint d'évacuer Potosi. Cet événement confirma la junte dans le désir d'entretenir la bonne harmonie avec le gouvernement brésilien, et elle écrivit, dans ce sens, à lord Strangford, ministre britannique à Rio de Janeiro. Cet agent ne pouvait manquer d'accueillir favorablement une proposition qui avait pour but la pacification d'une contrée où le commerce anglais avait engagé de grands capitaux; il s'empressa donc de donner à la junte l'assurance positive que le cabinet de Saint-James reconnaîtrait le nouveau gouvernement de Buénos-Ayres. Il l'invita en même temps à respecter les droits de Ferdinand VII: la junte n'avait pas lieu en ce moment de repousser ce conseil.

Cependant le brigadier Élio, que nous avons vu se dévouer à la cause de la métropole, avait fait un voyage en Europe et en était revenu avec le titre de vice-roi et capitaine général des provinces du Rio de la Plata. A peine arrivé, il somma la junte de reconnaître l'autorité des cortès, promettant amnistie pour le passé. La junte répondit que les Américains étaient déterminés à vivre libres ou à mourir; qu'il ne pouvaient reconnaître l'autorité du vice-roi, mais qu'ils étaient pleins de dévouement pour sa majesté Ferdinand VII. Élio, dont les projets se trouvaient ainsi contrariés, se retira furieux à Montévidéo, déclarant la junte rebelle au roi et traître à la patrie. Cet événement vint encore accroître l'anarchie et attiser la guerre civile: on conspirait à Buénos-Ayres pendant qu'on se battait dans la *Banda-orientale*. La junte se soutint toutefois, malgré les chocs réitérés qui l'assaillaient de tous côtés, et son pouvoir reçut un nouvel affermissement des succès que les indépendants remportèrent sur l'armée du vice-roi.

Le parti d'Élio était peu nombreux, tandis que les rangs des insurgés se grossissaient journellement de ceux d'entre les *Orientaux* que séduisaient les mots magiques de *patrie* et *liberté*. Les Buénos-Ayriens obéissaient à deux

chefs militaires, Bénavidès et Artigas; le premier s'empara de Canélonès, le second remporta une victoire signalée à San-José.

Élio, serré de trop près, courut se renfermer dans Montévidéo, et fit demander l'assistance de la cour de Rio de Janeiro. Celle-ci ne cherchait qu'une occasion favorable pour faire rentrer ses troupes dans la *Banda-orientale;* aussi s'empressa-t-elle d'envoyer un corps d'armée au secours du vice-roi, sous prétexte de conserver cette province à son roi légitime, Ferdinand VII. Élio s'aperçut un peu tard qu'il avait appelé à son aide un auxiliaire qui pourrait bien, quelque jour, s'ériger en maître. Il voulut alors tenter la voie des négociations, et déja la junte déclarait qu'elle était prête à retirer ses troupes, si de leur côté les Portugais consentaient à évacuer la province envahie; mais ceux-ci n'avaient garde d'adhérer à un arrangement qui aurait fait de leur expédition une simple promenade militaire. Le général Randeau s'avança aussitôt jusqu'à Mercédo, pour opérer le blocus de Montévidéo.

Une insurrection militaire qui éclata dans Buénos-Ayres même, vint augmenter encore les embarras de la junte. Le général Belgrano avait été nommé colonel des *Patricios*, à la place de Saavédra (6 avril 1811); les soldats refusèrent de le reconnaître en cette qualité. Un corps de douze à quinze cents insurgés menaçait la ville d'une destruction complète; mais on put heureusement faire donner à temps quelques troupes restées fidèles, et la révolte fut noyée dans le sang.

Le 9 octobre de cette même année, le gouvernement fut encore modifié : D. Féliciano Chiclana, D. Manuel de Sarratea et D. Juan-José de Paso furent appelés à siéger comme membres d'une nouvelle junte, tandis que D. Bernardino Rivadavia, ministre de la guerre, D. José-Julian Pérez, ministre d'état, et D. Vicente Lopez, ministre des finances, formèrent le pouvoir exécutif. Dix jours après son installation (20 octobre), ce nouveau gouvernement conclut un traité avec le vice-roi; il s'engageait à ne reconnaître d'autre souverain que Ferdinand VII et sa descendance, promettait amnistie, et ordonnait la levée du blocus. De son côté, le chef des royalistes accordait également une amnistie absolue; quant aux troupes portugaises, elles devaient évacuer Montévidéo.

Au commencement de l'année suivante, le triumvirat chargé du pouvoir exécutif abolit l'*audiencia reale*, qu'il remplaça par une cour d'appel; il décréta une assemblée générale des députés envoyés par les provinces-unies du Rio de la Plata, publia divers changements dans l'administration de la justice, et prit d'autres mesures dont le but était de rappeler partout la confiance et l'ordre, conditions indispensables de la prospérité publique.

L'assemblée, qu'on pourrait appeler des états généraux, puisque toutes les positions sociales y étaient représentées, se réunit à Buénos-Ayres le 6 avril 1812; mais, à peine installée, elle fut obligée de se séparer par suite d'une nouvelle insurrection populaire, occasionée, dit-on, par l'élection d'un certain docteur D. Pédro Médrano. Le *cabildo*, ou conseil municipal, reprit les rênes du pouvoir, et les transmit bientôt après à un nouveau triumvirat, choisi parmi les hommes les plus populaires.

Un envoyé du Brésil, D. Juan de Rademaker, qui se montra peu après à Buénos-Ayres, y conclut, sous la médiation de l'Angleterre, un armistice dont les conditions étaient de nouveau soumises à l'évacuation mutuelle de la *Banda-orientale* par les Portugais et les Buénos-Ayriens; mais il y avait encore mauvaise foi de part et d'autre, et les stipulations ne furent point observées. La guerre recommença donc avec un nouvel acharnement. Les royalistes firent une sortie sous les ordres du général Vigodet; mais ils furent battus à Cerrito, le 3 décembre, par Rondeau, chef des indépendants.

L'année 1813 vit se consommer l'acte

d'émancipation : jusque-là, en effet, la justice avait été rendue au nom du roi d'Espagne ; la monnaie portait son effigie ; le sceau de l'état, ses armes, et le drapeau, ses couleurs ; mais l'assemblée constituante, qui se réunit pour la première fois le 31 janvier de l'année précitée, réforma ces vieilles traditions de la monarchie déchue, fit frapper monnaie aux armes nationales, et confia un nouveau drapeau aux défenseurs de la patrie. Elle ordonna un recensement général et une nouvelle organisation militaire ; les juntes provisoires furent supprimées ; une amnistie générale fut accordée aux délits politiques ; la capitation des Indiens fut abolie, et la liberté donnée aux esclaves nés depuis le commencement de l'insurrection (tous ceux qui naîtront jouiront de la même faveur). Deux commissaires enfin furent envoyés dans les provinces pour opérer les réformes nécessaires dans les finances et les diverses branches d'administration, rechercher les abus, et répandre partout l'esprit de concorde et de paix. Ces agents étaient Ugartèche et Jonte.

Les hostilités avaient recommencé vers le Haut-Pérou, et cette année fut signalée par trois actions mémorables. Le 20 février, le général Belgrano gagna la bataille de Salta, où le général espagnol Pio-Tristan et son armée tombèrent au pouvoir du vainqueur. Ce même Belgrano fut à son tour battu, le 10 octobre suivant, auprès de *Vilcapugio,* et le 14 novembre, aux environs de Chuquisaca, par le général espagnol Pézuéla. Belgrano fut alors rappelé et mis en jugement ; on lui donna pour successeur le colonel Saint-Martin, qui leva de nouvelles milices dans le Tucuman, et força les Espagnols à évacuer Salta et la plus grande partie du Haut-Pérou.

Artigas (1814 à 1820). Joseph Artigas, que nous avons déja vu paraître sur la scène dans la guerre de la *Banda-orientale*, est appelé maintenant à y jouer un rôle important.

Né à Montévidéo, en 1760, d'une famille distinguée, il avait manifesté de bonne heure les plus mauvais penchants. La vie nomade des gardiens de troupeaux, leur indépendance sauvage, tout en eux, jusqu'à leur férocité même, avait séduit cet esprit fougueux. Il voulut, pendant plusieurs années, partager leur existence ; puis il s'unit à une bande de contrebandiers et d'assassins, dont bientôt il devint le membre le plus actif, le plus entreprenant et le plus cruel.

L'ascendant que prit cet homme sur ses compagnons de brigandage lui valut enfin la place de chef. Dès lors ses excès ne connurent plus de bornes et lui acquirent une célébrité à la fois éclatante et exécrable. Il ravagea sans pitié la *Banda-orientale*, l'*Entre-Rios* et le *Paraguay*, détruisant les moissons, enlevant les femmes et les bestiaux, égorgeant les hommes, pillant les temples, et portant le deuil dans plus de vingt mille familles. Les choses en vinrent au point que le gouvernement crut devoir créer à Buénos-Ayres un corps provincial, dont l'unique mission était de s'opposer à la bande d'Artigas ; mais ce moyen fut insuffisant, et il fallut songer à traiter avec ce brigand de puissance à puissance. Son propre père intervint comme médiateur. Il fut convenu que Joseph Artigas et ses compagnons seraient amnistiés ; qu'ils recevraient une indemnité annuelle, ou qu'ils seraient incorporés dans l'armée, et que leur chef aurait le grade de lieutenant. Cette convention fut exécutée fidèlement de part et d'autre. Le lieutenant Artigas ne tarda pas à mériter les épaulettes de capitaine ; mais à l'époque de l'insurrection il déserta ses drapeaux, et vint se ranger sous ceux de l'indépendance. Il battit les royalistes en plusieurs rencontres, et notamment à la journée de *Las Piedras* (mai 1811). C'était surtout à la tête de ses *guerillas* qu'il aimait à combattre. Ce genre de guerre, conforme à ses premières idées, réveilla ses habitudes de brigandage et de despotisme.

Le général Rondeau, qui commandait l'armée de siége de Montévidéo,

ayant convoqué un congrès à l'effet de procéder à la nomination d'un gouvernement provincial, Artigas enjoignit aux électeurs de venir, dans son propre camp, recevoir ses ordres. Ceux-ci ayant refusé d'obéir, on vit s'élever une violente collision, à la suite de laquelle Artigas abandonna l'armée, appelant auprès de lui les anciens complices de ses crimes, les contrebandiers, les voleurs, les vagabonds et tous ceux, enfin, qui avaient un intérêt quelconque à se soustraire à l'action des lois. Parmi les scélérats dont il était entouré, un moine, nommé Monterosa, se faisait remarquer par sa férocité. Ce monstre ne se servait de l'influence de son caractère religieux que pour étouffer dans l'ame d'Artigas tout sentiment d'humanité et le pousser sans cesse à de nouveaux forfaits. Les armes et les munitions de guerre ne manquaient pas à ce chef audacieux, car l'esprit de spéculation, étranger à tout sentiment d'humanité comme à toute opinion politique, faisait affluer auprès de lui les négociants étrangers établis à Montévidéo, à Buénos-Ayres ou à Maldonado, et chacun lui portait les objets dont il avait besoin pour consommer la ruine de la patrie, et recevait, en échange, les dépouilles de la veuve et de l'orphelin.

Artigas ayant ainsi relevé l'étendard de la rébellion, fut mis hors la loi par don Gervano Posadas, qui, à cette époque, avait concentré sur lui seul tout le pouvoir exécutif. Une récompense de 6000 dollars fut promise à celui qui apporterait la tête du rebelle.

Cependant les indépendants, loin de se laisser décourager par cette défection, reprirent les opérations du siége avec une telle vigueur que la place fut enfin obligée de capituler. Vigodet, commandant de Montévidéo, se rendit le 20 juin 1814. Il obtint la permission de repasser en Espagne, laissant au pouvoir des vainqueurs 5700 hommes, 11,000 fusils, 600 pièces de canon et 100 navires marchands qui se trouvaient alors dans le port. La reddition de la place était due en partie au concours de la marine militaire. Un négociant anglais établi à Buénos-Ayres, M. Brown, avait obtenu le commandement d'une escadrille de six bâtiments légers, unique ressource de la marine des insurgés, et, dès le 15 mai, ayant enlevé à l'escadre espagnole deux corvettes et un brick, il put venir prendre part au blocus de Montévidéo. Les opérations de l'armée de terre avaient été dirigées par le colonel Alvéar.

Artigas, à la tête d'une armée formidable dont nous connaissons les éléments, avait subjugué la province entière, ainsi que celles d'*Entre-Rios* et de *Santa-Fé*. Il s'avançait en ce moment vers Montévidéo, théâtre malheureux de ces sanglantes querelles, demandant que la ville lui fût livrée à discrétion. Le *cabildo* de Buénos-Ayres qui, dans cette fluctuation du pouvoir, était alors à la tête des affaires, repoussa cette insolente demande, et renouvela même le décret de proscription que Posadas avait lancé contre le rebelle Artigas. Ceci se passait en 1815, année fatale pour la confédération du Rio de la Plata : jamais l'anarchie et la guerre civile n'avaient commis des excès plus déplorables. Dans le Pérou, l'armée refusait de recevoir le colonel Alvéar qu'on voulait lui donner pour chef, tandis que les villes de Cordova et de Santa-Fé protestaient contre la nomination de Rondeau au poste de directeur. Le général Viamont, envoyé de Buénos-Ayres pour soumettre ces mutins, fut battu lui-même, et obligé de faire des concessions aux villes révoltées, pour les amener à adhérer au système d'indépendance. Enfin, les troupes d'Artigas défirent complétement celles du gouvernement buénos-ayrien, et ce chef entra dans Montévidéo, se constituant *chef des Orientaux, protecteur d'Entre-Rios et de Santa-Fé*. Cet événement compromettait l'existence de Buénos-Ayres, incapable alors de soutenir l'édifice qui croulait de toutes parts. Les dépositaires du pouvoir donnèrent leur démission; Alvéar, abandonné par son armée, s'enfuit

précipitamment, et le *cabildo* fit brûler par la main du bourreau le décret qui mettait à prix la tête d'Artigas. Une députation vint officiellement lui donner avis de cette mesure; c'était, à vrai dire, une manière indirecte de demander pardon pour le passé, et protection pour l'avenir. La réconciliation que les députés venaient proposer était d'autant plus nécessaire, que le général espagnol Pézuéla faisait en ce moment de grands progrès dans le Haut-Pérou; il avait notamment remporté une victoire signalée à Wiluma, le 25 novembre, et repris possession de Chuquisaca, Potosi et Tunja.

L'année 1816 fait époque dans les annales des provinces-unies du Rio de la Plata, par la déclaration de leur indépendance. Un congrès général, assemblé à Tucuman, élut directeur D. Juan-Martin Puyrrédon. Le 9 juillet parut l'acte qui constituait les provinces de l'Union en nations libres, et indépendantes de l'autorité de la métropole et du roi d'Espagne. Le 25 octobre suivant, la même assemblée publia son manifeste : on y vit le détail de tous les griefs de la nation américaine. « Toutes les places importantes, sous le gouvernement de la métropole, étaient envahies par des Espagnols : sur 170 vice-rois, il n'y en avait eu que 4 choisis parmi les indigènes, et ainsi des autres emplois. L'Espagne avait poussé à bout la longanimité des colons, et adopté l'horrible système de les mettre à mort indistinctement, dans l'unique but de diminuer la population. Les Espagnols se donnaient l'affreux plaisir de mutiler leurs prisonniers; ils avaient incendié la ville de *Valle-Grande* et 40 villages populeux, empoisonné les fontaines publiques, et commis d'autres atrocités dont le récit fait frémir d'horreur, etc. »

Les hostilités, cependant, continuaient sur mer et sur terre. L'amiral Brown, après quelques actions d'éclat, fut arrêté par un vaisseau de guerre anglais; car, à dater de cette époque, le gouvernement buénos-ayrien commit la faute de s'attirer de justes réclamations de la part de la France et de l'Angleterre, en appelant sous ses drapeaux une foule de marins étrangers qui, sous prétexte de combattre les navires métropolitains, couraient indistinctement sur les bâtiments de commerce de toutes les nations.

Les Portugais-Brésiliens, profitant des troubles qui désolaient le Rio de la Plata, et en particulier la *Banda-orientale*, rassemblèrent une armée de 10,000 hommes sous les ordres du général Lécor, et envahirent encore une fois cette province, éternel objet de leur convoitise. L'imminence du péril poussa les Montévidéens à demander alors que le pays se soumît de nouveau au gouvernement de Buénos-Ayres; mais Artigas s'y opposa de toutes ses forces, et traita en rebelles les partisans de l'Union. Il n'est pas surprenant que dans cet état de choses les Portugais se soient emparés, presque sans coup férir, des places principales, et même de Montévidéo.

Les chefs de l'insurrection n'avaient cessé, depuis 1812, de faire leurs efforts pour propager dans toute l'Amérique du Sud le système d'indépendance nationale. Ils avaient envoyé des émissaires dans le Chili, dans la Colombie et le Pérou. En 1817, le général San-Martin, à la tête de 4000 Buénos-Ayriens, gagna la bataille de *Chacabuco*, qui assura la délivrance du Chili.

Le tableau que présentent, à cette époque, les provinces insurgées est l'un des plus tristes qui puissent être offerts, comme exemples, à la sagesse des gouvernements et au bon sens des peuples. Les hommes du pouvoir cherchaient à se détruire les uns les autres, au détriment de la tranquillité publique; les soldats avaient rompu les liens de la subordination, et c'était par caprices qu'ils acceptaient ou refusaient leurs officiers; le féroce Artigas combattait pour son propre compte, les Portugais pour l'agrandissement du Brésil, les Montévidéens pour avoir la vie sauve, et les Buénos-

Ayriens pour le maintien de l'Union; et, dans ce conflit de toutes les passions, chacun prenait parti selon son cœur ou selon son intérêt.

Cependant le gouvernement des États-Unis de l'Amérique septentrionale ayant, en 1818, envoyé des commissaires dans les provinces insurgées, cet événement rendit quelque courage aux bons citoyens, qui aspiraient à rendre la paix à leur malheureuse patrie, et, le 20 avril 1819, le congrès publia une constitution dont la durée fut éphémère. Il y était dit que le suprême pouvoir exécutif serait confié à un directeur dont les fonctions dureraient 5 années, tandis que le pouvoir législatif serait exercé par un congrès national composé de deux chambres, celle des représentants et celle des sénateurs.

Les troubles et les hostilités continuèrent, sans interruption, pendant les années 1819 et 1820. L'anarchie redoubla surtout quand on apprit que les grandes puissances européennes avaient conçu le projet d'ériger les provinces de la Plata en souveraineté en faveur du prince de Lucques. Le *cabildo* de Buénos-Ayres, soupçonné de favoriser ce projet impopulaire, devint l'objet d'une violente persécution. Les provinces septentrionales commencèrent la guerre dite des *fédéralistes*, lutte malheureuse pour les troupes de Buénos-Ayres, qui perdirent successivement toutes les villes du Haut-Pérou, Santa-Fé, l'*Entre-Rios* et la *Banda-orientale*. Les fédéralistes étaient aux portes de la capitale, lorsque le *cabildo* signa, le 23 février 1820, le traité d'El-Pilar, portant, entre autres clauses, que les membres du dernier gouvernement seraient mis en jugement pour le fait d'adhésion à la royauté du prince de Lucques, et autres délits envers le peuple.

Il existait, en effet, un parti en faveur d'une monarchie constitutionnelle; Puyrrédon en était le chef. Artigas et sa bande soutenaient les républicains. Il y eut, entre les partisans de ces deux opinions, une rencontre sérieuse à Cépéda; elle se termina par la déroute des monarchistes et l'entrée d'Artigas dans Buénos-Ayres. Mais ce chef de brigands n'eut pas long-temps à jouir de son triomphe; Ramirez, le plus brave de ses généraux, son élève et son ami, se révolta à son tour, le battit en plusieurs rencontres, et le contraignit à se réfugier dans le Paraguay. Le dictateur Francia, à qui Artigas fit demander secours et protection, envoya un escadron de cavalerie pour le recevoir; et, jugeant indigne de lui de traiter avec un bandit, il refusa de le voir, le fit conduire au village de Curuguaty, lui assignant une pension de trente-deux piastres par mois. Artigas alors était vieux, et, par conséquent, peu disposé à recommencer sa carrière aventureuse. Il se résigna à son sort, réforma entièrement ses mœurs, se livra paisiblement à la culture de la terre, devint le père des pauvres et l'ami des villageois, et mourut, en 1826, pleuré sincèrement par tous ceux qui, depuis sa chute, avaient eu des relations avec lui. Quant à Ramirez, il fut tué le 10 juillet 1821, dans un combat livré sous les murs de Buénos-Ayres. Le 21 du même mois, le général Rodriguez fut nommé gouverneur à Buénos-Ayres, et D. Bernardino Rivadavia, ministre des affaires étrangères et de l'intérieur.

Citoyen vertueux, habile diplomate, administrateur éclairé, Rivadavia avait long-temps représenté les provinces insurgées auprès des cours de Londres et de Paris. Ce sera sur lui principalement que pèsera, pendant quatre années, le fardeau des affaires publiques. Nommé en 1822 gouverneur par intérim, il apportera dans l'administration les plus sages améliorations: son pays lui devra plusieurs décrets sur l'inviolabilité des propriétés, la liberté de la presse et la publicité des actes du gouvernement; il promulguera des lois d'oubli et de tolérance, fondera une université et trois collèges pour l'enseignement des sciences, et favorisera l'exploitation des mines et le service des bateaux à vapeur.

Enfin on lui devra des ordonnances sur l'amortissement de la dette publique et la diminution des impôts (*).

Mais, à partir de cette époque, les événements qui se sont passés dans les provinces de la Plata nous semblent appartenir de trop près à l'histoire contemporaine pour mériter de figurer ici avec tous leurs détails. Outre qu'ils sont présents à la mémoire de chacun, la postérité n'a point encore commencé pour les hommes qui dominent cette période. L'anarchie et la guerre civile, comprimées quelque temps, reviendront bientôt désoler cette malheureuse contrée. Le Brésil en profitera pour achever son acte d'usurpation dans la *Banda-orientale*, qui lui sera annexée, en 1822, sous le nom de *Province cisplatine*. L'année suivante, l'Angleterre et les États-Unis reconnaîtront l'indépendance nationale des colonies espagnoles; les cortès elles-mêmes nommeront des commissaires pour traiter de cet objet; mais le roi Ferdinand, rendu au pouvoir absolu, annullera tous leurs actes.

En 1824, le gouvernement républicain sera proclamé dans le Haut-Pérou. On verra se former dans la nouvelle Province cisplatine un parti indépendant qui rejettera à la fois la suprématie de Buénos-Ayres et celle du Brésil. A sa tête figureront le colonel Lavalléja et don Fructuoso Rivera; le premier se fera reconnaître chef du gouvernement. Les Brésiliens accuseront les provinces de la Plata de connivence avec les insurgés, et de cette collision résultera, plus tard, une déclaration de guerre. Le 11 mai suivant, Rivadavia se retirera, et de Las-Héras remplacera le gouverneur Rodriguez.

Les représentants des provinces-unies de la Plata, rassemblés en congrès général, adopteront, dans le courant de l'année 1826, le système de l'Union sous le titre de *République argentine*.

Le 7 février de cette même année, Rivadavia rentre au pouvoir avec le titre de président. La guerre contre les Brésiliens se poursuit avec vigueur, pendant toute l'année 1827, dans la province désolée de Montévidéo. Les succès sont variés: les Buénos-Ayriens ont l'avantage sur terre, et succombent dans les combats de mer.

Rivadavia, que les factions ont abreuvé de dégoûts, quitte de nouveau les affaires le 28 juin 1827. Il sera bientôt remplacé par le président Lopez.

Enfin, cette guerre du Brésil, que l'on croyait interminable, est arrêtée par le traité du 27 août 1828, qui proclame l'indépendance de la *Banda-orientale*, sous le nom de *République cisplatine*. Mais cet heureux événement n'apportera pas la tranquillité dans les provinces-unies; de nouvelles factions s'élèveront sur les débris des premières.

Les *unitaires*, sous l'influence du général don Juan de Lavalle, veulent le maintien de la république avec la suprématie de Buénos-Ayres; les *fédéralistes*, dirigés par le colonel Dorrégo, demandent l'indépendance de chaque province avec un système fédéral. Lavalle triomphe de ses adversaires, et Dorrégo, que le sort des armes fait tomber en son pouvoir, est fusillé sans forme de procès. Les provinces indignées courent aux armes, et déclarent que Lavalle est mis hors la loi.

Les années 1829 et 1830 verront se poursuivre avec acharnement la lutte des *fédéralistes* et des *unitaires*. Les premiers obéissent à Lopez et à Quiroga; les seconds, à Lavalle. Le parti de la confédération se renforcera d'une troupe nombreuse de *monteneros*, que guidera don Juan-Manuel Rosas. Lavalle, obligé de céder à l'orage, déposera le pouvoir entre les mains du général Viamont. En vain il tentera

(*) Les revenus perçus dans la province de Buénos-Ayres pendant les années 1822 et 1823 se sont élevés à 4,531,594 piastres fortes. Les dépenses ont excédé cette somme de 19,480 piastres fortes. La rente de la dette consolidée se montait à 520,000 piastres.

de nouveaux efforts par un débarquement effectué, en 1831, sur la côte d'*Entre-Rios;* il sera battu complétement, et ses troupes se disperseront.

La victoire des *fédéralistes* amènera la dissolution de la république, mais elle n'éteindra pas la guerre civile. La discorde, l'ambition et la vengeance se livreront encore de sanglants combats sur cette terre bouleversée. La misère et le deuil entreront dans toutes les familles; les bons citoyens se retireront des affaires, et attendront du temps seul un remède à tant de maux.

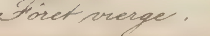
Au milieu de ce conflit de tous les éléments politiques, il deviendra même impossible de trouver un chef assez dévoué pour se mettre à la tête du gouvernement. La gestion des affaires sera confiée provisoirement à une commission de trois membres du corps législatif, nommée à la pluralité des suffrages. Le général Pachew sera enfin élu président au mois d'octobre 1834, mais cet officier général n'acceptera pas un si pesant fardeau.

S'il est déplorable de voir les belles provinces du Rio de la Plata ainsi désolées, il l'est davantage encore de songer que de semblables désastres se font sentir, sans exception, dans toutes les parties de ce vaste continent où nous avons importé nos fatales dissentions. Le Brésil, la Colombie, les Guyanes, le Chili et le Pérou offrent le même spectacle d'oppression et de résistance, de tyrannie et de rébellion, de cruauté et de vengeance. Nulle part, cependant, la nature ne s'est montrée plus grande et plus sévère que dans cette Amérique du Sud, où, à côté de tant de richesses, elle a prodigué les jeux les plus terribles de sa capricieuse fécondité, les fleuves immenses, les cataractes, les précipices, les déserts incommensurables, les gigantesques végétaux, les poisons, les animaux malfaisants et les hordes d'anthropophages. Sur aucun point du globe, l'homme civilisé n'aurait eu un plus grand besoin de faire usage de cet esprit d'association que le christianisme a développé partout ailleurs avec tant de bonheur. Là, sur des rivages inhospitaliers, en présence de tant de périls, les querelles de la vieille Europe ne devaient pas trouver d'écho; il fallait oublier les antipathies de nation à nation, les jalousies de voisinage, et les misérables intrigues de cette politique du moyen âge qui a coûté si cher à l'humanité. Mais il n'en a pas été ainsi, et les convulsions dont nous venons de tracer une rapide esquisse ont produit un retentissement si prolongé que rien ne fait encore présager le moment où l'historien pourra dire que les bienfaits de la paix ont succédé aux calamités de la guerre, et que les détestables exploits des guerriers ont fait place enfin aux paisibles conquêtes de la civilisation.

FIN.

GRAND CHACO. GROSS-CHACO.

Danvin del. Fort.



1. Paraguay. Forêt vierge. Urwald.





Monographie du Maté.

Monographie des Mate.

1 2 4 3

Danvin del.

1. *Jaguar.* 2. *Couguard.* 3. *Couate.* 4. *Tapir.*

Jaguar. Cuguard. Cuati. Tapir.



Danvin del.

Radeau sur le Rio-Grande.

Floss auf dem Rio - Grande.



Danorn del. Brenche Sc.

Anthropophages. Menschenfresser.

Danvin del. Branche Sc.

Indiens. Charruas.

Indianer. Charruas.



Danvin del. Branche Sc.

Indiens du temps des Jésuites. Indianer zur zeit der Jesuiten.



Dauzats del. Branche Sc.

Peons, Pâtres Espagnols. Peons, Spanische Hirten.

Danvin del.

Pêcherie

Fischerei.



Danvin del.

Relais de Poste Poststation.



Danvin del.

Pont de l'Inca.

Die Inca's-Brücke.



Vue à Maldonado.

Aussicht zu Maldonado.



Danoir del.

Buenos - Ayrès.

Buenos - Ayres.

Place du Marché.   Marktplatz.



Darwin del.

Marchands Indiens.

Indische Kaufleute.



Danvin del

Place Publique. Marktplatz.





